

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ DE COMMUNION ET LIBÉRATION

UNE PRÉSENCE DANS LE REGARD



RIMINI 2015

UNE PRÉSENCE DANS LE REGARD

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ
DE COMMUNION ET LIBÉRATION



RIMINI 2015

« À l'occasion de la session annuelle d'exercices spirituels pour les membres de la Fraternité de Communion et Libération qui se tient à Rimini, Sa Sainteté le pape François, en union spirituelle, leur adresse sa pensée cordiale et bienveillante, souhaitant aux nombreux participants ainsi qu'à tous ceux qui les suivent en liaison satellite, d'abondants fruits de redécouverte intérieure de la fécondité de la foi chrétienne, soutenue par la certitude de la présence du Christ ressuscité. Le Saint-Père invoque les dons du Divin Esprit pour un généreux témoignage de la nouveauté pérenne de l'Évangile dans le sillage tracé par le prêtre Mgr Luigi Giussani, plein de mérites, et, tandis qu'il demande de persévérer dans la prière en soutien de Son ministère universel, il invoque la protection céleste de la Sainte Vierge et accorde de grand cœur à vous et aux participants la bénédiction apostolique implorée, l'étendant volontiers à toute la Fraternité ainsi qu'aux proches. »

Cardinal Pietro Parolin, Secrétaire d'État de Sa Sainteté,
15 avril 2015

Vendredi 24 avril, le soir

À l'entrée et à la sortie,

Ludwig van Beethoven, *Symphonie n°6 en fa majeur, op. 68 « Pastorale »*

Riccardo Muti – Orchestre philharmonique de la Scala

« *Spirto Gentil* » n°11, Philips

■ INTRODUCTION

Julián Carrón

Au début de notre rencontre, il n'y a rien dont nous ayons plus besoin que de crier et de demander l'Esprit, afin qu'il enlève de nous tout ce qui est figé, tout ce qui n'est pas disponible, toute notre distraction, et qu'il creuse notre attente, comme me l'écrivait l'une d'entre vous : « C'est un de ces matins où l'on ne peut pas se lever sans aller Le chercher. Je vais à la messe en demandant au Seigneur de Le retrouver là-bas, à la maison, là où, tous les jours, commence le défi de la vie. Je ne sais pas encore comment tenir face à mon fils, si bien que tout est injuste et plein de colère, tout est demande ; je ne le sais pas, et pourtant dans mon cœur brûle cette demande d'amour, aujourd'hui encore. En attendant ces trois jours, les exercices de la Fraternité, si précieux et si indispensables, tout est brûlant d'une demande, d'un manque : demande de ces visages encore recherchés, en chemin comme moi ; demande d'une étreinte que je voudrais éternelle et que je cherche encore, pour ceux que j'aime, pour le monde entier ; soif d'écouter, de *memorare*, me souvenir, qui ne suffit jamais. Cet amour pour le Christ, pour Sa compagnie, que je cherche encore à cinquante ans et dont je ne suis jamais comblée, brûle encore ».

C'est avec cette demande, avec cette attente qui se fait demande, que nous invoquons l'Esprit afin qu'il poursuive l'accomplissement de notre tentative, aussi fragile soit-elle, de nous disposer à accueillir ce que le Seigneur nous donnera ces jours-ci.

Discendi Santo Spirito

« À l'occasion de la session annuelle d'exercices spirituels pour les membres de la Fraternité de Communion et Libération qui se tient à Rimini, Sa Sainteté le pape François, en union spirituelle, leur adresse sa pensée cordiale et bienveillante, souhaitant aux nombreux participants ainsi qu'à tous ceux qui les suivent en liaison satellite, d'abondants fruits de redécouverte intérieure de la fécondité de la foi chrétienne, soutenue par la certitude de

la présence du Christ ressuscité. Le Saint-Père invoque les dons du Divin Esprit pour un généreux témoignage de la nouveauté pérenne de l'Évangile dans le sillage tracé par le prêtre M^{gr} Luigi Giussani, plein de mérites, et, tandis qu'il demande de persévérer dans la prière en soutien de Son ministère universel, il invoque la protection céleste de la Sainte Vierge et accorde de grand cœur à vous et aux participants la bénédiction apostolique implorée, l'étendant volontiers à toute la Fraternité ainsi qu'aux proches. Cardinal Pietro Parolin, Secrétaire d'État de Sa Sainteté. »

Comme l'indique le télégramme du Saint-Père, au début de nos exercices, nous sommes encore plongés dans la lumière de la nuit de Pâques. Toute la nuit pascale a été dominée par la lumière du cierge pascal, la lumière que Jésus ressuscité a introduite à jamais dans l'histoire. C'est à la lumière de ce fait que l'Église regarde toute chose, qu'elle peut tout regarder. En effet, ce n'est que lorsqu'apparaît définitivement la lumière de la Résurrection de Jésus que l'on peut comprendre ce que l'on ne pourrait pas comprendre sans elle : le sens ultime de tout. Ainsi, au cours de cette nuit, précisément à partir du présent, de ce moment où l'Église est dominée par la lumière de la Résurrection (qui dicte la méthode pour tout regarder), celle-ci nous fait regarder toute l'histoire qui, à partir de la création, acquiert tout son éclat : c'est l'histoire où se révèle enfin à nos yeux la positivité ultime de la réalité.

Dans la lumière de la Résurrection, nous pouvons regarder en face l'interrogation la plus urgente de l'homme : cela vaut-il vraiment la peine d'être né ? C'est la question qui nous saisit lorsque la vie, malgré toute sa beauté et malgré toute sa promesse, nous met en difficulté : pourquoi vaut-il la peine d'être né ? À cette question que l'homme se pose sur sa propre vie, on ne peut trouver de réponse pleine de sens que dans la lumière de la nuit de Pâques. En effet, il ne vaudrait pas la peine d'être né si nous n'avions pas l'espoir d'une vie accomplie, pour toujours. Comme le rappelle la Lettre aux Hébreux, la vie serait une condamnation parce que nous vivrions tous dans la peur de la mort, sous cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de nos têtes. Au contraire, nous pouvons reconnaître la positivité ultime de la création, de la vie de l'homme, de la vie de chacun de nous, à la lumière de la victoire du Christ, parce que c'est là que la grande interrogation sur le sens de notre vie trouve une réponse accomplie. En effet, comme le dit le chant de l'Exultet : « À quoi servirait-il de naître sans le bonheur d'être sauvé. »¹ Sans la Résurrection du Christ, que serait la vie, quel sens aurait-elle ?

¹ Cf. Praeconium paschale [Exultet], dans *Missel Romain*, Desclée-Mame 2003.

La lumière qui domine la nuit de Pâques nous permet de comprendre toute l'histoire du Salut, depuis la libération de l'esclavage en Égypte jusqu'à toute l'histoire des prophètes, une histoire qui n'a d'autre but que de nous introduire dans la logique du dessein de Dieu qui s'est révélé lentement, au fil du temps.

Les lectures bibliques de la veillée pascale nous ont montré quelle passion Dieu avait pour les hommes, au point de s'intéresser au sort d'un peuple aussi insignifiant que celui d'Israël, montrant à tout le monde qu'il n'est pas indifférent à la souffrance des hommes. Dieu commence à répondre de manière concrète, particulière, à cette souffrance et n'abandonne plus ses enfants. Même quand, souvent, ils pourraient se sentir abandonnés, comme une femme abandonnée à l'âme affligée, Dieu les poursuit à travers les prophètes, par exemple Isaïe : « Est-ce que l'on rejette la femme de sa jeunesse ? » Pourtant, dit le Seigneur, « un court instant, je t'avais abandonnée, mais dans ma grande tendresse, je te ramènerai. / [...] Un instant, je t'avais caché ma face. Mais dans mon éternelle fidélité, je te montre ma tendresse, dit ton rédempteur. » Dieu rassure son peuple : « Même si les montagnes s'écartaient, si les collines s'ébranlaient, ma fidélité ne s'écarterait pas de toi, mon alliance de paix ne serait pas ébranlée, – dit le Seigneur, qui te montre sa tendresse. »²

Quand ces mots prennent-ils vraiment leur sens, si ce n'est par ce fait, par le fait puissant de la résurrection du Christ ? Sinon, ce ne serait que de belles paroles apportant un réconfort sentimental, mais qui ne constitueraient pas, en fin de compte, un tournant crucial, décisif ; elles n'introduiraient pas dans la vie quelque chose de vraiment nouveau. Seul le fait de la Résurrection projette sur elles toute la lumière nécessaire et les remplit de sens. On peut alors comprendre pourquoi Jésus a dit à ses disciples : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez. Car, je vous le déclare : beaucoup de prophètes et de rois ont voulu voir ce que vous-mêmes voyez, et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu. »³ Les prophètes faisaient partie de cette histoire, ils avaient vécu une partie de cette histoire, ils ont désiré la voir s'accomplir mais ne l'ont pas vue. Voilà pourquoi Jésus dit : « Heureux, vous qui l'avez vu ! » ; c'est à nous qu'il dit que nous l'avons vu, que nous avons vu s'accomplir son dessein !

Voilà pourquoi, dans la nuit de Pâques, l'Église a la lumière pour tout regarder, pour regarder toute l'obscurité, tout ce que nous les hommes, refusons de regarder parce que nous n'avons pas de réponse, à commencer par

² *Is* 54,6-8.10.

³ *Lc* 10,23-24.

notre mal. Car « voici la nuit où par le feu de la nuée lumineuse tu as vaincu les ténèbres du péché. Voici la nuit qui sur toute la terre sauve les croyants en Christ de l'obscurité du péché et de la corruption du monde [...]. Voici la nuit où le Christ, brisant les liens de la mort, se relève victorieux du tombeau. » Devant cette lumière, le peuple explose en un cri de joie : « Il n'y aurait aucun avantage pour nous à être nés, s'Il ne nous avait pas rachetés. » À la lumière de cet évènement, si le Seigneur nous donne vraiment la grâce d'avoir un minimum de conscience, l'Église et nous tous pouvons dire : « Imprévisible choix de ton amour, pour racheter l'esclave, tu livres le Fils ! ».⁴

Avec le Christ ressuscité dans le regard, l'Église est tellement à même de tout regarder qu'elle ose dire quelque chose de notre péché qui paraît paradoxal aux yeux de notre raison : « Heureuse faute ! » C'est un nouveau regard sur le mal, qui est tout à coup perçu comme un bien : « Heureuse était la faute qui nous valut un tel Rédempteur ! » Le chant de l'Exultet se poursuit : « Ô nuit de vrai bonheur : toi seule pus connaître cette heure où le Christ a surgi des enfers. » C'est le mystère de cette nuit : « Le pouvoir sanctifiant de cette nuit chasse les crimes [non seulement on peut regarder le mal, mais on peut même voir sa défaite] et lave les fautes, rend l'innocence aux coupables et l'allégresse aux affligés. »⁵

Comment ne pas être reconnaissant, si l'on se laisse éclairer par la lumière que l'évènement de la Résurrection introduit pour toujours dans la vie et dans l'histoire ? On peut alors traverser toute circonstance, porter sur soi toute difficulté, tout mal, sans rien censurer, car rien n'est trop grand pour être regardé, affronté, à la lumière de la victoire du Christ ressuscité. À la lumière de la Résurrection, on peut regarder toute chose, mes amis, car rien n'est exclu de cette victoire. Demandons au Seigneur d'être assez simples pour accepter cette lumière : qu'elle entre dans les replis les plus intimes et les plus cachés de notre être !

Ce que nous avons célébré la nuit de Pâques n'est-il qu'un fait du passé, un souvenir pieux, un rite que l'on répète chaque année ? On ne peut pas répondre à cette question par une réflexion ou un raisonnement abstrait. Aucune pensée ne saurait satisfaire l'urgence aiguë de cette question, aucun raisonnement ne parviendrait à l'étouffer. Qu'est-ce qui prouve la vérité, c'est-à-dire la réalité de ce que nous avons célébré à Pâques ? Uniquement un fait : l'évènement d'un peuple, comme celui que nous avons vu sur la place Saint-Pierre. Un peuple qui confirme et crie la réalité de la Résurrection.

⁴ Cf. Praeconium paschale [Exultet], dans *Missel Romain*, op. cit.

⁵ *Ibidem*, p. 452-453.

Mais pour pouvoir saisir dans toute sa densité ce qui s'est passé sur la place Saint-Pierre, il nous faut regarder un autre fait, un autre évènement de peuple qui a eu lieu il y a deux mille ans et qui témoigne de la Résurrection de Jésus et la confirme : la Pentecôte. « Quand arriva le jour de la Pentecôte, ils se trouvaient réunis tous ensemble. Soudain un bruit survint du ciel comme un violent coup de vent : la maison où ils étaient assis en fut remplie tout entière. Alors leur apparurent des langues qu'on aurait dites de feu, qui se partageaient, et il s'en posa une sur chacun d'eux. Tous furent remplis d'Esprit Saint : ils se mirent à parler en d'autres langues, et chacun s'exprimait selon le don de l'Esprit. Or, il y avait, résidant à Jérusalem, des Juifs religieux, venant de toutes les nations sous le ciel. Lorsque ceux-ci entendirent la voix qui retentissait, ils se rassemblèrent en foule. Ils étaient en pleine confusion parce que chacun d'eux entendait dans son propre dialecte ceux qui parlaient. Dans la stupéfaction et l'émerveillement, ils disaient : "Ces gens qui parlent ne sont-ils pas tous Galiléens ? Comment se fait-il que chacun de nous les entende dans son propre dialecte, sa langue maternelle ? Parthes, Mèdes et Élamites, habitants de la Mésopotamie, de la Judée et de la Cappadoce, de la province du Pont et de celle d'Asie, de la Phrygie et de la Pamphylie, de l'Égypte et des contrées de Libye proches de Cyrène, Romains de passage, Juifs de naissance et convertis, Crétois et Arabes, tous nous les entendons parler dans nos langues des merveilles de Dieu." Ils étaient tous dans la stupéfaction et la perplexité, se disant l'un à l'autre : "Qu'est-ce que cela signifie ?" D'autres se moquaient et disaient : "Ils sont pleins de vin doux !" »⁶

Dès le début, dès le premier instant, on voit qu'il ne suffit pas d'avoir le fait sous les yeux, même s'il est éclatant. Il faut la liberté pour reconnaître le sens que crie ce même fait. Pour le découvrir, il faut un homme réellement désireux de prendre conscience de tous les facteurs de cet évènement, « avec une intelligence positive, cette intelligence pauvre, prompte à affirmer affectueusement le réel, qui est le terrain sur lequel la foi s'exalte. »⁷ Ainsi seulement pouvait-on trouver une réponse à la question que ce fait suscitait : « Que signifie ce rassemblement de personnes ? », et vérifier si les interprétations possibles, par exemple celle que ces hommes seraient ivres, étaient raisonnables.

C'est à cette question, à son urgence, à la question qui naît du fait éclatant de la Pentecôte, que Pierre répond par son discours rapporté

⁶ At 2,1-13.

⁷ L. Giussani, *La familiarità con Cristo. Meditazioni sull'anno liturgico* [La familiarité avec le Christ. Méditations sur l'année liturgique], San Paolo, Cinisello Balsamo (Mi) 2008, p. 105 [cf. « Dans la profondeur des choses », *Traces-Litterae Communionis*, juin 2006, p. 4].

dans les Actes des Apôtres : « “Vous, Juifs, et vous tous qui résidez à Jérusalem, sachez bien ceci, prêtez l’oreille à mes paroles. Non, ces gens-là ne sont pas ivres comme vous le supposez, car c’est seulement la troisième heure du jour [c’est un peu tôt pour être ivre !]. Mais ce qui arrive a été annoncé par le prophète Joël : *Il arrivera dans les derniers jours, dit Dieu, que je répandrai mon Esprit sur toute créature. Vos fils et vos filles prophétiseront, vos jeunes gens auront des visions, et vos anciens auront des songes. Même sur mes serviteurs et sur mes servantes, je répandrai mon Esprit en ces jours-là, et ils prophétiseront. Je ferai des prodiges en haut dans le ciel, et des signes en bas sur la terre : du sang, du feu, un nuage de fumée. Le soleil sera changé en ténèbres, et la lune sera changée en sang, avant que vienne le jour du Seigneur, jour grand et manifeste. Alors quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé.* Hommes d’Israël, écoutez les paroles que voici. Il s’agit de Jésus le Nazaréen, homme que Dieu a accrédité auprès de vous en accomplissant par lui des miracles, des prodiges et des signes au milieu de vous, comme vous le savez vous-mêmes. Cet homme, livré selon le dessein bien arrêté et la prescience de Dieu, vous l’avez supprimé en le clouant sur le bois par la main des impies. Mais Dieu l’a ressuscité en le délivrant des douleurs de la mort, car il n’était pas possible qu’elle le retienne en son pouvoir. En effet, c’est de lui que parle David dans le psaume : *Je voyais le Seigneur devant moi sans relâche : il est à ma droite, je suis inébranlable. C’est pourquoi mon cœur est en fête, et ma langue exulte de joie ; ma chair elle-même reposera dans l’espérance : tu ne peux m’abandonner au séjour des morts ni laisser ton fidèle voir la corruption. Tu m’as appris des chemins de vie, tu me rempliras d’allégresse par ta présence.* Frères, il est permis de vous dire avec assurance, au sujet du patriarche David, qu’il est mort, qu’il a été enseveli, et que son tombeau est encore aujourd’hui chez nous. Comme il était prophète, il savait que Dieu lui avait juré de faire asseoir sur son trône un homme issu de lui. Il a vu d’avance la résurrection du Christ, dont il a parlé ainsi ; Il n’a pas été abandonné à la mort, et sa chair n’a pas vu la corruption. Ce Jésus, Dieu l’a ressuscité ; nous tous, nous en sommes témoins. Élevé par la droite de Dieu, il a reçu du Père l’Esprit Saint qui était promis, et il l’a répandu sur nous, ainsi que vous le voyez et l’entendez. David, en effet, n’est pas monté au ciel, bien qu’il dise lui-même : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : ‘Siège à ma droite, jusqu’à ce que j’aie placé tes ennemis comme un escabeau sous tes pieds.’* Que toute la maison d’Israël le sache donc avec certitude : Dieu l’a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous aviez crucifié.” Les auditeurs furent touchés au cœur ; ils dirent à Pierre et aux autres Apôtres : “Frères, que devons-nous faire ?” Pierre leur ré-

pondit : « Convertissez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ pour le pardon de ses péchés ; vous recevrez alors le don du Saint-Esprit. »⁸

Seule la Résurrection du Christ peut donner une raison appropriée à ce fait. Il est si éclatant que Pierre ne peut pas rester à un niveau d'interprétation phénoménologique ou sociologique. C'est un désir exaspéré de dire Son nom qui l'emporte en lui : seul le Christ ressuscité, par la force de son Esprit, peut être l'explication appropriée de ce peuple né de Pâques. Pierre est entièrement dominé par la présence du Christ ressuscité et peut regarder la réalité sans s'arrêter à l'apparence, dépassant les interprétations réductrices en tout genre. Il ne peut rien regarder sans la présence du Christ ressuscité dans le regard.

Mes amis, seul un tel regard peut nous introduire à comprendre convenablement, sans réductions, ce qui s'est passé sur la place Saint-Pierre. Nous faisons partie du peuple né de la Pâque du Christ. Chacun peut comparer la conscience avec laquelle il a vécu l'évènement de peuple qui a eu lieu à Rome le 7 mars, avec la conscience de Pierre face à l'évènement de peuple de la Pentecôte.

C'est pourquoi, mes amis, les jours de Pâques sont le paradigme de la vie chrétienne. Essayons d'imaginer combien les apparitions de Jésus ressuscité, jour après jour, comme nous le rappelle la liturgie, devaient pénétrer les apôtres ! Qu'était la vie pour eux, si ce n'est sa présence vivante qui s'imposait à eux, vivre avec sa présence dans le regard ? Ils ne pouvaient plus l'effacer de leurs yeux.

« Le Mystère, ce n'est pas l'inconnu ; c'est l'inconnu dans la mesure où il devient le contenu d'une expérience sensible. C'est un concept très important : c'est pour cette raison qu'on parle du mystère de l'Incarnation, du mystère de l'Ascension, du mystère de la Résurrection. Dieu en tant que Mystère serait une image intellectuelle si l'on s'arrêtait simplement à la phrase : "Dieu est Mystère". »⁹

Don Giussani souligne avec force : « Le Dieu vivant est le Dieu qui s'est révélé dans l'Incarnation : dans la mort et la Résurrection du Christ. Le vrai Dieu est Celui qui est venu parmi nous, en devenant sensible, tangible, visible, audible. Le Mystère [...] a fait en sorte qu'on puisse en faire l'expérience, il s'est fait présence dans l'histoire de l'homme. [...] La Résurrection est le point culminant du mystère chrétien. Tout a été fait pour

⁸ At 2,14-38.

⁹ L. Giussani, *La familiarità con Cristo*, op. cit., p. 69 [cf. « Jésus Christ ressuscité, la défaite du néant », *Traces-Litterae Communionis*, avril 2006, p. 1].

cela, parce que c'est là le commencement de la gloire éternelle du Christ : "Père, l'heure est venue. Glorifie ton Fils." Tout et tous, nous avons un sens dans cet évènement : le Christ ressuscité. La gloire du Christ ressuscité est la lumière, la vivacité, l'énergie, la forme de notre existence, de l'existence de toutes les choses. »¹⁰

Chacun de nous peut voir comment il a vécu les jours de Pâques. Pour les disciples, c'était la présence du Christ ressuscité qui dominait dans leur regard et leur conscience. Et pour nous ? Que s'est-il produit en nous ? Dans notre vie, c'est facilement une fuite, un oubli, une mise de côté, comme le dit don Giussani juste après : « Le caractère central de la Résurrection du Christ est en proportion directe avec notre fuite, comme si l'on fuyait devant un inconnu » ; pour nous, souvent, c'est comme si le Christ manquait, c'est comme s'Il était un "inconnu", pas une présence si familière qu'elle nous attire et nous remplit de Lui. « C'est en proportion directe avec notre manque de mémoire vis-à-vis d'elle, avec la timidité qui nous envahit lorsque nous pensons à ce mot et que nous en sommes comme repoussés. C'est en proportion directe avec cela que se présente le caractère décisif de la Résurrection, en tant que proposition du fait du Christ, en tant que contenu suprême du message chrétien, à l'intérieur duquel se réalise ce salut, cette purification du mal, cette renaissance de l'homme pour laquelle Il est venu. »¹¹

Don Giussani poursuit : « C'est dans le Mystère de la Résurrection que se trouve le point culminant et la plénitude de l'intensité de notre propre conscience chrétienne, et donc de la nouvelle conscience que j'ai de moi-même, de la façon dont je regarde toutes les personnes et toutes les choses », à commencer par moi-même ! Il n'y a pas d'autre regard, mes amis ! Après la Résurrection du Christ comme évènement historique, il n'y a pas d'autre regard vrai sur nous, sur la réalité, sur les choses, sur les personnes, sur l'histoire que celui qui puise dans Sa présence la lumière pour tout regarder. En effet, « c'est dans la Résurrection, souligne don Giussani, que se trouve la clé de voûte de la nouveauté du rapport entre moi et moi-même, entre moi et les hommes, entre moi et les choses. Mais c'est ce qui nous fait le plus horreur. Si vous préférez, c'est comme si c'était ce que nous laissons le plus souvent de côté, même sans manquer de respect. C'est respectueusement laissé dans son aridité de mot perçu intellectuellement, perçu comme une idée, précisément parce que c'est le point culminant du défi lancé par le Mystère à notre mesure. [...] Le christianisme est l'exalta-

¹⁰ *Ibidem*, p. 1-2.

¹¹ *Ibidem*, p. 2.

tion de la réalité concrète, l'affirmation du charnel, à tel point que Romano Guardini dit qu'aucune religion n'est plus matérialiste [c'est-à-dire liée à la réalité concrète, à la chair] que le christianisme ; c'est l'affirmation des circonstances concrètes et sensibles, de telle sorte que l'on n'a pas de nostalgie de grandeur quand on se voit limité dans ce que l'on doit faire : ce que l'on doit faire est grand, même si c'est petit, parce que c'est là que vibre la Résurrection du Christ. "Immergés dans le grand Mystère". On gaspille quelque chose de l'Être, on dilapide la grandeur de l'Être, sa puissance, sa seigneurie ; on vide lentement de son contenu et on fait se faner l'Être, Dieu, le Mystère, l'Origine et le Destin, si on ne se sent pas immergé dans ce Mystère, dans le grand Mystère : la résurrection du Christ. *Immergé* comme le moi est immergé dans le "tu" prononcé de tout cœur, comme l'enfant lorsqu'il regarde sa mère, comme l'enfant ressent sa mère. »¹²

Il faut donc que « l'on récupère en nous l'intelligence de l'enfant », pour pouvoir regarder les choses de manière vraie. « On appelle "foi" l'intelligence humaine lorsque, restant dans la pauvreté de sa nature originelle, elle est toute remplie de quelque chose d'autre, puisqu'en elle-même elle est vide, comme des bras ouverts qui doivent encore serrer la personne qu'ils attendent. Je ne peux me concevoir si ce n'est immergé dans Ton grand Mystère : la pierre rejetée par les bâtisseurs de ce monde, ou par tout homme qui imagine et projette sa vie, est devenue la pierre d'angle en dehors de laquelle il n'est pas possible de construire. Ce Mystère, le Christ ressuscité, est le juge de notre vie ; Lui qui la jugera tout entière à la fin, Il la juge de jour en jour, d'heure en heure, d'instant en instant, sans solution de continuité. Je veux souligner que ce fait de "Le voir" comme le Ressuscité [...] est un jugement : Tu es ressuscité, ô Christ. » « Le fait de reconnaître ce qui s'est passé pour Lui, Lui qui était mort, est un jugement [...], [c'est-à-dire] un acte de l'intelligence qui dépasse l'horizon habituel de la rationalité et qui saisit et témoigne une Présence qui dépasse de tout côté l'horizon du geste humain, de l'existence humaine et de l'histoire. [...] C'est par grâce que nous pouvons Le reconnaître comme ressuscité et que nous pouvons nous immerger dans son grand Mystère ; c'est par grâce que nous pouvons reconnaître que, si le Christ n'était pas ressuscité, tout serait vide, vide serait notre foi ; autrement dit, comme le disait saint Paul, vide serait notre affirmation positive, sûre, joyeuse, vide serait notre message de bonheur et de salut, et "vous seriez encore dans vos péchés", c'est-à-dire dans le mensonge, dans le non-être, l'impossibilité à être. »¹³

¹² *Ibidem*, p. 2, 4.

¹³ *Ibidem*, p. 4-5.

Don Giussani ne mâche pas ses mots : « Sans la Résurrection du Christ, il y a une seule alternative : le néant. Nous, nous ne pensons jamais à cela. C'est pourquoi nous passons nos journées avec cette lâcheté, avec cette mesquinerie, avec cette étourderie, avec cette instinctivité obtuse, avec cette distraction répugnante dans laquelle le moi [...] se disperse. De sorte que, lorsque nous disons "moi", nous le disons pour affirmer l'une de nos pensées, l'une de nos mesures (appelée aussi "conscience") ou l'un de nos instincts, l'une de nos envies d'avoir, l'une de nos prétendues possessions qui sont illusoires. En dehors de la Résurrection du Christ, tout est illusion : tout se joue de nous. Illusion est un mot latin qui a comme racine ultime le mot "jeu" : on est joué, joué en nous-mêmes, on se fait des illusions. Il nous est facile de regarder toute la foule innombrable des hommes de notre société : c'est la grande, l'immense présence des gens qui vivent dans notre ville, des gens qui vivent à côté de nous dans la paroisse, dans l'Église, des gens qui sont plus étroitement proches de nous dans la maison. Et nous, nous ne pouvons pas nier que nous faisons l'expérience de cette mesquinerie, de cette petitesse, de cette étourderie, de cette distraction, de cet égarement total du moi, de ce fait de ramener le moi à l'affirmation acharnée et présomptueuse de la pensée qui vient à notre esprit [...] ou de l'instinct qui prétend saisir et posséder ce qu'il détermine lui-même comme agréable, satisfaisant, utile pour lui. Jamais le mot demander, prier, ne devient aussi décisif que devant le Mystère du Christ ressuscité. »¹⁴

C'est pourquoi, poursuit don Giussani, « pour nous immerger dans le grand Mystère nous devons supplier, demander : demander, voilà notre plus grande richesse. [...] La position la plus intensément et dramatiquement réaliste consiste à Le demander. »¹⁵ Saint Augustin écrivait : « Si ton désir est devant lui [le Mystère], lui qui voit dans le secret l'exaucera. [...] Ton désir, c'est ta prière [ta demande] ; si ton désir est continu, ta prière aussi est continue. [...] Si tu ne veux pas t'arrêter de prier, n'arrête pas de désirer. »¹⁶

Quelle gratitude immense et sans limites de s'entendre répéter cela, de s'apercevoir que le Christ se fait encore une fois si évidemment présent ! Aucune nouvelle n'est comparable à celle-ci : le Christ présent a encore pitié de nous. C'est ainsi qu'Il continue à être le premier, qu'Il nous *primerea*. Avec cette Présence dans le regard, nous pouvons tout regarder et tout juger ; nous pouvons porter un regard plein de cette lumière sur notre temps, sur le vide, sur la violence, sur la tribulation, sur l'intolérance.

¹⁴ *Ibidem*, p. 5-6.

¹⁵ *Ibidem*, p. 6.

¹⁶ Saint Augustin, *Discours sur les Psaumes*, Psaume 37,14.

Ce regard peut également nous aider à comprendre la densité de ce que nous avons vécu sur la place Saint-Pierre. Il y a de nombreux signes de l'évènement qu'a représenté Rome pour nous, comme beaucoup d'entre vous l'ont écrit. Vous le savez aussi bien que moi. « Au retour, résume l'un de vous, en voiture avec des amis, il y avait un climat différent : c'était évident qu'il nous était arrivé quelque chose à tous, ce jour-là. » Il y a de nombreux signes du fait que l'évènement du 7 mars n'est pas resté un simple choc sentimental momentané, mais que cela a déterminé un regard nouveau sur la vie.

Que s'est-il passé sur la place Saint-Pierre ? Le Pape ne nous a pas simplement parlé. Avec lui, nous avons vécu un évènement qui nous a – pour employer son expression – « décentrés », qui nous a ramenés encore une fois au centre et qui nous a fait faire l'expérience du Christ à l'œuvre. Il n'y a pas d'autre point de départ que cette expérience pour regarder tout ce qui s'est produit. Le pape François a fait se produire ce dont il nous a parlé : une rencontre, une rencontre pleine de pitié, de miséricorde. C'est la même méthode que la nuit de Pâques. C'est donc à la lumière de l'expérience faite que nous pouvons comprendre ce qu'il nous a dit, y compris son appel à la conversion pour ne pas perdre le centre, le Christ, dans tout ce que nous faisons.

J'ai remarqué chez certains une forme d'étonnement face à cet appel à la conversion. Pourtant, mes amis, ce serait présomptueux de croire que nous n'avons pas besoin de conversion, que rien en nous n'a besoin d'être changé. Qui d'entre nous n'a pas besoin de se convertir ? C'est pourquoi, en écoutant les différentes réactions, un passage de la Lettre aux Hébreux qui cite le Livre des Proverbes m'est venu à l'esprit : je crois qu'il peut nous aider à lire le discours du Pape avec la bonne attitude. « Ainsi donc, nous aussi, entourés de cette immense nuée de témoins, et débarrassés de tout ce qui nous alourdit – en particulier du péché qui nous entrave si bien –, courons avec endurance l'épreuve qui nous est proposée, les yeux fixés sur Jésus, qui est à l'origine et au terme de la foi. Renonçant à la joie qui lui était proposée, il a enduré la croix en méprisant la honte de ce supplice, et il siège à la droite du trône de Dieu. Méditez l'exemple de celui qui a enduré de la part des pécheurs une telle hostilité, et vous ne serez pas accablés par le découragement. Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang dans votre lutte contre le péché, et vous avez oublié cette parole de réconfort, qui vous est adressée comme à des fils : *Mon fils, ne néglige pas les leçons du Seigneur, ne te décourage pas quand il te fait des reproches. Quand le Seigneur aime quelqu'un, il lui donne de bonnes leçons ; il corrige tous ceux qu'il accueille comme ses fils.* (Pr 3,11-12) Ce que vous endurez est une leçon. Dieu se

comporte envers vous comme envers des fils ; et quel est le fils auquel son père ne donne pas des leçons ? Si vous êtes privés des leçons que tous les autres reçoivent, c'est que vous êtes des bâtards et non des fils. [...] Mais celles de Dieu sont vraiment pour notre bien : il veut nous faire partager sa sainteté. Quand on vient de recevoir une leçon, on n'éprouve pas de la joie mais plutôt de la tristesse. Mais plus tard, quand on s'est repris grâce à la leçon, celle-ci produit un fruit de paix et de justice. »¹⁷

Regardons avec attention la différence entre certaines de nos réactions au discours du Pape et celle de don Giussani après la reconnaissance de la Fraternité de Communion et Libération, le 11 février 1982. Ainsi, chacun peut faire la comparaison.

« L'acte du Saint-Siège "érige et confirme en tant que personne juridique pour l'Église universelle l'association de laïcs appelée 'Fraternité de Communion et Libération', la déclarant à tous les effets une association de droit pontifical et établissant qu'elle soit reconnue par tous en tant que telle". [Mais] le texte du décret [de reconnaissance] est accompagné d'une lettre, adressée à don Giussani par le cardinal Rossi », qui énumérait une série de « recommandations », parmi lesquelles : « l'affirmation cohérente du charisme doit éviter les "tentations d'autosuffisance" ; la reconnaissance de la nature ecclésiale de la Fraternité implique "sa pleine disponibilité et communion avec les Évêques, avec à leur tête le Pasteur Suprême de l'Église" ; [...] [les prêtres doivent être] "au service de l'Unité" ; [...] [et tous] les membres ne doivent pas empêcher que "la foi garde toute sa force de rayonnement sur la vie" et ainsi de suite. » Giussani se rappelle avoir dit au cardinal Rossi qui lui lisait cette lettre, qu'il aimerait la publier, et le prélat lui avait répondu : "Non, ne la publiez pas ! Les malveillants pourraient mal interpréter les recommandations qu'elle contient." Au contraire, pour Giussani cette lettre est "précisément un exemple de la maternité avec laquelle l'Église parvient à accompagner ses enfants" quand il y a des pasteurs tels que le cardinal. À ces paroles, le cardinal autorise la publication. »¹⁸

Pourquoi avons-nous si peur d'accueillir les rappels du Pape et de reconnaître nos erreurs ? C'est un signe du fait que notre consistance repose encore en ce que nous faisons, en ce que nous avons, c'est-à-dire que nous nous sommes écartés du Christ. Ainsi, il n'y a jamais ni paix ni joie en nous, parce que nous ne trouvons pas notre consistance en ce qui nous est arrivé, en Lui qui nous est arrivé.

¹⁷ He 12,1-11.

¹⁸ A. Savorana, *Vita di don Giussani* [Vie de don Giussani], Bur, Milan 2014, p. 602-603.

Pourquoi le Pape et don Giussani n'ont-ils pas cette peur ? Parce que leur certitude repose en tout autre chose qu'en ce qu'ils font ou qu'ils ont. Écoutez ce que dit don Giussani – cela me paraît un jugement décisif pour bien commencer cette session d'exercices et pour tout regarder à la lumière de la Résurrection du Christ – : « Normalement [...] [cette] consistance [...], nous la cherchons dans ce que nous faisons ou dans ce que nous avons, ce qui revient au même. Ainsi, notre vie ne connaît jamais ce sentiment, cette expérience de certitude pleine qu'indique le mot "paix", cette certitude et cette plénitude [...], cette certitude pleine, [...] sans laquelle il n'y a pas de paix [...], il n'y a pas de joie. Nous arrivons tout au plus à nous complaire dans ce que nous faisons ou en nous-mêmes. Et ces fragments de complaisance dans ce que nous faisons ou ce que nous sommes n'apportent aucune allégresse ni aucune joie, aucun sens de plénitude sûre, aucune certitude ni aucune plénitude. » Voilà ce que nous perdons ! « La certitude est quelque chose qui nous est arrivé, qui s'est produit pour nous, qui est entré en nous, que nous avons rencontré : [...] la consistance de notre personne [...] [est] quelque chose qui nous est arrivé [...], "*Quelqu'un nous est arrivé*". "Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi." »¹⁹

Le Pape et don Giussani peuvent tout regarder parce qu'ils sont certains du Christ et de sa miséricorde. Le Pape peut aller jusqu'à dire : « Pour cela, en certaines occasions, vous m'avez entendu dire que l'endroit, le lieu privilégié de la rencontre avec Jésus Christ est mon péché. »²⁰ On ne peut rien imaginer de plus libérateur pour pouvoir se regarder soi-même, pour regarder tout ce que l'on est, y compris ce que l'on n'arriverait pas à regarder ! Quelle expérience le Pape a-t-il faite pour pouvoir parler ainsi devant le monde entier ? « Le lieu privilégié de la rencontre est la caresse de la miséricorde de Jésus Christ envers mon péché. »²¹ À l'origine de son audace, il y a la certitude du Christ. C'est cette même audace de l'Église qui, pendant la nuit de Pâques, crie au monde entier : « Heureuse était la faute qui nous valut un tel Rédempteur ! » Nous ne devons rien censurer ; rien n'est exclu de ce regard, de cette étreinte pleine de miséricorde.

La censure de nous-mêmes, la peur, le manque d'audace confirment alors à quel point nous nous sommes écartés du Christ, à quel point nous sommes loin de Lui et à quel point nous sommes centrés sur nous-mêmes : ce n'est pas le Christ qui est le centre de notre vie ! En effet, seul celui qui

¹⁹ L. Giussani, « Noël : Le mystère de la tendresse de Dieu », *Traces-Litterae Communionis*, décembre 2005, p. 1-2.

²⁰ François, *Discours au mouvement Communion et Libération*, 7 mars 2015.

²¹ *Ibid.*

ne s'est pas éloigné du Christ n'a pas peur de tout regarder, même son propre mal. Nous avons vraiment besoin d'être décentrés de nous-mêmes pour qu'Il redevienne le centre, afin de nous permettre de tout regarder, vraiment tout ! « Jésus Christ est toujours le premier, il nous *primerea*, il nous attend, Jésus Christ nous précède toujours ; et lorsque nous arrivons, il était déjà en train de nous attendre. »²² Qui peut imaginer pour lui-même, pour sa vie, un cadeau plus grand que celui-ci ? Quoi de plus utile pour commencer cette session ?

Mais cela ne s'arrête pas là, ce n'est pas que cela. En effet, sans l'expérience de la miséricorde, non seulement je ne trouve pas de paix, mais surtout je ne connais pas vraiment le Christ. « Les honnêtes gens, dit Péguy, ne présentent point cette ouverture que fait une affreuse blessure, une inoubliable détresse, un regret invincible, un point de suture éternellement mal joint, une mortelle inquiétude, une invisible arrièreatixité, une amertume secrète, un effondrement perpétuellement masqué, une cicatrice éternellement mal fermée. Ils ne présentent point cette entrée à la grâce qu'est essentiellement le péché. [...] Les "honnêtes gens" ne mouillent pas à la grâce. »²³

Le Pape nous a dit : « Seuls ceux qui ont été caressés par la tendresse de la miséricorde connaissent vraiment le Seigneur. »²⁴ Sans l'expérience de la miséricorde, nous ne connaissons pas le Christ ! Sans parler du mensonge et de la naïveté de nous croire sans péché, si nous n'expérimentons ni ne reconnaissons sa miséricorde, nous ne pourrons jamais – vraiment jamais ! – savoir qui est le Christ. Le manque d'expérience de Sa miséricorde confirme à quel point nous nous sommes « écartés », décentrés, éloignés du Christ.

Quelle consolation alors de relire le récit du pharisien et de la femme pécheresse, pour commencer cette session !

« Un pharisien avait invité Jésus à manger avec lui. Jésus entra chez lui et prit place à table. Survint une femme de la ville, une pécheresse. Ayant appris que Jésus était attablé dans la maison du pharisien, elle avait apporté un flacon d'albâtre contenant un parfum. Tout en pleurs, elle se tenait derrière lui, près de ses pieds, et elle se mit à mouiller de ses larmes les pieds de Jésus. Elle les essayait avec ses cheveux, les couvrait de baisers et répandait sur eux le parfum. En voyant cela, le pharisien qui avait invité

²² *Ibid.*

²³ C. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, dans *Œuvres en prose*, Gallimard Pléiade, Paris 1961, p. 1389-1390.

²⁴ François, *Discours au mouvement Communion et Libération*, 7 mars 2015.

Jésus se dit en lui-même : “Si cet homme était prophète, il saurait qui est cette femme qui le touche, et ce qu’elle est : une pécheresse.” Jésus, prenant la parole, lui dit : “Simon, j’ai quelque chose à te dire.” – “Parle, Maître.” “Un créancier avait deux débiteurs : le premier lui devait cinq cents pièces d’argent, l’autre cinquante. Comme ni l’un ni l’autre ne pouvait les lui rembourser, il en fit grâce à tous deux. Lequel des deux l’aimera davantage ?” Simon répondit : “Je suppose que c’est celui à qui on a fait grâce de la plus grande dette.” “Tu as raison”, lui dit Jésus. Il se tourna vers la femme et dit à Simon : “Tu vois cette femme ? Je suis entré dans ta maison, et tu ne m’as pas versé de l’eau sur les pieds ; elle, elle les a mouillés de ses larmes et essuyés avec ses cheveux. Tu ne m’as pas embrassé ; elle, depuis qu’elle est entrée, n’a pas cessé d’embrasser mes pieds. Tu n’as pas fait d’onction sur ma tête ; elle, elle a répandu du parfum sur mes pieds. Voilà pourquoi je te le dis : ses péchés, ses nombreux péchés, sont pardonnés, puisqu’elle a montré beaucoup d’amour. Mais celui à qui on pardonne peu montre peu d’amour.” Il dit alors à la femme : “Tes péchés sont pardonnés.” Les convives se mirent à dire en eux-mêmes : “Qui est cet homme, qui va jusqu’à pardonner les péchés ?” Jésus dit alors à la femme : “Ta foi t’a sauvée. Va en paix !” »²⁵

Qui connaît le mieux Jésus ? Qui peut ressentir un amour plus grand et vivre cette moralité dont nous a parlé le Pape ? Celui à qui on pardonne beaucoup aime beaucoup. Comment cette femme pouvait-elle aimer si intensément ? Parce qu’elle était consciente d’être déjà entièrement pardonnée, parce qu’elle avait rencontré cet homme. Quelle audace ! L’audace qui lui vient du fait d’avoir été pardonnée la fait entrer dans cette maison et accomplir ce geste sans précédents. C’était un lieu où elle avait été accueillie avec tout son mal, où elle s’était sentie embrassée par un regard plein de miséricorde. C’est pourquoi elle n’avait pas peur de regarder son péché. Décentrée d’elle-même et de son péché, entièrement déterminée par le regard du Christ, cette femme ne pouvait plus rien regarder sans le Christ dans son regard. Voilà la libération que le Christ apporte dans notre vie, quel que soit notre mal.

Demandons que le Christ domine ces jours au point que nous puissions rentrer chez nous « libres ».

Un geste de cette dimension n’est pas possible sans la contribution de chacun de nous. « Comment ? », se demandait don Giussani aux exercices de la Fraternité de 1992 : « Par une seule chose : par le silence. Qu’au moins

²⁵ Lc 7,36-50.

pendant un jour et demi [...] nous sachions découvrir le silence et nous y laisser immerger ! En lui s'exaltent la pensée et le cœur, la perception de ce qui nous entoure et donc l'étreinte fraternelle et amicale avec les personnes comme avec les choses. Laissons-nous aller, pour un jour et demi dans toute une année, à l'effort, à la difficulté de ce silence ! » Nous perdrons ce qu'il y a de mieux si nous ne laissons pas de place à la possibilité que ce qui nous arrive nous pénètre jusqu'à la moelle. « Le silence n'est pas le fait de ne pas parler ; le silence est avoir le cœur et l'esprit pleins des choses les plus importantes, celles auxquelles d'habitude nous ne pensons jamais, bien qu'elles soient le moteur secret par lequel nous faisons tout. Rien de ce que nous faisons ne nous suffit, rien n'est une raison suffisante [...], satisfaisante pour le faire [...]. [En revanche] le silence [...] coïncide avec ce que nous appelons mémoire », pour laisser entrer ce regard. « Voilà pourquoi nous insistons afin que le silence soit respecté dans sa nature [...], mais aussi pour que soit sauvegardé le contexte grâce auquel la mémoire peut être utile : ne pas parler inutilement. Nous recommandons le silence avant tout pendant les déplacements », parce qu'ainsi, quand nous entrerons dans le salon, « la mémoire sera favorisée par la musique que nous entendrons ou les tableaux que nous verrons ; nous nous disposerons ainsi à regarder, à écouter, à ressentir avec l'esprit comme avec le cœur ce que, d'une manière ou d'une autre, Dieu nous proposera. » Et il concluait : « Nous devons avoir une grande compassion envers ce qui nous est proposé comme envers la manière dont cela nous est proposé ; l'intention est bonne, elle veut notre bien, elle t'aime. Ce serait très mélancolique de ne rien pouvoir faire d'autre, mais ce que nous faisons ensemble au cours de cette journée et demie n'est qu'un aspect de ce grand geste d'amour par lequel le Seigneur – quelle que soit la manière dont tu t'en aperçois – pousse ta vie vers ce Destin qu'il est. »²⁶

²⁶ L. Giussani, *Dare la vita per l'opera di un Altro* [Donner la vie pour l'œuvre d'un autre], exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération. Notes des méditations - Rimini 1992, suppl. *CL-Litterae Communionis*, n. 6, 1992, p. 4-5.

MESSE

Liturgie de la Sainte Messe : Ac 9,1-20 ; Ps 116 (117) ; Jn 6,52-59

HOMÉLIE DU PÈRE STEFANO ALBERTO

On peut penser être plein de zèle pour le Seigneur, comme Saul, et ne rien voir. On peut penser tout faire pour le Seigneur, comme Saul, et être loin du Christ. Plus on pense être dans le juste, plus on agit et plus on fait de mal. Saul se prépare à persécuter des femmes, des enfants, des familles. Mais quelque chose d'absolument imprévisible se produit. Le plus impressionnant est que le Seigneur Jésus se manifeste dans la résistance de Saul, dans l'orgueil de Saul, dans la fureur du persécuteur. Jésus le saisit et change sa vie. Nous l'avons entendu, il n'y a pas d'autre manière de changer : accepter cette identification du Seigneur à notre vie, à notre mal, accepter ce don total qu'Il fait à chacun de nous.

Nous ne pouvons pas interpréter ce que nous avons entendu dire à Jésus dans la synagogue de Capharnaüm : « Celui qui me mange vivra pour moi ». « Celui qui me mange » : cette identification du Christ va jusqu'à devenir nourriture et boisson pour nous pécheurs, pour nous qui sommes si misérables. Cette identification du Christ à celui qu'Il saisit est la méthode par laquelle Il est vainqueur de l'histoire, par laquelle Il a vaincu le grand persécuteur en en faisant le plus grand missionnaire de l'histoire de l'Église : Saul devient Paul. « Celui qui me mange vit pour moi ».

Dans la grande question de Jésus à Saul – « Pourquoi *me* persécutes-tu ? » – « Mais ce sont tes proches que je persécute » – réside toute la méthode. L'initiative du Christ s'identifie à celui qu'il choisit et saisit. Nous ne sommes pas sauvés par quelqu'un que nous choisissons, auquel nous pensons nous-mêmes. La puissance rédemptrice du Christ, le pardon du Christ, l'intelligence nouvelle du Christ, la force nouvelle du Christ prend pour Paul le visage d'Ananias, inquiet, au début, de recevoir cette mission.

Et pour nous, quel visage prend le Christ ? Voici la grande alternative possible : résister, comme les savants de Capharnaüm (« Comment celui-là peut-il nous donner sa chair à manger ? »), ou accepter la simplicité, la radicalité, la puissance vivifiante de cette méthode : « Qui vous accueille m'accueille. Qui accueille celui que j'envoie parmi vous m'accueille. Qui écoute celui que j'ai choisi parmi vous m'écoute. Et qui ne l'écoute pas, ne m'écoute pas ».

Une présence dans le regard, c'est ce que chacun de nous désire et crie. Mais pour que cela se produise, il faut reconnaître simplement et accueillir le regard de cette Présence.

Samedi 25 avril, le matin

À l'entrée et à la sortie :

Franz Schubert, *Sonate pour arpeggione et piano, D 821*
Mstislav Rostropovitch, *violoncelle – Benjamin Britten, piano*
« Spirto Gentil » n°18, Decca

Don Pino. « Jésus Christ nous précède toujours, il nous *primerea* ; et lorsque nous arrivons, il était déjà en train de nous attendre. »¹

Angélus

Laudes

■ PREMIÈRE MÉDITATION

Julián Carrón

Il n'y a qu'un centre, Jésus-Christ

« Sion avait dit : “Le Seigneur m’a abandonnée ; le Seigneur m’a oubliée.” Une femme oublie-t-elle son petit enfant, est-elle sans pitié pour le fils de ses entrailles ? Même si les femmes oublieraient, moi, je ne t’oublierai pas. »²

Voilà le regard qui nous est redonné chaque matin et qui nous permet de tout regarder différemment. Quelle perte, lorsqu’on n’accueille pas chaque matin cette positivité de fond (« Je ne t’oublierai pas ») comme point de départ pour entrer dans la réalité ! Plus on s’en aperçoit, plus on comprend que « s’il y a une chose qui a de la valeur / c’est habiter ta demeure », où cette conscience est redonnée chaque jour ; « tout le reste est banal ».³ Avec ce regard, on peut regarder toute chose.

1. « Un étrange obscurcissement de la pensée »

a) À chacun de nos rassemblements, il est nécessaire d’identifier le problème, la situation dans laquelle on se trouve, comme don Giussani nous a sans

¹ Cf. François, *Discours au mouvement de Communion et Libération*, 7 mars 2015.

² Cf. *Is* 49,14-15.

³ C. Chieffo, « Errore di prospettiva », *Canti*, Società Cooperativa Editoriale Nuovo Mondo, Milan 2014, p. 225

cesse éduqués à le faire : pour pouvoir avancer, il faut prendre conscience du contexte dans lequel on est appelé à vivre, des défis qui nous concernent, des réductions dans lesquelles nous tombons. En effet, il n'y a pas de vie dans l'abstrait, pas de chemin, pas de vocation ni de témoignage en dehors de l'histoire, en dehors des circonstances et des conditionnements dans lesquels on se trouve, des faiblesses et des défaillances qui nous caractérisent le plus, des dangers les plus fréquents.

Notre première contribution réside donc dans le jugement, dans la conscience des données, de la réalité dans laquelle le Mystère nous fait vivre. La première et la plus grande des difficultés dans lesquelles nous tombons n'est pas avant tout de type moral, mais cognitif – nous le voyons actuellement dans l'école de communauté, au début du troisième chapitre de *Pourquoi l'Église*.

Un fait que nous avons tous vu, auquel nous avons tous participé, la rencontre de Rome, aide à comprendre le type de difficulté qui caractérise le contexte dans lequel nous vivons et que nous avons intitulé l'an dernier, à partir de notre intervention sur l'Europe : « l'effondrement des évidences ». En effet, même un geste aussi imposant et public, survenu en présence de tous et sans équivoque, du moins en apparence, n'a pu empêcher une multitude d'interprétations, parfois contradictoires entre elles. Pourquoi ? C'est ici qu'émerge la difficulté dont nous parlons et qui concerne les évidences. Rome n'est qu'un exemple éclatant de ce qui nous arrive dans chaque chose que nous vivons.

« Qu'est-ce que l'évidence ? », se demandait don Giussani. « L'évidence est une présence inexorable ! » Et il ajoutait : « C'est la perception d'une présence inexorable ! J'ouvre les yeux devant cette réalité qui s'impose à moi. »⁴ L'évidence implique donc deux termes : d'un côté, la présence, un fait qui s'impose, la réalité ; de l'autre, nos yeux qui s'ouvrent sur elle, notre perception de celle-ci. Dans l'évidence, deux facteurs sont toujours en jeu : la réalité et le moi de chacun de nous.

Parler d'« effondrement des évidences » ne signifie donc pas affirmer que la réalité a disparu (il était bien trop évident pour tout le monde que la place Saint-Pierre était une « réalité ») ou que la structure humaine a disparu, que l'ontologie s'est altérée : cela veut dire que c'est notre reconnaissance de la réalité qui est défaillante, notre capacité à la voir et à la saisir dans sa signification, dans sa nature, dans son visage authentique. C'est la « perception » de ce que nous avons sous les yeux, de ce que nous sommes qui est en question. En conséquence – voilà le point – l'objectivité

⁴ L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2007, p. 151.

de ce qui se produit devant nous ne suffit pas. Pour la reconnaître, il faut quelque chose d'autre, il faut une ouverture, une disposition du sujet, un « génie » en nous, comme le dit Giussani : en effet, on saisit le sens des choses que l'on rencontre, de la réalité qui nous touche, en proportion de l'évolution du sens religieux, c'est-à-dire en proportion du sens du moi de chacun d'entre nous.

Ainsi, face à « Rome », face à la « vie religieuse » qu'est l'Église, il faut avant tout souligner une difficulté de « compréhension, une difficulté due à la non-prédisposition du sujet par rapport à l'objet qu'il doit juger. C'est une difficulté de compréhension due à un non développement du sens religieux ». Cela peut survenir devant l'Église telle qu'elle se présente aujourd'hui et, de manière analogue, devant la façon dont l'Église nous touche à travers le mouvement. Il est symptomatique de voir que ceux qui ont aujourd'hui du mal avec l'Église ont du mal aussi avec le mouvement. « Privés d'éducation du sens religieux naturel, nous nous sentons éloignés de réalités qui sont pourtant enracinées dans notre chair et notre esprit. »⁵

Notre difficulté de compréhension, notre difficulté à comprendre naît à la fois d'une influence du contexte, du climat que nous respirons, et d'un manque d'éducation au sens religieux ; elle dépend donc aussi de notre complexité, d'un manque d'implication, d'une superficialité présomptueuse de notre part.

b) En raison d'un « étrange obscurcissement de la pensée »,⁶ bien des évidences se sont effondrées en nous et autour de nous ; entre autres, l'évidence du moi elle-même s'est effondrée, en nous aussi, car nous ne sommes pas imperméables aux sollicitations qui nous arrivent. Le sens du moi que chacun de nous possède est le critère nécessaire pour entrer en relation avec toute chose : pour comprendre son enfant comme pour saisir la profondeur d'un poème ou la portée de ce que nous communique un ami ou notre femme. Sans « moi », il n'y a pas de « tu », mais seulement des rapports arides. Qui suis-je ? Qu'est-ce que je désire vraiment ? Aujourd'hui, cela s'est véritablement obscurci. Chacun perçoit en soi un élan, une aspiration, un désir d'être, de se réaliser, de s'affirmer. Mais de quoi cet élan est-il fait, où va-t-il, qu'est-ce qui peut réellement le satisfaire ? Rien n'est moins évident que cela. On sait ce que les autres veulent de nous – comment il « faut » être, ce qu'il « faut » penser – mais on ne sait pas ce qu'on est,

⁵ L. Giussani, *Pourquoi l'Église ?*, Cerf, Paris 2012, p. 14-15.

⁶ Benoît XVI, *Lumière du monde. Le pape, l'Église et les signes des temps. Un entretien avec Peter Seewald*, Bayard 2011, p. 46.

cela n'est plus évident. Le contenu du terme « moi » n'est souvent qu'une convention sociale.

Voici comment l'exprime Giorgio Gaber : « Je cherche un geste, un geste naturel / pour être certain que ce corps est le mien. / Je cherche un geste, un geste naturel / entier comme notre moi. // Mais en réalité je ne sais rien je suis en miettes je ne sais plus qui je suis / je comprends seulement que je me conditionne sans cesse / tu dois être comme un homme comme un saint comme un dieu / pour moi il y a toujours les « comme » et moi je n'y suis pas... »⁷ Pourtant, même si je suis en miettes, je ne peux pas – je ne peux pas ! – extirper de moi-même le fait que je veuille être moi tout entier dans chaque geste que je vis.

L'homme contemporain (chacun de nous) semble devenu étranger à lui-même : rien ne lui est moins évident que le contenu du terme « moi » et de ses dimensions essentielles ; il évolue comme s'il n'avait pas de boussole profonde. C'est le grand drame. Tout le reste en est la conséquence. C'est pourquoi Giussani affirmait il y a des années : « Il n'y a [...] plus aucune évidence réelle autre que la mode. »⁸ Cette nature du moi – exigences et évidences originelles – qui devrait être la boussole pour s'orienter dans la vie s'est obscurcie et a été remplacée par la mode. Si l'on ne se rend pas compte que l'important, c'est que cette boussole, cette nature du moi redevienne capable de reconnaître la réalité, rien, aucune action que l'on imagine ne pourra réellement améliorer la situation de l'homme.

C'est essentiellement la capacité à saisir l'évidence en lien avec soi-même, et donc l'exercice de la raison, du sens critique, qui s'est racornie. En conséquence, la complaisance envers les schémas et l'habitude grégaire augmentent, tandis que l'autonomie de jugement et la prise de position diminuent. C'est la raison pour laquelle don Giussani affirme qu'il ne s'agit pas d'une faiblesse éthique, « mais d'une énergie de la conscience »,⁹ l'énergie avec laquelle on regarde ses enfants, avec laquelle vous regardez votre femme ou votre mari, les circonstances, la réalité, les défis de la vie. L'« effondrement des évidences » n'est pas une philosophie abstraite, mais une situation existentielle dans laquelle nous nous trouvons tous – comme point de départ – et qui s'enracine dans un long parcours (que nous avons évoqué par ailleurs et qui est expliqué dans le troisième chapitre de *Pourquoi l'Église ?*).

⁷ *Cerco un gesto, un gesto naturale*, paroles et musique de G. Gaber et A. Luporini, 1973.

⁸ L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, Bur, Milan 2010, p. 182.

⁹ *Ibidem*, p. 181.

c) Aujourd'hui plus que jamais, on *ne* peut reconquérir la clarté qui manque *qu'en* passant par l'expérience. La situation ne se résout pas « en étudiant » une anthropologie ou une morale : c'est à partir de l'expérience que l'on doit apprendre qui l'on est, comprendre ce qui est à la hauteur du problème de la vie et ce qui ne l'est pas. Il ne s'agit donc pas de remplacer un discours par un autre, mais de se soutenir dans l'attention à l'expérience, de s'aider à regarder. Lorsque je m'observe en action, qu'est-ce qui, dans ce que je vis, émerge de moi, de ma nature ? Le chemin vers le vrai est une expérience. Si l'on veut parcourir un chemin qui conduise à toujours plus de clarté, il faut vivre de façon (c'est-à-dire avec le sérieux nécessaire) à pouvoir conquérir de l'intérieur de son expérience la clarté manquante. En effet, l'expérience est la source de toute évidence. « [De fait], l'expérience est la *réalité qui se rend évidente*. »¹⁰

Il faut donc redécouvrir de l'intérieur de l'expérience que la vie – la mienne comme la tienne – est faite d'un désir de bonheur que rien ne parvient à combler, à apaiser, qu'elle est soif de signification totale, exhaustive, en l'absence de laquelle l'homme se perd et qui peut déchaîner la pire violence. Il faut découvrir en nous le désir du « splendide bonheur, que seul désire et cherche la nature mortelle », dont parle Leopardi, et comprendre que ce désir d'« être heureux » tourmente les hommes « depuis la naissance du monde ». ¹¹ Il ne faut pas prendre pour argent comptant, passivement, les affirmations que l'on entend ou lit ; on ne peut être ballotté par les thèses des autres. Il ne faut pas tenir pour acquis le désir de bonheur uniquement parce que c'est Leopardi qui en parle. Ce n'est pas le poète Leopardi en premier lieu qui affirme que l'homme est tourmenté par le désir du bonheur et de la vérité : c'est notre vie elle-même qui le crie ! On peut donc lire Leopardi ou d'autres et se retrouver en lui, se sentir exprimé par lui plus pleinement qu'on ne saurait le faire soi-même. Dans le même sens, ce n'est pas par parti pris que nous affirmons ici et maintenant que l'homme exige impérativement un sens : c'est la vie pénible et douloureuse, le profond malaise de bien des jeunes d'aujourd'hui, qui le dit dramatiquement. « Parce qu'on ne vit pas de néant. Nul ne peut tenir debout, avoir un rapport constructif avec la réalité, sans quelque chose pour lequel il vaille la peine de vivre, sans une hypothèse de sens. »¹²

¹⁰ L. Giussani, *In cammino (1992-1998)*, Bur, Milan 2014, p. 315.

¹¹ G. Leopardi, « Épître au Comte Carlo Pepoli », vv. 23-24; 28-29, in *Chants*, trad. M. Orcel, Aubier, 1995, p. 134.

¹² J. Carrón, « Le défi du vrai dialogue après les attentats de Paris », *Corriere della Sera*, 13 février 2015, p. 27.

d) Qu'est-ce qui nous aide à sortir de cet étrange obscurcissement dont parlait Benoît XVI, de cet assombrissement ? Quels sont les alliés de la découverte de soi, d'une prise de conscience de soi ? Comment la reconnaissance de ce que nous sommes peut-elle émerger et devenir plus puissante ? La conscience de notre humanité doit être de fait, comme le dit don Giussani, « constamment sollicitée et ordonnée », ¹³ autrement dit « éduquée », pour naître et rester en vie. Qu'est-ce qui éduque le sens religieux ?

Pour le dire en un terme synthétique dont il faut découvrir toute la richesse, le grand « allié » est la réalité (« Le rappel n'est même pas fait directement par Dieu [...]. Le rappel qui met en mouvement le sens religieux de l'esprit humain vient de Dieu à travers la réalité créée »¹⁴).

La « réalité » désigne tout ce qui est, tout ce qui arrive, les sollicitations qu'on reçoit, les circonstances à travers lesquelles on passe, les chocs de la vie, ceux que l'on désire et ceux que l'on ne désire pas (pensons par exemple aux événements tragiques de ces derniers jours et à tous ceux qui heurtent la vie de chacun) : combien de fois avons-nous constaté que ces chocs que nous n'aurions pas souhaités étaient précisément ceux qui nous ouvraient à une conscience incomparable de nous-mêmes, que nous n'aurions pas connue sans eux : ils ont introduit dans notre moi une profondeur de découverte jusqu'alors inconnue. On comprend ainsi combien don Giussani a raison lorsqu'il affirme que « la seule condition pour être toujours et véritablement religieux est de vivre toujours intensément le réel. La formule pour cheminer vers le sens de la réalité est de vivre sans rien exclure, c'est-à-dire sans rien renier ni oublier. En effet, il ne serait pas humain, il ne serait pas raisonnable, de considérer l'expérience en se limitant à la surface, à la crête des vagues, sans descendre au plus profond de son activité. »¹⁵

Une amie m'écrit : « Après les interventions d'hier soir au dîner des stands de solidarité, j'ai un peu mieux perçu pourquoi, ces derniers mois, je vis l'action caritative avec plus de joie ; je ne comprenais pas pourquoi, étant donné les circonstances. En novembre, un de mes amis a découvert que sa fille avait une leucémie. Cela fait dix ans que j'apporte avec lui les colis de nourriture à trois familles de notre secteur ; au départ, au-delà de la douleur causée par la nouvelle, j'ai pensé égoïstement au fait que cela serait dur sans son aide. Cette action caritative était un peu devenue une routine, et cela semblait me convenir. Après cette première phase de désarroi, je me suis mise à me demander sérieusement ce que signifie l'action

¹³ L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf 2006, p. 109.

¹⁴ L. Giussani, *Il senso di Dio e l'uomo moderno*, Bur, Milan 2010, p. 19-20.

¹⁵ L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 160.

caritative, ce que la réalité me demande en ce moment et ce que signifie partager le besoin que j'ai avec les familles que je rencontre chaque mois, comme avec mes élèves, ma famille, mes amis. Paradoxalement, la réalité s'est faite plus intéressante, oui, intéressante ! Voir comment mon ami et sa femme regardaient leur fille me fait penser qu'il existe une bonté de regard qui précède et que je désire pour moi aussi. Je sors de chez moi joyeuse, non parce que les choses vont bien et se déroulent comme je le pense, mais parce que j'existe plus ; mon humanité est plus là, je suis curieuse de voir comment le bon Dieu me surprend et certaine que c'est lui qui me donne la possibilité de rencontrer précisément ces familles-là et de vivre ce moment avec ces amis-là, qui sont pour moi la bonté du visage de Jésus. »

Le chemin sur lequel nous sommes est beau parce que tout cela participe de l'aventure de redécouvrir en permanence qui nous sommes, du réveil constant de notre moi. On le voit, c'est l'expérience qui me permet de me rendre compte de qui je suis vraiment, et non l'image que je me suis faite de moi-même, la réduction que j'ai réalisée de ce que je suis. Nous commettons en permanence une erreur capitale : celle d'identifier ce que nous sommes avec ce que nous pensons être, comme si notre pensée, et non l'expérience, nous disait qui nous sommes ! C'est donc dans l'expérience de la vie que se fait la découverte de la réalité et de mon moi.

Au cœur de toutes nos tentatives de nous ranger, de nous faire taire nous-mêmes, ré-émerge inexorablement le « gouffre de la vie »,¹⁶ dont parle Miguel Mañara, l'entière profondeur de notre moi. Nos efforts se révèlent insuffisants et vains, même quand ils réussissent et que tout va bien (pas seulement lorsque survient une maladie ou une catastrophe, mais aussi lorsque tout se passe au mieux). Comme le disait Leopardi : « Au profond de son cœur, immobile et grave, droit comme une colonne de diamant, se tient l'immortel ennui, contre lequel ne peut rien la force de la jeunesse. »¹⁷ On peut faire tout le possible, mais un ennui invincible, grave, figé, immobile comme une colonne d'acier s'installe dans le cœur, et rien ne peut aller contre, même notre jeunesse. « Je mange l'herbe amère du rocher de l'ennui »,¹⁸ disait encore Miguel Mañara après toutes ses aventures.

Ainsi, on se trouve aujourd'hui d'une part à devoir accomplir un énorme effort pour retrouver les évidences perdues (on se trouve dans la situation existentielle décrite dans l'exemple cité par Giussani dans *Pourquoi l'Église ?*, qui imagine ces alpinistes peinant beaucoup pour arriver

¹⁶ O.V. de L. Milosz, *Miguel Mañara*, Ed. André Silvaire, Paris 1957, p. 19.

¹⁷ G. Leopardi, « Épître au Comte Carlo Pepoli », vv. 72-73, in *Chants*, op.cit., p. 137.

¹⁸ O.V. de L. Milosz, *Miguel Mañara*, op. cit., p. 18.

en bas de la paroi rocheuse et se mettre en position de commencer leur ascension) ; mais d'autre part, précisément dans l'expérience de l'ennui et de la déception, de la tristesse ou de la lourdeur de la vie, commence à apparaître à contre-jour cette soif qui constitue le moi, la réalité du cœur, notre étoffe ultime. Ainsi, dans toute la déception et l'ennui, quelque chose s'annonce ; bien que tout tombe en ruine, quelque chose reste. À travers la déception et l'ennui, à travers le sentiment d'inconsistance et de précarité, l'évidence de mon moi comme désir de bonheur se fraye un chemin. Il est impressionnant d'observer certains exemples de ce phénomène.

J'ai été frappé par une chanson de Vasco Rossi, *Dannate Nuvole*, dans laquelle le chanteur raconte l'expérience qu'il fait de lui-même et de la vie : « Lorsque je marche sur ces / maudits nuages / je vois les choses qui s'échappent / de mon esprit / Rien ne dure, rien ne dure / et tu le sais / mais / tu ne t'y habitues jamais [Pourquoi ? Qu'est-ce qui, en nous, nous empêche obstinément de nous habituer ?] // Lorsque je marche dans cette / vallée de larmes / je vois que tout doit être / abandonné / Rien ne dure, rien ne dure / et tu le sais / mais / tu ne t'y habitues jamais // *Qui sait pourquoi ? (ter)* [cette question naît du plus profond de l'expérience que l'on fait : « Qui sait pourquoi ? »] // Quand je me sens la force de dire la "vérité" / je suis confus / je ne suis pas sûr / Quand me vient à l'esprit / que rien n'existe / que de la fumée / rien de vrai / Rien n'est vrai, rien n'est vrai / et tu le sais peut-être [mais si rien n'est vrai...] / mais / tu continueras [pourquoi ?] // *Qui sait pourquoi ? (ter)* // Quand me vient à l'esprit / que rien n'existe / que de la fumée / rien de vrai / Rien ne dure, rien ne dure / et tu le sais / mais / tu ne te rendras pas // *Qui sait pourquoi ? (9 fois)* // Quand me vient à l'esprit / que rien n'existe ».¹⁹ Que découvre un homme dans sa propre expérience, même quand il parle aussi négativement de la vie ? Qu'est-ce qui résiste malgré sa philosophie, son nihilisme (« rien n'est vrai », « rien ne dure ») ? Mais tu ne te rends jamais, « qui sait pourquoi ? ». Tout peut tomber en ruine, je peux penser ce que je veux, me laisser entraîner par ce que tout le monde dit, et même me laisser emporter par mon nihilisme, mais il y a quelque chose qui l'emporte contre le nihilisme : je ne me rends pas. « Tu ne te rendras pas // *Qui sait pourquoi ?* »

Même lorsqu'on tente d'éviter cette prise de conscience, on ne peut annuler l'évidence de ce que l'on est. Guccini le décrit bien dans sa chanson *Canzone per Piero* : « Je dis toujours que je ne veux pas comprendre, mais c'est comme un vice subtil et plus j'y pense / plus je retrouve en moi ce vide immense et le sommeil comme seul remède. / Et chaque jour je me réveille à nouveau et je reste incrédule, je ne voudrais pas me lever, / mais je vis

¹⁹ *Dannate Nuvole*, paroles et musique de V. Rossi, 2014.

encore et ils m'attendent... » Quoi ? « Mes questions, mon néant, mon mal... »²⁰ Plus on va au fond, et plus on se retrouve avec la surprise de ce que l'on n'avait pas reconnu au départ : une « donnée » ! Malgré notre confusion, quelque chose résiste comme « donnée » ! Je le retrouve devant moi. Ainsi se représentent, après un parcours long et difficile, les évidences qui caractérisent notre moi.

On peut aussi s'agiter pour ne pas penser, mais la douleur éclate en nous, comme le chante Amy Winehouse in *Wake Up Alone* (Je me réveille seule) : « Tout va bien pendant le jour, je m'agite / suffisamment prise pour ne pas penser où il est / Je suis lasse à en pleurer, / Quand je me reprends je change totalement d'humeur // Je reste debout, je fais le ménage, au moins je ne bois pas / Je monte et je descends pour ne pas penser à penser / Ce sens muet du contentement que chacun ressent / disparaît dès que le soleil se couche // Ce visage dans mes rêves me saisit les entrailles / Il m'inonde d'effroi [...] / Et je me réveille seule // Si j'étais mon cœur je préférerais ne jamais m'arrêter / [...] Cette douleur dans ma poitrine, maintenant que la journée se termine / [...] m'inonde d'effroi. »²¹

À la réalité, au rappel qui met en mouvement notre humanité et la conscience de soi, à l'ensemble d'évènements, de sollicitations et de provocations que l'on appelle « réalité », appartient aussi de manière originelle et essentielle la trame des rencontres qui caractérisent notre vie et en permettent le développement. Comme le dit Giussani, « *l'homme se développe dans un rapport, dans un contact avec quelque chose d'autre ; de même que l'autre est originellement nécessaire afin que l'homme existe, de même il est nécessaire pour que l'homme devienne vrai, pour qu'il devienne toujours plus lui-même* ».²²

Si l'on regarde comment le moi, la conscience de soi émerge et s'affirme, il faut le dire : notre moi émerge dans la mesure des provocations qui l'atteignent et qu'il accepte. Le moi – le sens religieux, notre humanité – s'active à partir des sollicitations qu'il reçoit de la réalité, et en premier lieu du point en elle qui se révèle indispensable au développement du moi et de toutes ses structures, à savoir l'autre, les autres, les relations fondamentales, le contexte humain, les rencontres qui marquent et accompagnent la croissance et l'existence dans le monde. C'est à ce niveau de profondeur que se situe l'éducation, sa nécessité et son influence déterminante.

²⁰ *Canzone per Piero*, paroles et musique de F. Guccini, 1974.

²¹ *Wake Up Alone*, paroles et musique de A. Winehouse et P. O'Duffy, 2006.

²² L. Giussani, *Introduzione alla realtà totale. Il rischio educativo*, suppl. à *Tracce-Litterae Communionis*, n°4, avril 2006, p. 5.

Giussani le souligne, l'« expérience humaine originelle », à savoir le sens religieux, cet ensemble d'évidences et d'exigences qui font que je suis homme, « n'existe pas activement, si ce n'est sous la forme d'une provocation. Il n'existe pas s'il n'agit pas ». Il poursuit : « Notre conscience originelle n'agit pas, si ce n'est sous la forme d'une provocation, autrement dit selon une modalité qui la sollicite. [...] Si l'estime en moi se tourne vers la mentalité mondaine, j'affronte la question du père, de la mère, de la femme, de l'homme, des enfants ou de toute chose, à travers la mentalité mondaine qui m'a provoqué. En revanche, si c'est le Christ que je rencontre, sa Présence, alors je vais au-devant de toute chose avec mon expérience humaine provoquée, mue par ce fait, avec la promesse, l'espoir donné par cette rencontre. Notre expérience originelle va au-devant de toute chose en raison d'une promesse qu'elle a en elle, qui lui a été donnée. Ce que j'appelle "provocation" est en quelque sorte une forme qui la fait agir. »²³

Les rencontres que nous faisons représentent la forme de provocation qui « fait agir », qui fait exister activement, qui met en œuvre l'expérience originelle qui est en nous. C'est pourquoi don Giussani nous a toujours parlé de cette loi qui vaut pour tous et pour chaque homme de toute époque et culture. « Le moi renaît dans une rencontre. »²⁴ Un homme vit le parcours de la découverte de soi, d'une prise de conscience de ce qu'il est et de ce qui l'accomplit de manière d'autant plus complète qu'il est touché par une provocation adaptée et l'accepte.

Qu'est-ce qui « repropose avec sérieux la vie à nos yeux et à notre cœur ? ». Qu'est-ce qui permet de se réapproprier soi-même, d'atteindre une véritable clarté sur son destin et sur le chemin qui y mène ? Comme le dit don Giussani, « c'est uniquement un événement, uniquement la rencontre avec le Christ ».²⁵ La reconquête de l'évidence du moi et d'une clarté sur soi-même, sur la profondeur du désir, la récupération de la capacité même de l'évidence ne sont permises, au fond, que par un événement, une rencontre.

Si nous avons acquis ou pouvons retrouver une conscience plus complète de notre cœur, de l'ensemble d'exigences et d'évidences qui le constituent, c'est grâce à cette « provocation » que représente la rencontre avec le Christ, avec sa présence réelle dans l'histoire (non le fruit de notre imagination, mais un événement actuel, une rencontre vivante). Plus on est conscient de cela, et plus on comprend, en cette époque d'« effondrement des exigences », que

²³ L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)*, Bur, Milan 2006, p. 193.

²⁴ Cf. L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, op. cit., p. 182.

²⁵ L. Giussani, *In cammino (1992-1998)*, op. cit., p. 142.

le véritable problème est que cette provocation capable de permettre la redécouverte réelle de la perception de soi existe et se communique. En effet, certaines rencontres, par la provocation qu'elles constituent, permettent de mettre entièrement en œuvre la conscience originelle de soi et font émerger notre « moi » des cendres de notre oubli et de nos réductions. Les événements de Paris d'abord, le déchaînement perpétuel de la violence et de la persécution ces derniers temps s'étalent sous nos yeux pour attester de l'urgence de ce témoignage, de la nécessité urgente d'avoir des présences qui permettent le réveil de l'humain. Les chrétiens qui vivent dans leur chair la fureur de la violence en sont un exemple qui nous comble de gratitude.

L'une d'entre vous raconte : « Cette année a été un peu difficile, je me suis rendu compte que j'ai un peu flotté ! [...] L'audience à Rome, l'assemblée des stands de solidarité, l'école de communauté m'ont montré des personnes heureuses et au travail dans leur vie ; cela m'a remplie d'envie et m'a fait dire : je veux moi aussi avoir ce regard ! Je désire moi aussi cette étreinte ! Ces gestes m'ont aidée à reprendre au sérieux le besoin que j'ai, et à désirer chercher à tout moment toute personne qui peut répondre à ce besoin. Jésus m'a reconquise ! C'est fou de s'apercevoir que les mêmes gestes, les mêmes situations peuvent changer lorsqu'on est plein de désir et que l'on a besoin... La réalité provoque, mais si je ne suis pas là, n'importe quoi peut se produire sans que je m'en aperçoive ! On ne peut pas dire que Jésus n'était pas là avant, mais je ne le voyais pas parce que je ne le cherchais pas non plus ! J'ai recommencé à apporter le colis de nourriture, parce que le problème n'est plus de trouver du temps pour accomplir ce geste (une nouvelle activité à caser dans la journée !), mais de me faire aider par ce geste à ne pas oublier le besoin que j'ai. Avec ce désir d'être embrassée par Lui à chaque instant, j'ai demandé à mon mari de dire avec moi l'*Angélus* le matin, avant même de commencer à préparer les petits-déjeuners et de nous lancer dans l'organisation de la journée : pour que toute la journée soit vécue "dans la certitude qu'Il vient rencontrer chacun de nous sous la forme qu'Il juge la meilleure", comme me l'a écrit un ami. »

Quelqu'un d'autre écrit : « Ces derniers jours, je ne parvenais franchement pas à comprendre pourquoi mes amis accordaient tant d'importance à la rencontre à Rome avec le Pape et, en même temps, des gestes tels que la collecte alimentaire ou l'assemblée des stands de solidarité ont glissé sur moi : de belles choses, mais je considérais que ma satisfaction résidait ailleurs. Le lundi de Pâques, alors que j'étais sorti faire une petite promenade, je rencontre au parc près de chez moi deux amis avec leurs quatre enfants, dont l'un, qui n'a pas encore trois ans, est atteint de leucémie ; après deux ans de traitement, la situation est maintenant dramatique, sans espoir de

guérison. Quand je les ai vus de loin, j'ai fortement pensé à changer de chemin pour éviter de les rencontrer ; je pensais même qu'en les évitant, je les laisserais tranquilles, mais c'était moi qui voulais être tranquille, qui ne voulais pas me trouver devant eux. Finalement, je suis allé les voir, et leur sérénité miraculeuse m'a touché. Pendant que l'enfant s'amusait avec ses frères et sœurs sur le toboggan, sa mère m'a dit : "Quel beau soleil, aujourd'hui !" Les jours suivants, cette phrase me revenait sans cesse à l'esprit : qui peut faire dire à une mère qui sait que son enfant va mourir "Quel beau soleil" ? Elle pourrait maudire toute la réalité. De fait, ces deux amis étaient plus heureux que moi ! La rencontre avec eux m'a en quelque sorte ouvert les yeux sur la véritable valeur de la rencontre avec le Pape : j'y étais avec tous les autres pour rencontrer Celui qui peut faire dire à cette mère : "Comme le soleil est beau !" La seule chose que j'aie à faire est d'être loyal. »

Ce n'est pas le fruit d'une imagination, comme nous l'avons toujours répété, mais un événement maintenant, qui fait renaître la conscience de notre humanité : « Quand j'ai rencontré Jésus Christ, je me suis découvert homme. »²⁶

2. « Une main qui nous le tend maintenant »

Après la rencontre, on pourrait penser que tout va bien. Nous L'avons rencontré... Nous savons tous par expérience que cela n'est pas si simple. La difficulté à comprendre et l'incapacité à saisir les évidences persistent même après la rencontre. Nous l'avons vu en abordant le chapitre trois de *Pourquoi l'Église ?*, où don Giussani nous aide dès le départ à percevoir notre difficulté à saisir « la signification des paroles directement liées à l'expérience chrétienne »²⁷. Ainsi, sur ce plan aussi, on constate un effondrement des évidences, une difficulté à comprendre ce qui nous est pourtant arrivé de manière bouleversante, persuasive, imposante et unique. Pour chacun de nous, la rencontre avec le Christ a été la plus grande évidence de la vie. Aucune autre n'est comparable à celle-ci. Pourtant, nous nous décentrons, nous nous éloignons très souvent du Christ sans même nous en rendre compte. Nous surprenons en nous aussi – après la rencontre et face à celle-ci – cet obscurcissement, cette tendance déjà évoquée à retomber, à

²⁶ Cf. Caius Marius Victorin, « In Epistola ad Ephesios », *Liber secundus*, in *Marii Victorini Opera exegetica*, chap. 4, v. 14.

²⁷ L. Giussani, *Pourquoi l'Église?*, *op. cit.*, p. 41.

nous perdre, à obscurcir et nous obscurcir. Nous constatons en nous une facilité à l'obscurcissement, au désarroi, au point de ne pas parvenir à voir les choses les plus évidentes, par une sorte de faiblesse, d'étroitesse d'esprit. Et le plus surprenant, c'est que cela peut survenir, que cela survient même vis-à-vis de l'Église et du mouvement.

Ici encore, donc, se repropose et se dégage le lien entre le fait et sa reconnaissance, entre la présence inexorable et sa perception (la perception de sa signification, de sa portée), entre la vérité et la liberté.

L'expérience de l'audience avec le Pape à Rome a eu la valeur pédagogique d'un moment dans lequel chacun a pu se surprendre en action, vérifier s'il se trouvait dans cette position d'harmonie originelle dont parle *Pourquoi l'Église ?* et qui permet de comprendre, ou bien s'il était bloqué dans une étroitesse d'esprit, une difficulté insurmontable à comprendre. Chacun a pu observer ce qui s'est passé sur la place Saint-Pierre. Mais tout ne s'est pas terminé sur cette place. La rencontre n'était pas encore finie que, déjà, différentes réactions et interprétations de l'événement et des paroles du Pape voyaient le jour. À ce moment précis, chacun a pu observer si l'expérience vécue était suffisamment claire et consistante pour tenir face aux différentes interprétations, qu'elles soient internes ou externes. Même un événement d'une telle ampleur, même la participation à un geste aussi éclatant et intégralement humain n'a épargné, ne pourra jamais épargner à personne l'effort de prendre en compte l'expérience vécue et, à partir de celle-ci, de juger laquelle des interprétations en cours rend convenablement raison du fait.

L'expérience vécue à Rome montre que la participation à ce moment ne clôt pas la question face à ce qui arrive. C'est comme pour l'aveugle né : la guérison n'a pas été la fin, mais le point de départ, le début de la lutte pour reconnaître la vérité, la réalité de ce qui lui était arrivé. Si, parmi ceux qui sont venus sur la place, certains s'attendaient à ce qu'un jugement « du mouvement » venu d'en haut résolve et tire la question au clair à leur place, ils ont pu constater qu'il n'en est rien (dans ce cas, il y a pourtant bien eu un jugement d'en haut, à peine le geste terminé, sous la forme d'un communiqué de presse, mais cela ne suffit pas).

On distingue ici le lien entre le premier et le second point de notre parcours ; de même que seul un événement, une rencontre, permet de faire la lumière complète sur le moi, ainsi, pour s'apercevoir que l'on s'est perdu après la rencontre, que l'on a quitté le chemin, on a besoin que la rencontre se produise à nouveau, que se reproduise le même événement qu'au départ : en effet, notre besoin est très profond et notre « faiblesse mortelle » (pour utiliser les termes de la liturgie) est sans limites. On ne s'en aperçoit pas seul. Il faut un autre, une présence intégralement humaine.

À quoi reconnaître cette présence ? Au fait qu'elle nous détourne de nos réductions et nos distractions, pour nous remettre au centre, qui est le Christ. Comment nous détourne-t-elle, comment ramène-t-elle au Christ ? En survenant, simplement en survenant. Le christianisme est toujours un évènement. S'il ne se reproduit pas constamment, nous quittons la route au premier virage. Il est donc extrêmement naïf de penser que l'on sait déjà, comme si le « déjà su » pouvait nous éviter de nous détourner, de quitter la route. Il est consolant de constater que cela arrivait déjà aux apôtres avec Jésus : eux qui, les premiers, ont vécu la rencontre exceptionnelle avec la présence vivante du Christ, ils se décentraient sans cesse, exactement comme nous.

a) Le décentrage des apôtres

Bien des épisodes de l'Évangile nous mettent face au décentrage des apôtres et à leur recentrage constant de la part de Jésus.

Nous avons cité bien des fois ces dernières années le retour des apôtres qu'Il avait envoyés prêcher et annoncer le Royaume. Ils rentrent tout excités, mais déjà décentrés, déséquilibrés sur autre chose, et Jésus doit les recentrer. « Ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis ; mais réjouissez-vous de ce que vos noms se trouvent inscrits dans les cieux »,²⁸ autrement dit de ce que vous avez été choisis.

Ou encore : « Jean lui dit : “Maître, nous avons vu quelqu'un expulser des démons en ton nom, quelqu'un qui ne nous suit pas, et nous voulions l'empêcher, parce qu'il ne nous suivait pas.” » Vous voyez, eux aussi avaient quelques problèmes d'autoréférentialité... « Mais Jésus dit : “Ne l'en empêchez pas, car il n'est personne qui puisse faire un miracle en invoquant mon nom et sitôt après parler mal de moi. Qui n'est pas contre nous est pour nous.” »²⁹

Les épisodes se succèdent : « Alors la mère des fils de Zébédée s'approcha de lui » et lui dit : « “Ordonne que mes deux fils que voici siègent, l'un à ta droite et l'autre à ta gauche, dans ton Royaume.” » Les autres apôtres n'étaient pas tellement différents de nous... : « Les dix autres, qui avaient entendu, s'indignèrent contre les deux frères. » Et Jésus les corrige : « “Vous savez que les chefs des nations dominent sur elles en maîtres et que les grands leur font sentir leur pouvoir. Il n'en doit pas être ainsi parmi vous : au contraire, celui qui voudra devenir grand parmi vous, sera votre serviteur.” »³⁰

²⁸ Lc 10,20.

²⁹ Mc 9,38-40.

³⁰ Mt 20,20-21 ; 24-26.

Par moments, l'obscurcissement de ceux qui suivaient Jésus atteint un tel degré que « comme s'accomplissait le temps où il devait être enlevé, il prit résolument le chemin de Jérusalem et envoya des messagers en avant de lui. S'étant mis en route, ils entrèrent dans un village samaritain pour tout lui préparer. Mais on ne le reçut pas, parce qu'il faisait route vers Jérusalem. Ce que voyant, les disciples Jacques et Jean dirent : "Seigneur, veux-tu que nous ordonnions au feu de descendre du ciel et de les consumer ?" Mais, se retournant, il les réprimanda. »³¹ Jusqu'au dernier moment, ils n'ont cessé de se détourner de lui.

On pourrait poursuivre toute la matinée avec de tels épisodes, racontés par l'Évangile, jusqu'à la dernière scène : un instant après avoir confessé à Jésus qu'il l'aimait (« M'aimes-tu ? », « Oui ») et s'être entendu dire : « Suis-moi », « se retournant, Pierre aperçoit, marchant à leur suite, le disciple que Jésus aimait », et dit au Maître : « "Seigneur, et lui ?" » Jésus lui répondit : « "Si je veux qu'il demeure [...], que t'importe ?" »³²

Sans s'en apercevoir, insensiblement, les apôtres se détournent du centre, ils se centrent sur autre chose, ils plaçaient leur consistance en autre chose. Quelle consolation d'observer que nous sommes comme eux et que Jésus ne s'étonnait pas de leurs écarts, mais les recentrait à chaque fois ! « Même si ton père et ta mère t'abandonnaient, je ne t'abandonnerai jamais ! »

b) Notre décentrage

Il nous arrive la même chose qu'aux disciples (attention, le problème n'est pas de se décentrer, mais de nier s'être décentré, ce qui arrive aussi). Par conséquent, comme pour les disciples, il nous faut aussi la rencontre avec une présence présente, qui nous décentre de nous-mêmes pour nous recentrer sur le centre, le Christ. C'est ce que Giussani a fait avec nous. En parcourant notre histoire comme nous l'avons fait pour celle des disciples, nous nous trouvons face aux mêmes faits, au même décentrage et nous sommes nous aussi en présence d'un homme qui nous recentre constamment.

Les avertissements que l'on trouve au long de notre histoire sont des exemples qui peuvent nous aider à vérifier dans quelle mesure les tentations identifiées par don Giussani sont les nôtres aujourd'hui et nous concernent dans le présent. Revenons sur quelques moments où don Giussani nous a recentrés.

³¹ Lc 9,51-55.

³² Jn 21,17.19-22.

Lors des premiers exercices de la Fraternité en 1982, immédiatement après la reconnaissance pontificale, don Giussani prend la parole en étonnant tout le monde. Chacun était arrivé plein d'enthousiasme, parce que l'Église avait enfin reconnu le mouvement. Mais don Giussani confesse : « Je suis un peu embarrassé et confus au moment de commencer parce qu'il y a des noms qui me reviennent à l'esprit avec insistance : ce sont les noms de mes premiers élèves. »³³ Pour introduire la raison de cet embarras, il cite une phrase de Jean-Paul II : « Il n'y a pas de fidélité [...] s'il n'y a pas dans le cœur de l'homme une question à laquelle Dieu seul peut apporter une réponse, ou plutôt dont seul Dieu est la réponse. »³⁴ Il observe ensuite : « Depuis les bancs de l'école sur lesquels nous nous sommes trouvés, jusqu'à la compagnie d'aujourd'hui [...], c'est le sérieux de cette question humaine que je me surprends ce matin à ressentir dans toute son exigence, dans toute sa force, et dans toute la précarité de la consistance qu'elle a dans la vie d'un homme ». Voici donc ce qui lui a donné le frisson : « Ce qui me donne le frisson ce matin, c'est réellement la surprise de voir qu'il m'est possible d'être très loin de moi-même, parce que ma personne est ce qu'elle doit devenir : l'homme est un projet, sa définition vient de l'accomplissement de ce projet. Cette pensée de ce matin me fait soudain prendre conscience qu'il est normal pour moi d'être éloigné de ce que, pourtant, je reprends de façon intentionnelle et si insistante, pour le reméditer et le redonner aux autres à méditer ». Il porte ensuite un jugement sur la vie de beaucoup dans la Fraternité : « Vous êtes devenus grands : tandis que vous vous êtes assuré une compétence humaine dans votre profession, il y a comme une sorte d'éloignement possible vis-à-vis du Christ [...], notre cœur est comme isolé, ou mieux, Jésus Christ reste comme isolé du cœur, excepté au moment de certaines œuvres (un moment de prière ou un moment d'engagement, quand il y a une réunion générale ou qu'il faut tenir une école de communauté, etc.). » Mais il y a pour conséquence un autre éloignement, « qui se révèle dans un embarras latent entre nous – même entre mari et femme –, dans un embarras latent réciproque », qui « rend éloignés l'un de l'autre ce qu'il y a au plus profond du cœur de l'un et ce qu'il y a au plus profond du cœur de l'autre, excepté dans ce que vous faites ensemble (il faut s'occuper de la maison, des enfants, etc.). »³⁵

Quinze ans plus tôt, le 19 novembre 1967, deux jours à peine après l'occupation de l'Université Catholique de Milan, lors d'une retraite d'Avent

³³ L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », *Traces-Litterae communionis*, février 2007. Cf. A. Savorana, *Vita di don Giussani, op. cit.*, p. 605.

³⁴ Jean-Paul II, *Homélie dans la cathédrale de Mexico*, 26 janvier 1979.

³⁵ L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », *Traces-Litterae communionis*, février 2007. Cf. A. Savorana, *Vita di don Giussani, op. cit.*, p. 605.

des *Memores Domini*, don Giussani porte un jugement sur la réaction des étudiants du mouvement dans cette circonstance : « Ainsi, la compréhension même de la situation et de ce qu'il fallait faire (qui est une compréhension différente, plus fine, parce que c'est une compréhension dictée par le point de vue de Dieu) nous a aussi facilement manqué parce que nous ne l'attendons pas [nous n'attendons pas Dieu] jour et nuit ». En effet, « si nous l'avions attendu jour et nuit, l'attitude de nos membres lors des journées à l'Université Catholique aurait été différente ; elle a été très généreuse, mais a-t-elle été vraie ? ». Se référant encore à ceux qui ont participé à l'occupation, il ajoute : « La vérité de l'action ne naît pas de l'habileté politique », autrement « notre discours se confond avec celui des autres et devient l'instrument du discours des autres. Sans nous en apercevoir, nous pouvons nous approprier et prendre pour modèle le schéma offert par tous les autres. Notre discours et nos actions se distinguent par le fait que nous l'attendons jour et nuit. »³⁶

L'occupation de l'Université Catholique devient pour don Giussani une occasion précieuse d'apprendre quelque chose d'essentiel pour lui-même : « Nous sommes vraiment dans la position d'être à l'avant-garde, les premiers de ce changement profond, de cette révolution profonde qui ne résidera jamais – j'insiste : jamais – dans ce qui, selon nous, devrait se produire extérieurement, comme réalité sociale » ; en effet, « cela ne se produira jamais dans la culture ou la vie de la société, si cela ne se produit avant tout [...] en nous. [...] Si ce sacrifice de soi ne commence pas parmi nous... [...] Ce n'est pas une obole à donner, mais une révolution de soi, dans la manière de se concevoir [...] sans préjugé, sans mettre au préalable quelque chose à l'abri. »³⁷

En 1973, cinq jours après le grand congrès dans la salle du Palalido de Milan, don Giussani exprime sa déception en apprenant que les applaudissements les plus convaincus ont été pour des motions politiques qui ont mis dans l'ombre ce qui devait être un moment public de témoignage de la foi : « Ce qui est privilégié en nous, ce n'est pas le Christ, ce n'est pas le fait nouveau : mes amis, nous ne croyons pas encore. L'idéologie nous pénètre tellement que ce qui ne devrait être que secondaire par rapport à la communion (parce qu'il est naturel que tu aies une opinion différente de la mienne), prend le dessus d'un point de vue opérationnel, dans le jugement que l'on porte et dans l'action qui le suit », au point que « la communion n'a plus d'épaisseur ». ³⁸

³⁶ Retraite d'Avent du Groupe adulte (*Memores Domini*), Milan, 19 novembre 1967, in A. Savorana, *Vita di don Giussani*, *op. cit.*, p. 391.

³⁷ *Ibidem*, p. 392.

³⁸ Quatrième école de communauté, Milan, 20 mai 1973, in A. Savorana, *Vita di don Giussani*, *op. cit.*, p. 468.

Qu'est-ce qui dominait chez Giussani lorsqu'il nous corrigeait ainsi ? L'évènement du Christ, la passion pour le Christ, Sa présence, Sa mémoire. Il ne s'était pas décentré par rapport au Christ ! C'est pourquoi il savait reconnaître chaque fois que « notre cœur est comme isolé, ou mieux, [que] Jésus Christ reste comme isolé du cœur ».³⁹

c) Le formalisme et la paralysie de la nouveauté

Il existe un risque permanent, symptomatique de cet éloignement de la raison par laquelle tout a commencé : il s'agit du formalisme. Dès les toutes premières années de vie du mouvement, don Giussani se montre très sensible au danger toujours présent de perdre la fraîcheur de l'expérience originelle, de détourner l'attention de la raison pour laquelle tout est né et les personnes ont adhéré et se sont impliquées. Ce ne sont pas des formules ou des rites associatifs qui les ont attirées, ni une organisation : c'est un évènement vivant qui pénétrait leur vie. Il a donc toujours considéré le risque du formalisme comme mortel.

Dès 1962, alors que l'on assistait déjà à une grande richesse d'expression, avec de nombreuses initiatives, congrès publics, publications, etc., et que GS, le groupe de lycéens, s'affirmait de plus en plus à Milan et ailleurs en Italie, Giussani s'adresse à un groupe de responsables de l'époque. Il signale que « l'expérience originelle qui nous a fait entrer s'est comme fossilisée, elle s'est cristallisée ». Il souligne en effet : « On peut devenir très fidèle dans l'utilisation de la méthode comme formule et transmettre cette méthode, l'accepter, sans que celle-ci continue à inspirer un développement : une méthode qui ne développe pas une vie est une méthode sépulcrale, elle fossilise, elle pétrifie ». Voilà la raison « pour laquelle les responsables pensent à leur responsabilité comme si elle était "extrinsèque", et non comme "méthode pour leur vie avant tout. C'est ainsi qu'elle devient épuisante et pesante." »⁴⁰

Quelle conséquence y a-t-il à « utiliser la méthode comme une formule » ? « La paralysie de la nouveauté », autrement dit la raideur de la vie. Pour Giussani, « la capacité à évoluer est liberté d'esprit » ; mais il constate que l'on est « aride pour trouver la correspondance toujours nouvelle : les choses ne restent pas immobiles un seul instant ». Il rappelle donc le fait que « la nouveauté s'enrichit de ceux qui viennent pour la première fois, qui n'ont pas nos idées » et qui, par leur présence, « nous obligent à la nou-

³⁹ L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », *Traces-Litterae communionis*, février 2007. Cf. A. Savorana, *Vita di don Giussani, op. cit.*, p. 605.

⁴⁰ A. Savorana, *Vita di don Giussani, op. cit.*, p. 254.

veauté de la méditation de ce qui se trouve en nous aussi, pour organiser les choses pour eux. Cependant [...], nous organisons tout comme si tout le monde était avec nous (c'est-à-dire d'accord avec nos idées), en les oubliant ». Au contraire, « notre méthode a besoin d'hommes authentiques, impliqués dans notre humanité, voilà notre défaut ». Il n'a donc qu'une seule suggestion : « Mettez-vous dans l'expérience – avec l'hypothèse de GS – : Dieu s'est incarné : il avait des yeux, des os, des muscles... ».⁴¹

Don Giussani revient en de multiples occasions sur le risque du formalisme, par exemple lors d'un rassemblement d'étudiants en février 1983 : « [Le] formalisme [...] s'identifie normalement avec l'adhésion à des formes, sans que ces formes soient une proposition, autrement dit sans qu'elles deviennent ce qu'elles sont à l'origine : une proposition de vie. Qu'est-ce que cette action que nous entreprenons change dans notre vie ? Ce rassemblement de personnes autour des CP [Catholiques populaires : nom d'une liste de représentants étudiants élus dans les universités, *ndt*] pour les élections, qu'est-ce que cela change dans la vie ? »⁴² Giussani souligne l'importance de cette observation, tirée de l'intervention d'un étudiant, qui « derrière la remarque d'une lenteur à faire devenir expérience, accuse avant tout le formalisme de l'adhésion à la communauté ». En effet, explique-t-il, « on n'est pas tranquille parce que l'on fait l'école de communauté, on n'est pas tranquille parce que l'on participe à la messe avec le prêtre responsable, on n'est pas tranquille parce qu'on distribue des tracts ou que l'on accroche un *dazibao*. Cela peut être la formalité à travers laquelle on paie le tribut à la réalité sociale à laquelle on adhère. Quand est-ce que tout cela devient expérience ? Lorsque cela nous dit quelque chose et fait bouger (“mouvement”) quelque chose en nous [...]. Le premier danger, pour nous, est donc le formalisme : répéter des mots ou des gestes, sans que ces mots ou ces gestes secouent ou, du moins, mettent en crise, c'est-à-dire fassent bouger quelque chose en nous, sans qu'ils illuminent davantage le regard que l'on porte sur soi-même, qu'ils alimentent une conviction autour d'une valeur (par exemple, pourquoi s'impliquer pour les élections est une nécessité de ton humanité, sans laquelle il manque une mesure à ton humanité). »⁴³

Notre présence dans notre environnement peut, elle aussi, être formelle. « Qu'entend-on par “le formalisme de la présence” ? La présence naît d'un schéma, et n'est donc plus présence, ce sont des activités arrachées à un organisme, privées d'organisme vivant. Notre présence naît d'un schéma : il y

⁴¹ *Ibidem*, p. 254-255.

⁴² L. Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)*, Bur, Milan 2008, p. 193.

⁴³ *Ibidem*, p. 194-195.

a ceci et cela à faire, c'est le fardeau des initiatives ; même la manière dont on invite un camarade est schématique, à tel point qu'on l'invite aux trois jours de Pâques, puis on l'abandonne, ou même on l'abandonne déjà pendant les trois jours. En revanche, une présence non formaliste doit naître de la conscience, d'un élan et d'un risque pris par la personne : la présence dans l'environnement est le problème de notre personne. Ce n'est pas l'intérêt des autres auquel on adhère ; c'est le problème du Christ, le problème de savoir si le Christ concerne notre personne. Le véritable problème est le formalisme de la foi [...] Je ne pars pas de la conscience du Christ comme ma vie et, par conséquent, comme la vie du monde, et donc du monde comme ma vie. »⁴⁴

Mais cet éloignement, ce décentrement du Christ et ce formalisme dans l'adhésion ont des conséquences visibles :

1) Lassitude, perte du goût de la vie nouvelle

A Campitello le 6 septembre 1975, don Giussani affirme : « J'ai vu beaucoup de personnes de bonne volonté parmi vous, mais lasses au fond, jusqu'à en être gênées. [...] Si l'on est bloqué par la fatigue, c'est que l'on est encore immature dans la perception de la raison pour laquelle on vit et pour laquelle on fait ce que l'on fait. Cette semaine nous a forcés à constater que quelque chose manquait : ce qui manque est la question fondamentale. »⁴⁵

Deux mois plus tard, lors de la journée de rentrée des étudiants, il observe : « Lorsque nous sommes entrés à l'université, il y a eu un moment – ou des moments – où nous avons été tourmentés, animés du désir, voire de la passion pour une réalité nouvelle, pour quelque chose de nouveau. Maintenant, nous vivons à l'université sans ce goût pour la vie nouvelle. »⁴⁶

Ces risques sont permanents. L'une de nos amies écrit : « Lorsque nous avons appris que nous aussi étions invités à venir de l'étranger à l'audience avec le Pape, ce qui n'était jamais arrivé depuis douze ans que je suis à Nairobi (même pour participer à l'enterrement de don Giussani), j'ai réalisé que c'était une rencontre essentielle pour le mouvement et que nous étions à un "tournant historique", puisqu'on demandait à tous de participer. Un soir, en discutant sur l'importance de cet événement, une amie m'a prise à part et m'a confié qu'elle n'avait pas l'intention de participer parce qu'elle a une aversion pour les rencontres de masse ; elle m'évoquait de nombreuses difficultés telles que le coût du billet, la distance, les attentes et les queues pour entrer place Saint-Pierre, etc. Je lui ai répondu tout de suite : "Au

⁴⁴ L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)*, op. cit., p. 109-110.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 8.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 31.

début, quand nous avons rencontré le mouvement, ces difficultés ne nous auraient pas arrêtées” ; au début, c’est le désir d’être avec Lui où qu’Il aille qui dominait. Nous avons alors rappelé les nombreuses rencontres de foule auxquelles nous avons participé et ce qui nous poussait. “Je ne veux pas être vieille au point d’avoir pour seule préoccupation de m’épargner une fatigue, je désire l’affection pour Son corps qui me poussait au départ !” Lorsque je suis arrivée sur la place, rencontrer tous mes amis sans l’avoir programmé, entendre la beauté de nos chants, voir Carrón, c’était retrouver “Son” corps et être comme une enfant dans le sein de sa mère. “Maintenez vivant le feu de la mémoire de cette première rencontre et soyez libres !”, nous a dit le Pape. Où trouverais-je une telle tendresse pour ma vie ? La première rencontre s’est reproduite, comme lorsque j’avais quinze ans et que j’étais prête, le sac au dos, à Le suivre où qu’Il aille ».

Quelle est alors la nouveauté que nous sommes appelés à vivre et que les autres peuvent voir aussi ? Il faut, dit Giussani, « que les gens autour de nous, dans nos facultés, dans les cours, ne voient plus seulement, comme ils le voient maintenant, notre appartenance à Communion et Libération, c’est-à-dire une liste d’initiatives, de réunions, d’instruments à utiliser, mas qu’ils s’aperçoivent de l’évènement de Communion et Libération en moi et parmi nous ; qu’ils s’aperçoivent de ce changement que je deviens, qu’ils s’aperçoivent de cette unité, qu’ils pourront combattre avec rage mais pour laquelle, au fond, ils ne pourront pas ne pas ressentir de nostalgie : un roc contre lequel le pouvoir des enfers ne pourra jamais prévaloir, dirait le Christ à Pierre ». Pour Giussani, si cela ne se produit pas, « Communion et Libération devient réellement un simple parti politique, une association, qui fourmille d’initiatives, mais suffisamment épuisant pour qu’il soit difficile de l’aimer plus d’un certain nombre de mois. »⁴⁷

2) Confusion sur la présence

En 1976, don Giussani conclut le célèbre rassemblement de Riccione par ces mots : « Ce n’est pas une “présence de notre communauté” à l’université qui doit se produire, mais un “cœur nouveau en chacun de nous”, ta propre maturation, mon frère ; l’éclat ou l’aube de ta maturation chrétienne, d’une foi et d’une passion nouvelles. L’incidence sur l’université et sur la société, la contribution à l’Église sont des conséquences que Dieu fixera comme il fixe les temps de l’histoire. Ce qui nous intéresse, c’est cette humanité qui vit déjà chez certains et qui ne peut pas ne pas se communiquer à tous, parce que chacun de nous se sentirait mal, si un seul d’entre nous ne parvenait pas sur cette nouvelle scène, sur laquelle le panorama du monde, de soi-même, de la

⁴⁷ *Ibidem*, p. 32-33.

banalité quotidienne, du camarade et de l'ami est totalement différent. C'est déjà un pressentiment partiel chez chacun de nous, comme lorsque le soleil naît : un jour nouveau, non pas dans l'autre monde, mais dans ce monde. Il faut donc que cela devienne une lutte qui commence sans cesse et ne finit jamais en nous, car la résistance que nous rencontrons à l'université est l'objectivation éclatante de la résistance qui se trouve en nous. »⁴⁸

3) Confusion sur la nature du mouvement

Toujours en septembre 1976, lors d'une rencontre de responsables à Collevallenza, don Giussani expose à chacun la « photographie » attristante de ce qui se passe lorsque le formalisme domine : « Le mouvement reste quelque chose de terrible : au lieu de mobiliser la vie et de la convertir, c'est une masse de conditionnements. » Au contraire, ajoute-t-il, le mouvement est « un Événement à créer, non une organisation à penser [...] ; c'est toi qui es en jeu ». Ici, don Giussani n'y va pas par quatre chemins : « La question essentielle n'implique pas qu'il faille être cinquante ; deux suffisent. »⁴⁹

Les conséquences évoquées constituent un risque permanent et impliquent donc une *conversion continue*, comme le dit don Giussani aux enseignants du mouvement rassemblés à Assise en 1978 : « Toutes les révolutions et toutes les réformes deviennent formelles au bout d'un certain temps, et le formalisme domine, englobe, enterre l'élan originel. Il faut une *conversion continue* pour que la révolution reste permanente. C'est l'utopie de *Lotta continua* [formation politique communiste et révolutionnaire, *ndt*], au sens littéral du terme, mais ce qui est une utopie pour les disciples de la formule “ chers camarades ”, pour nous, c'est le Christ dans l'histoire. On ne peut être enseignants chrétiens, ni mouvement de foi, on ne peut être communion et libération, si ce n'est dans la continuité d'une volonté de conversion, attitude qui doit nous déterminer chaque matin. La vie chrétienne devient présence uniquement à l'intérieur d'une conscience permanente de ce que l'on est : c'est la seule lutte continue possible. »⁵⁰

Reparcourir ces moments de notre histoire à la lumière des paroles du Pape le 7 mars nous aide à reconnaître le besoin infini que nous avons ; cela nous permet de mieux sentir la volonté de conversion, la demande de ne pas « perdre la vie en vivant »,⁵¹ de ne pas perdre la fraîcheur du charisme – qui

⁴⁸ *Ibidem*, p. 86-87.

⁴⁹ A. Savorana, *Vita di don Giussani, op. cit.*, p. 485-486.

⁵⁰ *Agli educatori. L'adulto e la sua responsabilità*, Quaderni, 7, Cooperativa Editoriale Nuovo Mondo, Milan 1990, p. 52.

⁵¹ « Où est la vie que nous avons perdue en vivant ? » (T.S. Eliot, *I Cori da «La Rocca»*, Bur, Milan 2010, p. 37).

est pour nous la fraîcheur de la vie –, cette demande avec laquelle nous sommes allés en pèlerinage voir le Pape. Voilà l'urgence. Elle est d'autant plus grande que nous sommes conscients de la grandeur du don qui nous a été fait et reconnaissants de l'avoir reçu.

Cette urgence nous permet de reconnaître plus facilement le Christ. La foi, en effet, est pour le pauvre d'esprit, comme nous l'avons entendu place Saint-Pierre : « André, Jean, Simon : ils se sentirent regardés jusqu'au plus profond d'eux-mêmes, connus intimement, et cela suscita en eux une surprise, un émerveillement qui, immédiatement, les fit se sentir liés à lui... »⁵²

Relire à la lumière de toute notre histoire les paroles que le Pape nous a adressées place Saint-Pierre est très frappant : « Soixante ans après, le charisme originaire n'a pas perdu de sa fraîcheur ni de sa vitalité. Toutefois, souvenez-vous que le centre n'est pas le charisme, il n'y a qu'un centre, c'est Jésus, Jésus Christ ! »⁵³ C'est ce à quoi don Giussani nous a inlassablement invités, nous déplaçant de ce que nous pensions être le charisme vers le charisme dans sa nature originelle. Nous avons appris le charisme dans la manière dont Giussani nous décentrait de la réduction que nous en avons faite historiquement. Ce n'est pas à partir d'une discussion théologique sur la nature du charisme, mais d'une réflexion sur sa réalisation historique que nous avons commencé à comprendre ce dont il s'agissait. Combien de fois don Giussani a-t-il dû nous décentrer ! C'est pourquoi, comme nous l'a dit le Pape, « Fidélité au charisme ne signifie pas le "pétrifier" » (don Giussani parlait de le cristalliser), ou « l'écrire sur un parchemin et [...] l'encadrer. La référence à l'hérédité que vous a laissée don Giussani ne peut se réduire à un musée de souvenirs, de décisions prises, de règles de conduite. Elle comporte sans aucun doute la fidélité à la tradition, mais fidélité à la tradition [...] "signifie maintenir vivant le feu" », ne pas perdre le goût de vivre, autrement, que nous importe ? « Maintenez vivant le feu de la mémoire de cette première rencontre et soyez libres ! »⁵⁴

On peut ainsi relire non seulement ce que nous a dit le pape François, mais aussi ce que nous ont recommandé tous les papes. Pensons à Jean-Paul II. En 1985, il dit à des prêtres du mouvement : « Lorsqu'un mouvement est reconnu par l'Église, il devient un instrument privilégié pour une adhésion personnelle toujours renouvelée au mystère du Christ. Ne permettez jamais que le vice de l'habitude, de la "routine", de la vieillesse habite votre participation ! Renouvelez sans cesse la découverte du charisme qui

⁵² François, *Discours au mouvement de Communion et Libération*, 7 mars 2015.

⁵³ *Ibidem*

⁵⁴ *Ibidem*

vous a fascinés et celui-ci vous conduira plus puissamment à vous rendre serviteurs d'une seule autorité qui est le Christ Seigneur ! »⁵⁵ Dans sa lettre de 2004 à don Giussani, il écrivait : « Je tiens à vous exprimer, ainsi qu'à tous les membres du mouvement, le souhait que cet anniversaire jubilaire important puisse inviter chacun à remonter à la source de l'expérience d'où le mouvement a pris son essor, en renouvelant l'enthousiasme des origines. En effet, il est important de demeurer fidèles au charisme des débuts pour pouvoir répondre efficacement aux attentes et aux défis des temps. »⁵⁶

Que montre l'expérience des apôtres avec Jésus et la nôtre avec Giussani et les papes ? Que la rencontre initiale ne suffit pas ; ce que nous savons déjà ne suffit pas pour rester sur le chemin. Il nous faut une présence dans le présent, qui nous décentre de nous-mêmes pour nous ramener au Christ ; autrement dit, il faut que la première rencontre se reproduise sans cesse, comme nous l'a toujours rappelé don Giussani : « L'évènement ne désigne pas seulement quelque chose qui a eu lieu et par lequel tout a commencé, mais ce qui suscite le présent, ce qui définit le présent, lui donne son contenu et le rend possible. Ce que l'on sait ou ce que l'on a devient expérience si ce que l'on sait ou que l'on a est quelque chose qui nous est donné maintenant : s'il y a une main qui nous le tend maintenant, un visage qui vient maintenant à notre rencontre, du sang qui court maintenant, une résurrection qui se produit maintenant. En dehors de ce "maintenant", il n'y a rien ! », ni ce que l'on sait, ni ce que l'on a. Rien. Tout est néant. « En dehors de ce "maintenant", il n'y a rien ! ». Il faudrait l'écrire dans toutes nos maisons. « En dehors de ce "maintenant", il n'y a rien ! », nous le savons très bien : il n'y a qu'aridité, même avec tout ce que l'on sait. Ce « savoir » ne nous donne pas un seul millimètre, un seul instant de ce sursaut du départ, parce que « notre moi ne peut être mu, ému, c'est-à-dire changé, que par un fait contemporain : un évènement. Le Christ est quelque chose qui m'arrive en ce moment ». ⁵⁷

Avec toute sa paternité, don Giussani nous met en garde : « Veillons à ce que cette *correction* – car c'est la définition du travail que nous sommes en train d'accomplir – ne nous trouve pas en position de défense : "Le processus éducatif commence là où se perd l'espace d'auto-défense." Il n'y

⁵⁵ Jean-Paul II, *Discours aux prêtres participant de l'expérience de Communion et Libération*, Castel Gandolfo (Cité du Vatican), 12 septembre 1985.

⁵⁶ Jean-Paul II, *Lettre à Mgr Luigi Giussani, fondateur du mouvement Communion et Libération*, 22 février 2004, 2.

⁵⁷ Cf. ARCHIVIO STORICO DELL'ASSOCIAZIONE ECCLESIALE MEMORES DOMINI (ASAEMD), document imprimé intitulé « Dédicace 1992 Rimini, 2-4 octobre 1992 ». in A. Savorana, *Vita di don Giussani, op. cit.*, p. 851.

a rien de plus beau au monde qu'apprendre. Ce que tout le monde doit apprendre de celui qui guide est sa capacité à apprendre. "Vivre signifie que d'autres vivent à travers ton expérience." »⁵⁸

3. Engendrer un adulte

Ce n'est qu'ainsi que nous pourrons répondre à la tâche que le Pape nous a confiée, si nous acceptons d'apprendre et de nous laisser recentrer. Quelle est cette tâche ? Être « les bras, les mains, les pieds, l'esprit et le cœur d'une Église "en sortie". » Comment accomplir cette mission ? Le Pape nous l'a dit : uniquement « centrés en Christ ». ⁵⁹

Exactement comme don Giussani. « Lorsqu'on est ouvert à ce qui est arrivé et qui arrive dans le monde, autrement dit au Christ, [...], alors le cœur se dilate. »⁶⁰ « Suivre le Christ, aimer le Christ : c'est ce qu'il faut reconnaître comme la principale caractéristique de notre chemin. »⁶¹ Ou encore : « Nous mettons cette Présence au centre de notre vie [...] : l'homme Jésus. »⁶² Enfin : « Si vous enlevez cette Présence, tout finit en cendres. »⁶³ Pour indiquer notre glissement, il utilise également une autre expression : « Notre embourgeoisement se voit à l'œil nu. L'embourgeoisement, en effet, c'est l'absence de radicalité avec laquelle on perçoit le rapport avec le Christ. »⁶⁴

Hier comme aujourd'hui, il est nécessaire d'engendrer des adultes dans la foi. C'est la plus grande des urgences. Don Giussani le dit clairement : « Ce que l'on cherche dans tout ce que l'on fait est une foi plus vivante et une manière plus intense, plus efficace de la proposer au monde entier. »⁶⁵ Rien n'est plus urgent : c'est peut-être encore plus évident aujourd'hui. Les événements de Paris et les persécutions de ces derniers mois ont mis sous les yeux de tous le plus grand défi qui nous attende : le grand néant et le vide profond qui dominant la vie, jusqu'à éclater en violence. C'est le défi pour nous et pour les autres. Qu'est-ce qui peut répondre à ce vide ? Ni une stratégie, ni le fait de reposer des contenus ou des schémas compor-

⁵⁸ *Agli educatori. L'adulto e la sua responsabilità, op. cit.*, p. 49.

⁵⁹ François, *Discours au mouvement de Communion et Libération*, 7 mars 2015.

⁶⁰ L. Giussani, *L'opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione*, San Paolo, Cinisello Balsamo (Mi) 2002, p. 130.

⁶¹ *Ibidem*, p. 10.

⁶² L. Giussani, *L'uomo e il suo destino, Marietti 1820*, Gênes 1999, p. 81-82.

⁶³ L. Giussani, *È, se opera*, suppl. à *30Giorni*, n°2, 1994, p. 80.

⁶⁴ L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)*, *op. cit.*, p. 61.

⁶⁵ *Agli educatori. L'adulto e la sua responsabilità, op. cit.*, p. 49.

tements ne peuvent suffire. Le problème n'est pas avant tout de nature éthique, mais cognitif ; il se situe dans l'incapacité à reconnaître l'évidence dont nous avons parlé au départ, cet affaiblissement du sens du moi, de la conscience de soi. C'est ce qu'il faut réveiller en chacun. Si on ne le comprend pas, on agit de manière erronée et inutile. Don Giussani nous a aidés sur ce point aussi : « Dans une société comme la nôtre », disait-il en 1978, « on ne peut rien révolutionner par des mots, des associations ou des institutions, mais uniquement par la *vie*, car la vie est un grand fait contre lequel les idéologies politiques ne l'emporteront jamais. »⁶⁶

Quelques années plus tard, dans le livre-entretien avec Giovanni Testori, il déclare : « C'est comme si l'on ne pouvait plus faire de croisades ou de mouvements... des croisades organisées ; des mouvements organisés. Un mouvement naît précisément avec le réveil de la personne. [...] C'est la personne elle-même qui est le point de la reconquête. C'est ainsi que naît le concept de mouvement, à mon avis. Aujourd'hui, la plus grande valeur sociale pour la contre-attaque est précisément l'idéal de mouvement, qui semble n'avoir ni origine, ni fin, on ne sait pas comment il se produit. En effet, il naît dans la particule la plus désarmée et démunie qui soit : la personne [...]. Le problème essentiel est de raviver la maîtrise que la personne a d'elle-même ». Il jugeait ainsi le caractère inadapté de nombreux « mouvements » idéologico-politiques de l'époque, mais aussi une certaine manière de concevoir l'expérience de notre mouvement, qui se perdait dans les mêmes schémas et répondait sur le même plan. Si le véritable problème est de réveiller, de régénérer la personne, « ce n'est pas dans un discours ou un débat que l'on peut retrouver la personne. »⁶⁷

Comment cette reprise peut-elle se produire ? « C'est le point qu'il faut affronter. Extérieurement, la seule réponse est de rencontrer une présence différente, de croiser une présence différente ; cette présence peut alors servir de réactif, de catalyseur des énergies jusque-là perdues. »⁶⁸ Par conséquent, comme il l'affirmait dans son intervention au Synode en 1987, « ce qui manque n'est pas tant la répétition verbale ou culturelle de l'annonce [tandis que nous pensons qu'il suffit de répéter la doctrine juste pour ne pas être ambigus. Si cela peut nous consoler !...]. L'homme d'aujourd'hui attend peut-être inconsciemment l'expérience de la rencontre avec des personnes pour lesquelles le fait du Christ est une réalité si présente que leur vie en est changée ». C'est de cela dont nous avons besoin, cela seul fait bouger, d'après don Giussani : « C'est un

⁶⁶ *Ibidem*, p. 51.

⁶⁷ L. Giussani - G. Testori, *Il senso della nascita*, Bur, Milan 2013, p. 112.

⁶⁸ *Ibidem*, p. 119-120.

impact humain qui peut secouer l'homme d'aujourd'hui : un évènement qui soit l'écho de l'évènement initial, lorsque Jésus a levé les yeux et dit : "Zachée, descends tout de suite, je viens chez toi." »⁶⁹

Un ami m'écrit : « Un soir, je reçois l'invitation d'amis pour participer à un congrès public organisé par des associations de parents d'enfants atteints de maladies rares. Ils avaient pensé à moi parce que, depuis trente-trois ans, j'ai à la maison des enfants lourdement handicapés. Ils ajoutent que la rencontre se déroulera sous forme de table ronde à laquelle, avec moi, participeront d'autres personnes ; parmi celles-ci, un écrivain athée avec un fils atteint de graves troubles psycho-physiques. Je décide d'accepter et je demande à lire un livre de cet auteur. Je lis le livre qu'il a écrit sur son fils. À la première lecture, apparaissait toute l'impuissance de ce père, comme si rien ne pouvait lui donner une lueur d'espoir. J'ai été frappé par la distance avec laquelle il parlait de son fils ; il écrivait notamment : "Même l'odeur de mon fils me dérange !" À la fin de la lecture, j'ai été pris par la préoccupation de ne pas réussir à porter une situation aussi désespérante. Puis, j'ai pensé que tout le livre n'était pas entièrement désespéré, que derrière ces pages il y avait un homme qui criait, qui avait besoin de tout, et que j'avais rencontré Quelqu'un qui savait et sait répondre à ce besoin. J'ai décidé d'y aller parce que je suis comme cet homme : j'ai un besoin infini. Le soir de la rencontre arrive ; en face de nous, une centaine de personnes que je ne connaissais pas. Le modérateur décide que je commence. Je parle de moi, de mes enfants handicapés, du sentiment de vide et de trahison que j'ai ressenti durant les premières années de leur vie, du désarroi qui avait pris mon cœur à cause d'un désir de bonheur qui ne se serait plus jamais réalisé ; et je raconte le soir où je me suis aperçu des yeux joyeux de ma femme, de l'aventure que ma vie a été à partir de ce moment, de la beauté et du don que sont mes enfants aujourd'hui. Une fois mon intervention terminée, c'est le tour de l'écrivain, qui déclare : "Je ne sais pas avoir l'espoir que j'ai entendu chez mon ami" – nous ne nous étions connus que quelques instants auparavant, et il m'appelait déjà son ami – "mais je le désire, depuis ce soir je le désire. J'avais préparé une intervention" – il montre les feuilles avec son texte écrit – "mais j'ai décidé de ne pas la faire" – il replie ses feuilles et les met de côté – "parce que, depuis ce soir, je ne désire qu'une chose : aller habiter avec mon nouvel ami, à côté de lui, pour savoir comment on peut vivre comme cela. C'est la seule chose qui m'intéresse." Il s'est tu, la salle était pleine d'un silence ému. Quelque chose de grand s'était produit. Ensuite, il m'a demandé : "Ce qui me fait mal, c'est de douter que mon fils soit heureux." À partir de là, un dialogue entre lui et moi est reparti, comme si nous étions amis depuis

⁶⁹ L. Giussani, *L'avvenimento cristiano. Uomo Chiesa Mondo*, Bur, Milan 2003, p. 23-24.

toujours. À la fin, l'écrivain m'a simplement dit : "Pour la première fois de ma vie peut-être, je me suis senti regardé et je ne me suis pas senti comme un raté". Je me suis demandé : "Que voit cet homme que je ne vois même pas, moi qui lui ai parlé ?" Jésus m'a donné un nouvel ami pour mon chemin. Nous nous verrons bientôt pour dîner, avec une partie du public qui a demandé de nous revoir ».

On le voit, la réponse à la situation difficile dans laquelle nous nous trouvons est de rencontrer une présence différente. Il ne faut pas trop d'explications. Par le passé comme aujourd'hui, seul celui qui témoigne d'une vie changée peut susciter à nouveau la curiosité pour le christianisme : voir se réaliser la plénitude que l'on désire atteindre, sans savoir comment. Il faut des hommes nouveaux qui créent des lieux de vie où chacun peut être invité à vérifier, comme l'ont fait les deux premiers sur la rive du Jourdain : « Viens et vois. »⁷⁰

Le mouvement est ce lieu, c'est une amitié qui naît de la force d'attraction suscitée par une rencontre humaine, un lieu dans lequel peut naître une personnalité nouvelle, vraie, accomplie. « La communauté n'est pas une agrégation de personnes pour réaliser des initiatives ; ce n'est pas la tentative de construire l'organisation d'un parti : *la communauté est le lieu de la construction effective de notre personne*, c'est-à-dire le lieu de la maturation de la foi. »⁷¹ Si ce n'était pour cela, quel sens aurait le mouvement, quel sens aurait la Fraternité ou le groupe de Fraternité ? Don Giussani nous a bien souvent corrigés sur ce point, pour nous aider à retrouver l'originalité de l'expérience du mouvement.

Là est la question : comment engendrer des personnes qui soient suffisamment « présences » pour secouer les autres ? Le mouvement est-il vécu de manière à être un « *lieu de construction effective de la personne*, c'est-à-dire un lieu de maturation de la foi ? » Cette question a marqué notre histoire, et don Giussani nous en a toujours rappelé l'importance décisive. Dans le cadre d'une discussion avec des responsables du mouvement, en 1976, il affirmait : « Le problème grave est la lenteur avec laquelle l'adulte apparaît. Non pas l'adulte dans sa compétence ecclésiastique ou professionnelle, mais l'adulte dans la foi. »⁷² Il s'interrogeait : « À quoi est-ce dû ? » Le point de vue à partir duquel don Giussani pose cette question est très significatif : « Ce qui nous intéresse, c'est de savoir de quelle manière la

⁷⁰ Jn 1,46.

⁷¹ L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)*, op. cit., p. 58.

⁷² FRATERNITÉ DE COMMUNION ET LIBÉRATION (FCL), *Archivio storico del Movimento di Comunione e Liberazione* (AMCL), fasc. CL/81, « École de responsables de Collevaenza 17/19 septembre 1976 ».

vie du mouvement, en tant que réalité pédagogique, favorise ou crée ce malaise, au lieu de permettre la croissance de personnes adultes dans la foi. »⁷³ L'optique de Giussani est de mettre en question la manière de concevoir et de vivre le mouvement, c'est une correction profonde.

Pour saisir la raison de la lenteur avec laquelle apparaissent les adultes dans la foi, il commence par identifier les caractéristiques de l'adulte : « L'adulte se caractérise par une capacité à tout affronter sans être automatiquement aliéné par ce qu'il affronte. [...] La seconde caractéristique de l'adulte est qu'il engendre. [...] C'est donc la personnalité de foi qui manque comme visage général. »⁷⁴

Quelle est maintenant la raison de ce manque ? Don Giussani arrive à point nommé pour nous suggérer où réside le problème. L'absence de maturation de la foi, l'absence d'apparition de l'adulte découlent « d'une très grave décadence de la méthode : il ne reste de la méthode qu'une cage de paroles et de formules, il manque le génie. Le génie de la méthode semble s'être tari. [...] Voilà le point fondamental du mouvement : l'adulte ne grandit pas, parce qu'il y a une perte de notre méthode, qui est celle de l'expérience, de la participation à un événement, et non celle du consensus face à un discours. »⁷⁵

S'il y a parmi nous des personnes comme celle décrite dans la lettre citée, cela signifie que c'est bien le lieu où elles peuvent vivre et grandir. Le problème est de savoir si nous acceptons de participer à cet événement qui se produit maintenant : comme nous venons de le rappeler, le « génie de la méthode » est d'avoir mis l'expérience au centre, c'est-à-dire de participer à un événement qui nous est arrivé et nous arrive maintenant.

Ce qui fait naître des adultes dans la foi n'est pas le consensus face à un discours, ni la répétition de formules ou de formes : c'est la participation à un événement, à une présence vivante qui me pénètre maintenant, qui m'implique maintenant. Soit le mouvement est cet événement, soit il n'existe pas. Le terme « expérience » en est une conséquence : ce n'est que si le christianisme, le mouvement, est un événement de vie que l'on peut parler d'expérience (comme participation à un événement).

Le génie de la méthode coïncide donc avec le génie du christianisme, du catholicisme lui-même : c'est le génie de l'incarnation. « Il n'existe de valeur humaine qu'à l'intérieur d'un fait existentiel : le Christ, un homme, un homme qui a vécu à ce moment et à cet endroit précis. Toute la rage, la distance, l'hostilité ou le désintérêt envers le catholicisme sont dirigés

⁷³ *Ibidem.*

⁷⁴ *Ibidem.*

⁷⁵ *Ibidem.*

contre cela. C'est la question de l'Église. Tout le monde respecte le Christ, tout le monde l'aime, y compris Gramsci : mais que le Christ coïncide avec une réalité, que la valeur "Christ" soit une réalité dans le temps et l'espace que l'on appelle Église, autrement dit une réalité de personnes comme toi et moi, c'est intolérable. Si c'est une réalité de personnes, il y a une hiérarchie, il y a une diversité, car certaines sont plus proches et d'autres plus éloignées, certaines plus intelligentes et d'autres moins, certaines ont un rôle et d'autres pas. On ne trouve pas le Christ dans ses pensées, dans ses sentiments : il se trouve dans cet objet extérieur à nous qu'est l'Église. En cela réside le génie de notre mouvement : avoir pris cette loi fondamentale du christianisme et en avoir fait sa méthode – sa méthode ! »⁷⁶

« Le mouvement est un cœur, un corps, des yeux, des vêtements, des cheveux qui se réalisent dans l'existence. Le mouvement est une existence vécue. »⁷⁷ Nous le répétons ces derniers mois à l'école de communauté : l'Église est une vie qui nous rejoint maintenant.

Si, comme nous l'avons vu, il est décisif d'engendrer des personnalités nouvelles, des personnes qui soient des « présences », le seul problème est la maturation de la foi, à savoir que l'accent initial mûrisse ; en effet, c'est la foi qui détermine notre identité, notre visage nouveau dans la vie et dans le monde : « *Notre identité est d'être identifiés au Christ.* [...] Tout cela doit mûrir ; c'est ce à quoi nous devons aspirer de tout notre être et par tout ce que nous faisons. Mais nous [...] sommes encore dans la confusion. » Pourquoi ? « Tout est resté encore au début. » Ici, don Giussani est sévère : « Le moment est venu où nous ne pouvons plus résister, si cet accent initial ne mûrit pas : nous ne pouvons plus porter en chrétiens l'énorme masse de travail, de responsabilités et de difficultés à laquelle nous sommes appelés. En effet, on ne rassemble pas les gens par des initiatives ; ce qui rassemble, c'est l'accent de vérité d'une présence, qui est donné par la Réalité qui se trouve parmi nous et que nous portons en nous : le Christ et Son mystère rendus visibles dans notre unité. »⁷⁸

À un moment crucial de notre histoire, qu'il indiquera plus tard comme un nouveau départ pour tout le mouvement (le rassemblement de Riccione en 1976), don Giussani réaffirme avec force sa principale préoccupation. Sans cette correction, nous aurions été balayés avec toutes nos tentatives de « faire quelque chose » (« La nécessité de démontrer que le fait chrétien contenait une capacité de révolution culturelle », après soixante-huit, « a

⁷⁶ L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)*, op. cit., p. 367-368.

⁷⁷ L. Giussani, *Dal temperamento un metodo*, Bur, Milan 2002, p. 380.

⁷⁸ L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)*, op. cit., p. 54, 57-58.

laissé encore dans l'ombre la question de la méthode. Si l'on a perçu le fait chrétien de façon nette, on s'est senti forcé de glisser sur les conséquences culturelles, sociales et politiques. »⁷⁹ : « Le but de la communauté est d'engendrer des adultes dans la foi », parce que « c'est d'adultes dans la foi que le monde a besoin, et non de bons professionnels ou de travailleurs compétents : la société en est pleine, mais ils sont tous profondément contestables dans leur capacité à créer de l'humanité. »⁸⁰ Chacun de nous peut le vérifier là où il se trouve, là où il vit et travaille chaque jour.

Quelle est la version positive de cette vérification ? « La vérité de la foi est une humanité différente, rappelons-le, une humanité telle que, si le mouvement n'existait pas, elle le créerait, parce qu'elle ne pourrait pas ne pas se comporter ainsi. Si quelqu'un a une certaine humanité, dans son action il agira ainsi, dans ses pensées il pensera ainsi, son cœur battra ainsi [...] La formule est d'avoir une humanité d'une consistance telle que, si rien n'existait, notre action là où nous sommes (la famille, l'immeuble, la vie quotidienne, l'école, l'université, le monde du travail, le monde ecclésiastique), le résultat de notre action serait un acte de mouvement, nous le créerions. Cette formule est la vérification que vous devez garder à l'esprit. Le sujet n'est pas une structure, le sujet n'est pas un discours, le sujet n'est pas une organisation. Le sujet est une humanité différente. »⁸¹

Pour nous rappeler la vérité de notre expérience, le Seigneur nous envoie constamment des personnes ; il fait se produire devant nous des faits d'humanité différente : « Les nouveaux qui arrivent dans notre compagnie sont comme une bouffée d'air frais dans une pièce occupée par des vieux, par ceux qui ont une longue histoire [...], une pièce qui sent le renfermé. [...] Ils apportent en quelque sorte ce que nous avons certainement eu – au moins comme ébauche, comme esquisse – au début, à savoir le désir de la vie, plus fort que l'attachement aux très bonnes choses qui naissent en nous sur le chemin. »⁸² Pourtant, souvent, nous ne nous en apercevons pas et, au lieu d'apprendre d'eux, nous continuons à attendre qu'une interprétation de notre part nous fasse sortir de la cage des circonstances qui nous étouffent. « Nous sommes très attachés à bien des choses que le chemin fait naître, nous les gérons, [...] comme des pensées à avoir, des opinions à construire et des choses à faire. Pendant ce temps, le Christ se trouve toujours plus loin du cœur, autrement dit notre personne ne change pas. »⁸³

⁷⁹ FCL, AMCL, fasc. CL/81, « École de responsables de Collevaenza 17/19 septembre 1976 ».

⁸⁰ L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)*, op. cit., p. 58.

⁸¹ FCL, *Documentazione audiovisiva*, Diaconie diocésaine de CL, Milan, 6 octobre 1976.

⁸² L. Giussani, *L'opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione*, op. cit., p. 128.

⁸³ *Ibidem.*

Ainsi, il peut nous arriver à nous aussi d'être concernés par l'observation critique faite par don Giussani lors de l'anniversaire de l'encyclique *Redemptor Hominis*, la première encyclique de saint Jean-Paul II (en 1994) : « D'autres associations catholiques ont été plus touchées par les textes sur l'avortement, sur l'insémination artificielle, sur le divorce que par l'encyclique sur le Christ rédempteur de l'homme. »⁸⁴ Ce n'était certainement pas ainsi au départ. La naissance du groupe des lycéens, GS, en 1954, a été déterminée, en effet, par l'entrée au lycée Berchet d'un professeur de religion qui, comme don Giussani le raconte lui-même, montait les quelques marches à l'entrée du lycée « le cœur gonflé à la pensée que le Christ est tout pour la vie de l'homme, qu'il est le cœur de la vie de l'homme ». ⁸⁵ Par la suite, les années suivantes, quelque chose s'est assombri et il y a eu la vague de soixante-huit, avec tous les égarements dénoncés par Giussani (nous l'avons vu aux exercices l'an dernier).

Le chemin de l'Église, et donc du mouvement, est toujours exposé au risque de l'obscurcissement, mais celui-ci se fait plus grave, plus lourd de conséquences à certains moments. Tous les moments ne sont pas égaux, et le génie de Giussani a été de saisir les moments cruciaux et de savoir infléchir le chemin, c'est-à-dire revenir à l'origine. Le tournant de 1976 (qui a mûri surtout dans le rapport avec la réalité des étudiants et qui répond à la vague de soixante-huit) a été décisif, nous l'avons vu et souligné à plusieurs reprises.

Si la question essentielle est de retrouver l'expérience comme méthode, que nous enseigne le témoignage permanent de don Giussani ? La méthode à travers laquelle la communauté engendre des adultes dans la foi, des personnes qui ont une conscience mûre que le Christ est le centre de la vie, « est indiquée par le premier terme que nous avons utilisé dans l'histoire de notre mouvement [attention aux parenthèses] (que nous avons oublié, même quand nous le répétons, parce que nous ne le répétons pas sérieusement) : "suivre". »⁸⁶ Le premier terme !

« Jésus se retourna et, voyant qu'ils le suivaient, leur dit : "Que cherchez-vous ?" Ils lui dirent : "Rabbi, où demeures-tu ?" Il leur dit : "Venez et voyez." »⁸⁷ Ou encore : « Comme il cheminait sur le bord de la mer de Galilée, il vit deux frères, Simon, appelé Pierre, et André son frère, qui jetaient l'épervier dans la mer ; car c'étaient des pêcheurs. Et il leur dit :

⁸⁴ L. Giussani, *L'attrattiva Gesù*, Bur, Milan 1999, p. 79.

⁸⁵ A. Savorana, *Vita di don Giussani*, op. cit., p. 162.

⁸⁶ L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)*, op. cit., p. 58.

⁸⁷ *Jn* 1,38-39.

“Venez à ma suite, et je vous ferai pêcheurs d’hommes.” »⁸⁸ C’est ce que le pape François nous a rappelé le 7 mars : « Aucun de ceux qui étaient là, y compris Matthieu, avide d’argent, ne pouvait croire au message de ce doigt qui l’indiquait, au message de ces yeux qui le regardaient avec miséricorde et le choisissaient pour aller à sa suite. »⁸⁹

Pour don Giussani, suivre a un sens bien précis ; pour lui, les rencontres de Jésus dans l’Évangile montrent le type de suivance qu’il génère : « *Suivre* signifie s’identifier à des personnes qui vivent la foi avec plus de maturité, *s’impliquer dans une expérience vivante*, qui “passe” en nous [...] son dynamisme et son goût ». Rien n’est mécanique ou intellectualiste. En effet, « ce dynamisme et ce goût ne passent pas en nous à travers nos raisonnements, ou au terme d’une déduction logique [nous prétendons si souvent avoir des “explications” des autres pour être certains face aux circonstances, ou bien nous demandons des “communiqués” qui fassent “passer” notre discours sur tel ou tel point !], mais presque par pression osmotique : c’est un cœur nouveau qui se communique à nous, c’est le cœur d’un autre qui commence à battre dans notre vie. »⁹⁰

C’est alors qu’émerge la figure et la nécessité d’un maître. Sans magistère, il n’est pas possible de suivre ; on ne suit alors que ses propres pensées (avec les projets qui en découlent) ou les idées d’un *leader*, mais sans l’assurance d’être sur le chemin indiqué par le Mystère : « Suivre signifie s’identifier aux critères du maître, à ses valeurs, à ce qu’il communique, ne pas se lier à la personne, qui est en soi éphémère. Dans cette suivance, se cache et vit la suivance du Christ. Ce n’est pas par attachement à la personne, mais pour suivre le Christ que nous nous suivons entre nous. L’amitié entre nous doit viser cette forme de magistère, car le véritable ami est celui qui, avec discrétion et respect, aide l’autre à marcher vers son destin. »⁹¹

D’autre part, c’est la méthode choisie par le Christ pour prolonger Sa présence dans le monde : l’Église, une compagnie guidée. « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église. »⁹² L’autorité a une valeur fondatrice, génétique : sans autorité, il n’y a pas de communauté, pas de peuple. Comme le montre l’exemple de don Giussani, il n’y a pas de chemin chrétien sans rapport à l’autorité : « Les personnes qui font vraiment autorité parmi nous sont celles qui s’impliquent avec leur cœur, avec leur dynamisme et avec le goût qui est né en elles de la foi », et non en raison d’une

⁸⁸ Mt 4,18-19.

⁸⁹ François, *Discours au mouvement de Communion et Libération*, 7 mars 2015.

⁹⁰ L. Giussani, *Dall’utopia alla presenza (1975-1978)*, op. cit., p. 59.

⁹¹ A. Savorana, *Vita di don Giussani*, op. cit., p. 488.

⁹² Mt 16,13-19.

capacité ou d'un effort personnel. En effet, « celui qui fait autorité et qui est responsable se reconnaît à première vue, ce sont des personnes que l'on préfère parce qu'on les sent plus proches de notre recherche de maturation chrétienne, de notre passion à vivre la communauté et son chemin. Le critère de la préférence n'est pas, comme cela se produit souvent, individualiste ou instinctif ; il ne naît pas à l'enseigne d'un goût passager ou d'un intérêt débordant pour un programme, mais de l'idéal que l'on perçoit mieux vécu, ou du moins davantage désiré par l'autre. »⁹³

Chacun peut décider ce qu'il préfère pour lui-même : aimer la vérité plus que lui-même, et donc suivre, ou rester attaché à ses opinions et perdre le meilleur en route : « Le chemin de l'homme vers la vérité et son destin n'est pas à la merci de ce qu'il pense, ou de ce que d'autres pensent, ou de la société dans laquelle il vit. Il est objectif : il ne s'agit pas d'imaginer ou d'inventer, mais de suivre. [...] Malgré toute la fragilité, l'incohérence et la faiblesse, le chemin vers le vrai peut être pour l'homme plein de paix, s'il suit quelqu'un en raison d'une décision qui naît de l'affection pour un destin qui le rend vraiment homme. »⁹⁴

Il est simple de vivre ainsi, c'est à notre portée. En effet, « si l'on désire le vrai, on ne se laisse pas arrêter par les défauts de la personne à suivre : ils sont comme l'écrin, mais l'or, la vérité est autre ». Cependant, si l'on ne désire pas le vrai, on s'arrête à l'apparence et alors la forme, l'écrin, devient une tombe. « L'autorité », souligne don Giussani, « est une expérience vivante. Ce n'est pas une chaleur dans les paroles ou une intimité de rapports. La vérité a une objectivité absolue. Voilà pourquoi il n'y a pas d'affection entre nous. Il n'y a pas d'affection entre nous parce que nous ne suivons pas : la clé de voûte est l'autorité. Il n'y a pas d'affection si l'on ne reconnaît pas une vérité qui nous est donnée. Le reste est sentimentalisme ou intimisme. L'affection humaine, celle qui construit, l'adhésion à l'Être, est celle qui dérive d'un jugement de valeur. »⁹⁵

Mais l'adhésion à ce que l'on a reconnu comme vrai n'est jamais automatique ; ce n'est pas comme effectuer une addition, car « elle a un critère, un petit coussin d'air au fond : la liberté ». ⁹⁶ Le pape François nous l'a rappelé dans son discours à Rome : « Don Giussani ne vous le pardonnerait jamais si vous perdiez la liberté. »⁹⁷ Chacun de nous est toujours appelé avec toute sa liberté. Don Giussani ne nous a jamais épargné

⁹³ L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)*, op. cit., p. 59-60.

⁹⁴ L. Giussani, *Il senso di Dio e l'uomo moderno*, op. cit., p. 127.

⁹⁵ FCL, AMCL, fasc. CL/81, « École de responsables de Collevalenza 17/19 septembre 1976 ».

⁹⁶ *Ibidem*.

⁹⁷ François, *Discours au mouvement de Communion et Libération*, 7 mars 2015.

l'usage de la liberté, comme il l'a dit aux étudiants en 1976. « Vous voulez de petits instruments définitifs, vous voulez des choses à faire ? Mais cela convenait pour le lycée, et encore, jusqu'à un certain point. »⁹⁸ En grandissant, « la consistance n'est plus dans la masse qui avance, ce ne sont pas les initiatives à entreprendre, mais c'est toi, ou ton néant [terrible !]. Il s'agit d'une identité et d'une méthode : une méthode pour affronter la vie et exprimer cette identité ; voilà l'adulte, qui est créateur dans la mesure où il met sa consistance dans son identité, et non dans ce qu'il fait et ce qu'il dit. »⁹⁹

Magistère et suivance ; contemporanéité et suivance, évènement et liberté : voilà les pôles qui résument le chemin. La fraîcheur et la vitalité du charisme de don Giussani résident dans cette capacité à réveiller sans cesse la conscience personnelle jusqu'à mettre la liberté en mouvement. C'est là que se vérifie sa portée pour la vie de l'Église et du monde. « Le problème essentiel est de raviver la maîtrise que la personne a d'elle-même. [...] Cela ne peut pas être un discours ou un débat. Le véritable problème est que la personne renaisse. C'est le rocher de Sisyphe, car même si tout le monde l'attend, avant de ne plus être à la merci du mécanisme qui broie tout et qui dissout tout parce qu'il profane tout, avant de se libérer de ce mécanisme, [...] la personne doit d'abord s'être retrouvée. En ce sens, c'est une Parole qui doit courir, qui doit se communiquer, qui ne doit pas laisser dormir, qui doit catalyser l'espoir. Le point d'origine de cette entreprise est infime : il est infime car il repose dans l'individu. Les personnes abandonnées, arrachées à la sacralité de leur origine et de ce qui les constitue sont désorientées parce qu'elles sont manipulées. Comment les arracher à la terrible force de gravité, à la terrible force de catalyse qu'exercent les instruments de ce mécanisme ? »¹⁰⁰ Ce jugement sur la condition humaine s'est fait aujourd'hui encore plus dramatiquement vrai, comme une interrogation sur la possibilité d'une rédemption qui devient encore plus pressante.

Le Christ prétend répondre à ce point originel et infime qu'est l'individu. Conscients de ce besoin sans fin de notre cœur, crions, implorons le Seul qui puisse reconstituer notre personne : « Quand nous tombons à cause de notre faiblesse, donne-nous de reprendre vie par la Passion de ton Fils bien-aimé »¹⁰¹, c'est ce que nous avons prié pendant ce temps de Pâques. Si nous étions distraits lorsque nous avons entendu ces paroles,

⁹⁸ L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)*, op. cit., p. 76.

⁹⁹ *Ibidem*, p. 77.

¹⁰⁰ L. Giussani - G. Testori, *Il senso della nascita*, op. cit., p. 112-113.

¹⁰¹ Prière d'ouverture de la messe du Lundi Saint.

en les entendant à nouveau maintenant, nous reprenons conscience de la valeur qu'elles ont pour nous.

Ainsi, rendus à nouveau conscients de notre besoin, demandons à Dieu de continuer à avoir pitié de nous et de nous redonner vie. Pour nous rappeler à la vérité de notre expérience, le Seigneur nous donne constamment de nouveaux amis (comme l'écrivain rencontré lors du congrès), comme pour nous dire : c'est encore possible pour toi. Imaginez ce que serait la vie des pharisiens qui pensaient savoir, s'ils avaient suivi les nouveaux, Jean et André. Quelle révolution ! La révolution qui peut nous arriver.

MESSE

Liturgie de la Sainte Messe : 1P 5,5b-14 ; Ps 88 (89) ; Mc 16,15-20

**HOMÉLIE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL GERHARD LUDWIG MULLER
PRÉFET DE LA CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI**

Bien chers amis,

pour commencer, laissez-moi vous dire mon bonheur de pouvoir être ici avec vous ! Je dirais même plutôt la joie d'être ici avec vous, comme le préciserait peut-être votre fondateur, don Giussani. Le bonheur, le bonheur plein se trouve uniquement dans la victoire définitive, au Ciel. Ici sur terre, nous recevons un avant-goût de ce bonheur, qui est la joie. La joie que le Seigneur accorde toujours au cœur de ceux qui le suivent. La joie d'être ici avec vous, chers amis de Communion et Libération, qui voulez être – qui êtes ! – d'authentiques amis du Christ.

Suivre Jésus. Voilà tout notre programme. « Une présence dans le regard », annonce le programme de vos exercices. Sa personne, présente parmi nous et vivante. Si vivante qu'elle attire notre regard par les signes de son action. Si aimable qu'elle touche notre cœur plus qu'aucune autre. Notre pauvre cœur, si indigent, veut tout, il exige tout, il ne peut pas ne pas tout demander. C'est sa nature : il est fait pour la totalité, fait pour Dieu ! Notre cœur cherche sans relâche Quelqu'un qui le prenne et le saisisse totalement. Nous sommes faits ainsi !

Nous suivons Dieu, nous suivons Jésus, parce que Lui seul sait prendre tout notre cœur, comme aucun autre. Nul ne sait attirer comme lui notre cœur – parfois avec discrétion, parfois avec force. Nul ne sait prendre mon cœur comme Toi, Jésus ! Nul ne me regarde et ne m'aime comme Toi, Jésus !

C'est ce que saint Pierre veut nous dire, dans sa première lettre que nous venons d'entendre, lorsqu'il écrit que « Dieu donne sa grâce aux humbles ». Dieu donne les trésors de son cœur à ceux qui attendent d'être totalement pris. Dieu se donne tout entier à ceux qui ont faim et soif de quelqu'un qui sache saisir leur cœur tout entier. Dieu ne se concède qu'à ceux qui sont disposés à se laisser prendre tout entiers. Être disposé à se laisser prendre tout entier : voilà la première humilité. C'est l'humilité que Dieu recherche en tout homme. C'est le cœur que Dieu recherche quand il nous regarde. C'est ce cœur qu'il veut renouveler en nous, en chacun de nous.

« Il a soin de nous », poursuit saint Pierre dans sa lettre. Tout le soin que Dieu introduit dans notre vie vise à faire naître un cœur de cette nature. Dieu cherche des cœurs qui attendent d'être entièrement pris. Et

il agit pour que naisse en nous toujours plus un cœur de cette nature. Un cœur qui attend d'être pris tout entier ne cesse jamais de naître. Un cœur de cette nature est un chantier sans fin. Et Dieu lui-même aime travailler dans ce type de chantiers. Le cœur même de Dieu vit comme un chantier sans fin, dans lequel chaque Personne Divine se donne, est prise et se reçoit totalement de l'Autre. Le cœur même de Jésus naît d'un tel amour : un amour qui donne, qui attend, qui est ouvert à recevoir sans fin. Le cœur de Jésus agit pour faire naître un cœur de cette nature. Le cœur de Jésus donne, attend et espère cela de chacun de nous.

« Pierre, m'aimes-tu ? » Nous connaissons bien cette question que Jésus adresse à Pierre et qui le transperce. Chacun d'entre nous désire être transpercé par de telles questions. Et nul ne sait transpercer notre cœur comme Jésus : pendant que ses lèvres prononcent ces paroles, son regard nous révèle la grandeur de l'amour qu'il a pour nous. Un amour si grand qu'il sait prendre tout l'abîme qu'est notre cœur.

Nous pouvons imaginer la vie de Pierre : lui qui écrit lui-même aux premiers chrétiens, qui guide les premières communautés, d'abord à Jérusalem, puis à Antioche, et enfin à Rome. « Pierre, m'aimes-tu ? » Nous pouvons imaginer comment Pierre, de jour en jour, se laisse entraîner toujours plus loin par le feu de cette question et de ce regard, le regard de Jésus, maintenant présent pour toujours dans sa vie. Présent plus que jamais, inéliminable dans l'histoire. Tout ce que Pierre vivait, il le vivait entraîné par la personne de Jésus, présent et vivant comme avant, et plus qu'avant.

Ainsi, Pierre devient de plus en plus apôtre, toujours plus envoyé par le Seigneur, toujours plus entraîné par le regard et les paroles de Jésus : « Pierre, m'aimes-tu ? » Ainsi, Pierre découvre que la mission est un événement qui se renouvelle chaque jour, en suivant quotidiennement Jésus. Ainsi, Pierre découvre que toute sa mission naît du regard miséricordieux de Jésus. Pierre, qui voit Jésus monter au ciel sous ses yeux puis le retrouve présent aux étapes de son chemin. Pierre qui, quand il était jeune, allait où il voulait et, maintenant qu'il est âgé, a appris ce que signifie tendre les bras et se laisser porter sur des chemins que l'on n'a pas pensés ni voulus. Pierre qui, une fois arrivé à Rome, a compris que le chemin qu'il faut parcourir chaque jour pour que le cœur soit pris tout entier est un chemin qu'il n'a pas imaginé lui-même. Pierre, dans le regard duquel la présence de Jésus est désormais indélébilement imprimée et dans le cœur duquel habite le désir ineffaçable de se laisser totalement prendre par lui.

C'est en se laissant ainsi prendre tout entier que le cœur devient capable d'adoration authentique, qui brise toute forme viciée de pouvoir, qui renouvelle notre affectivité et coupe court aux tentations de marchander tout

ce qu'il nous est donné de vivre, qui libère en nous des ondes de gratuité et nous redonne un goût entier pour tout ce qui est beau, vrai, juste et bon.

C'est Jésus qui fait de nous des hommes enfin libres, des hommes libres parce qu'ils ont le cœur libéré, le cœur tout entier pris par lui, qui est amour et vérité sans fin !

Chers amis, aujourd'hui, l'Église nous invite à célébrer la fête de l'évangéliste saint Marc. Selon la tradition, Marc a écrit son évangile à Rome, sous la dictée de Pierre, dont il était le fidèle secrétaire. La lecture de l'évangile de Marc laisse transparaître le tempérament essentiel et concret de Pierre. Cet évangile est un évangile de faits, qui nous présente le caractère factuel de la vie. La vie se déroule avec une série d'événements et, à travers ceux-ci, le Seigneur de l'Histoire écrit son histoire, il tisse – avec sa liberté – une histoire pour chacun de nous, avec la liberté de chacun de nous. Par conséquent, rien de ce qui arrive n'est banal. Tout porte inscrit en soi le Dessein mystérieux avec lequel Dieu conduit l'Histoire. Le moindre petit fait, événement ou circonstance participe de cette mystérieuse grandeur. Une grandeur que Jésus, ressuscité et monté au Ciel, devenu Seigneur de l'Histoire, confère à chaque événement, même au plus petit et au plus insignifiant en apparence. Grâce à la Pâque de Jésus, chaque détail de la vie humaine et du monde porte en lui sa présence, discrète et puissante à la fois.

Tout cela se réalise et se révèle dans le mystère de l'Ascension de Jésus au Ciel. L'évangile que nous venons de lire y fait allusion lui aussi : il évoque le fait que « Jésus est assis à la droite de Dieu », que Jésus s'introduit au cœur de chaque circonstance, au cœur de la création, qui « gémit et souffre » les douleurs d'un enfantement.

Jésus, établi par le Père comme Seigneur de l'Histoire, devient ainsi à travers les événements de l'histoire le grand interlocuteur de notre liberté. Cela signifie que notre liberté, pour se réaliser, pour être renouvelée et attirée vers le bien, ne peut jamais éviter les événements et les situations dans lesquelles nous vivons. Cela signifie que le chemin que notre cœur doit parcourir pour se retrouver lui-même est celui de l'obéissance aux situations concrètes de la vie, à la rudesse des faits qui, souvent, ne correspondent pas à ce que nous aurions voulu ou imaginé. C'est la voie de la Croix, un chemin déjà tracé devant nous, dans les situations quotidiennes ; c'est la voie de l'obéissance quotidienne à un chemin que Dieu façonne par des faits. Un chemin qu'il nous est demandé de parcourir en acceptant de rester dans ce qui arrive, aussi contraire ou favorable que cela nous semble. Pour arriver à être pris tout entier par Jésus, en effet, le cœur doit accepter de se laisser prendre tout entier à travers ce que la vie nous demande.

C'est aussi le chemin de la sainteté. Une sainteté enfin retrouvée dans son adhésion essentielle à la vie, grâce à la capacité qu'a la foi de nous passionner pour la vie et de nous insérer, profondément et solidement, dans tout ce qui arrive. Elle nous introduit, presque comme Jésus, au cœur de la réalité. C'est aussi l'aspect le plus beau et le plus fascinant de la vie chrétienne authentique. Un aspect que personne ne sait nous témoigner aujourd'hui comme le pape François, qui est comme une lumière d'amour et d'espérance placée sous les yeux de tous.

C'est précisément cet attachement tenace à la réalité qui protège la sainteté des caricatures par lesquelles le pouvoir de ce monde tente toujours de la déformer. Il la rend désirable, enfin attirante, comme peut l'être une vie vraiment heureuse et pleine de dons. C'est l'expérience qu'ont déjà faite tant de vos amis et compagnons de route. C'est l'expérience que beaucoup d'entre vous font déjà, j'en suis sûr, peut-être parfois à l'insu des autres.

C'est pourquoi l'Église vous est reconnaissante. C'est pourquoi Jésus vous est reconnaissant. C'est pourquoi nous vous sommes reconnaissants, pour votre « oui » quotidien, pour l'assentiment du cœur que vous donnez chaque jour à Jésus, que ce soit un assentiment caché ou manifeste. Ne soyez pas inquiets de récolter immédiatement. Soyez plutôt inquiets de bien semer, parce que c'est le Seigneur qui récoltera en son temps et montrera à tous les biens que vous avez accumulés dans votre cœur. Soyons inquiets de bien semer, avec Celui qui, sans relâche, sème bien la vérité dans le cœur des hommes et qui, selon les temps de ses desseins, sait récolter et porter du fruit !

C'est pourquoi il nous taille, il nous purifie et nous corrige, selon la mesure de sa miséricorde. C'est pourquoi il nous change et nous invite à nous laisser changer, selon la mesure toujours plus grande à laquelle il nous invite, à laquelle il invite notre cœur, pour qu'il soit toujours plus pris tout entier. En effet, le cœur désire être toujours plus saisi, toujours plus embrassé, selon une mesure infinie, selon une mesure qui, en nous, n'a jamais fini de se réaliser.

Je sais que don Giussani définissait la miséricorde comme « une justice qui recrée » l'homme. C'est cela ! Le Seigneur nous prend tels que nous sommes, mais il ne nous laisse pas comme il nous trouve et il nous change, selon l'exigeante mesure de son amour. Sa grâce ne nous justifie pas d'en haut, en nous laissant tels que nous sommes, mais c'est un don qui entre en nous et nous transforme, et qui nous renouvelle selon les dimensions plus amples auxquelles son Esprit nous conduit.

C'est aussi ce que je vous souhaite à tous. Je vous souhaite et je prie pour que votre cœur et votre humanité grandissent et se dilatent toujours plus selon les mesures sans fin que notre nature elle-même désire, selon les

vastes horizons que l'Église nous ouvre, selon les desseins bons et mystérieux que Jésus lui-même réalise pour nous.

Travaillez pour cela, priez pour cela, soyez disposés à vous offrir pour cela. Dieu sera votre récompense.

Amen !

AVANT LA BÉNÉDICTION

Julián Carrón. Votre éminence, c'est un plaisir de vous avoir aujourd'hui. Je connais le cardinal Müller depuis longtemps, parce qu'il venait à la faculté de Madrid tenir des cours de théologie il y a des années. C'est une joie de vous accueillir et de pouvoir vous remercier pour votre disponibilité à présider cette messe de nos exercices.

Nous vous remercions pour votre délicat service à la conservation inestimable de la richesse de la foi du peuple chrétien à travers le ministère que vous accomplissez au service de la foi et du Saint-Père.

Nous vous remercions tout particulièrement parce que votre présence aujourd'hui renouvelle la joie du lien avec la paternité du pape François, qui a eu l'occasion de se manifester de manière émouvante lors de la récente audience du 7 mars à Rome. Nous désirons le suivre et le servir avec toute notre personne, affectivement et effectivement, comme don Giussani nous l'a toujours témoigné dans son lien avec Pierre.

Merci, votre éminence.

Cardinal Müller. Permettez-moi aussi quelques mots de remerciement. Ma première pensée de reconnaissance va à don Giussani. Le « oui » de son cœur à Jésus a fait naître ce peuple nombreux. C'est impressionnant de penser aux miracles que peut accomplir le cœur d'un homme quand il dit « oui » à Jésus de manière totale.

Mon deuxième remerciement est pour vous tous, parce que sans votre « oui », sans le « oui » de chacun de vous à Jésus, ce peuple n'existerait pas. Aucun de vous n'est caché aux yeux de Jésus : chacun de vous, un par un, est important pour lui ! Merci pour votre foi et pour votre témoignage au monde entier d'aujourd'hui.

Laissez Jésus atteindre la périphérie de votre cœur et vous serez capables de l'apporter partout, jusqu'aux extrêmes périphéries du monde, comme nous le demande le pape François, jusqu'aux extrémités de la terre, aux extrémités de l'existence humaine, comme nous le demande Jésus.

Mon dernier remerciement, *last but not least*, est pour Julián Carrón, pour son amitié *desde Madrid* (à partir de l'époque de Madrid, donc je le

dis en espagnol) et pour m'avoir invité ici à prier avec vous. Je le remercie aussi pour la manière humble et sûre dont il guide vos communautés. Son humilité et sa foi sûre sont connues de vous tous et de nous tous : elles constituent un grand et bon exemple de christianisme vivant, de témoignage personnel de Jésus Christ.

Merci aussi au nom de l'Église pour tout ce que vous êtes et vivez ! Et priez pour moi ! Ce sont des paroles bien connues du pape François, qui demande toujours la prière du peuple de Dieu, dont il est le pasteur suprême, établi par Jésus-Christ lui-même, notre Sauveur.

Hier soir, j'étais en audience auprès du Saint-Père et je lui ai parlé de cette rencontre, de cette messe d'aujourd'hui, à l'occasion des exercices : il m'a demandé d'apporter à chacun de vous ses vœux cordiaux et sa bénédiction !

Samedi 25 avril, l'après-midi

À l'entrée et à la sortie :

Ludwig Van Beethoven, Concert pour violon et orchestre en Ré majeur, op. 61

David Oistrakh, violon

André Cluytens Orchestre National de la Radiodiffusion Française

« Spirito Gentil » n°6, EMI

Julián Carrón. Le besoin que nous avons constamment d'être décentrés de nous-mêmes, ainsi que l'urgence du Christ, d'une main qui nous le tende maintenant sont apparus clairement ce matin. Qui, mieux que don Giussani, nous a témoigné ce que signifie vivre avec cette présence dans le regard ? Quoi de mieux que de nous entendre dire de sa bouche la nature de notre charisme, pour nous ramener encore – comme il le faisait toujours – au centre, c'est-à-dire au Christ.

C'est pourquoi nous avons pensé que la meilleure chose pour nous le remémorer dix ans après sa mort était de voir ensemble l'enregistrement filmé de l'intervention de don Giussani aux exercices spirituels des étudiants du mouvement en 1994, publié en italien sous le titre *Riconoscere Cristo*.

■ SECONDE MÉDITATION

Luigi Giussani

*Reconnaître le Christ**

La méditation de ce matin s'achevait sur la phrase incisive de Kafka : « Il y a un point d'arrivée, mais pas de chemin »¹. C'est indéniable : il y a une inconnue (les géographes de l'Antiquité en traçaient une analogie avec la célèbre « terre inconnue » par laquelle se terminait leur grande carte ; dans les marges de la feuille, ils indiquaient : « terre inconnue »). Dans les marges de la réalité que l'œil saisit, que le cœur pressent, que l'esprit imagine, il y a une inconnue. Tout le monde le sent. Tout le monde l'a toujours pressenti.

* Méditation proposée lors des exercices spirituels des étudiants de CL (« Reconnaître le Christ », décembre 1994), publiée dans l'ouvrage : L. Giussani, *Il tempo e il tempio. Dio e l'uomo*, Bur, Milan 2014, p. 37-74.

¹ Cf. F. Kafka, propos rapportés par G. Janouch, *Conversations avec Kafka*, Paris, Les lettres nouvelles, Maurice Nadeau 1978.

De tous temps, les hommes l'ont tellement pressenti qu'ils l'ont même imaginé. De tous temps, les hommes ont tenté, à travers leurs élucubrations et leur fantaisie, d'imaginer, de fixer le visage de cette chose inconnue. Tacite, dans *La Germanie*, décrivait ainsi le sentiment religieux qui caractérisait les Teutons dans l'Antiquité : « *secretum illud quod sola reverentia vident, hoc deum appellant* »² (cette chose mystérieuse qu'ils percevaient avec crainte et frissons, ils l'appelaient Dieu, ils l'appellent Dieu). Tous les hommes de tous les temps, quelle que soit l'image qu'ils s'en sont faite, *hoc deum appellant*, appellent Dieu cette inconnue devant laquelle passent les regards, indifférents pour la plupart, mais aussi souvent passionnés. Sans aucun doute, parmi les passionnés figurent les trois cents personnes qui, avec le cardinal Martini, ont défilé sur le trajet qui va de San Carlo à la cathédrale de Milan. Trois cents représentants de différentes religions ! Par quelle dénomination commune pourrait-on appeler ce qu'ils voulaient exprimer et honorer par leur participation à la grande initiative du cardinal de Milan ? Un *secretum illud*, quelque chose de mystérieux, une terre inconnue, quelque chose que l'on ne peut pas connaître, inconnaissable !

J'aimerais maintenant rappeler une comparaison qui se trouve dans l'école de communauté³ (ceux qui l'ont lue la connaissent). Imaginez le monde humain, l'histoire humaine, comme une immense plaine ; dans cette immense plaine, un immense regroupement d'entreprises, de sociétés du bâtiment, particulièrement habituées à construire des routes et des ponts. Chacune dans son coin, du lieu où elle se trouve, tente de projeter, entre le point où elle se trouve, entre le moment éphémère qu'elle vit, et le ciel parsemé d'étoiles, un pont qui relie ces deux extrémités, selon l'image de Victor Hugo dans sa belle poésie tirée des *Contemplations* et intitulée « Le Pont ».⁴ Il imagine, assis de nuit sur une plage, par une nuit étoilée, un in-

² Tacite, *La Germanie*, IX, 2.

³ L. Giussani, À l'origine de la prétention chrétienne, Cerf, Paris 2006, p. 43.

⁴ « J'avais devant les yeux les ténèbres. L'abîme / Qui n'a pas de rivage et qui n'a pas de cime, / Était là, morne, immense ; et rien n'y remuait. / Je me sentais perdu dans l'infini muet. / Au fond, à travers l'ombre impénétrable voile, / On apercevait Dieu comme une sombre étoile. / Je m'écriai : – Mon âme, ô mon âme ! il faudrait, / Pour traverser ce gouffre où nul bord n'apparaît, / Et pour qu'en cette nuit jusqu'à ton Dieu tu marches, / Bâtir un pont géant sur des millions d'arches. / Qui le pourra jamais ? Personne ! ô deuil ! effroi ! / Pleure ! – Un fantôme blanc se dressa devant moi / Pendant que je jetais sur l'ombre un œil d'alarme, / Et ce fantôme avait la forme d'une larme ; / C'était un front de vierge avec des mains d'enfant ; / Il ressemblait au lys que sa blancheur défend, / Ses mains en se joignant faisaient de la lumière. / Il me montra l'abîme où va toute poussière, / Si profond que jamais un écho n'y répond ; / Et me dit : – Si tu veux je bâtirai le pont. / Vers ce pâle inconnu je levai ma paupière. / – Quel est ton nom ? lui dis-je. Il me dit : – La prière. » (V. Hugo, « Le pont », in *Les Contemplations*, Garnier Frères, Paris 1969, p. 335).

dividu, un homme qui regarde, qui fixe la plus grosse étoile, apparemment la plus proche, et qui pense aux milliers et milliers d'arcs qu'il faudrait bâtir pour construire ce pont : un pont indéfinissable, jamais totalement réalisable. Imaginez cette immense plaine, donc, qui fourmille des tentatives de différents groupes, grands et petits, ou même de solitaires, comme dans l'image de Victor Hugo ; chacun réalise le projet qu'il a imaginé, rêvé. À l'improviste, on entend dans l'immense plaine une voix puissante qui dit : « Arrêtez-vous ! Arrêtez-vous tous ! ». Et tous les ouvriers, les ingénieurs, les architectes suspendent leur travail et regardent du côté d'où la voix est venue. C'est un homme qui lève le bras et poursuit : « Vous êtes grands, vous êtes nobles dans votre effort, mais votre tentative, bien que grande et noble, reste triste, si bien que beaucoup renoncent, n'y pensent plus et deviennent indifférents. Votre tentative est grande, mais triste, parce qu'elle n'arrive jamais à terme, elle ne parvient jamais au fond. Vous en êtes incapables parce que vous êtes impuissants pour ce but. Il y a une disproportion irrémédiable entre vous et la dernière étoile du ciel, entre vous et Dieu. Vous ne pouvez pas imaginer le mystère. Maintenant, laissez votre travail si ardu et ingrat, et suivez-moi : je vous construirai ce pont, ou plutôt *je suis* ce pont ! Car *je suis le chemin*, la vérité et la vie ».⁵

Mais on ne peut comprendre la valeur intellectuelle rigoureuse de cette affirmation sans s'identifier, sans tenter de s'identifier par le cœur. Imaginez-vous donc que, sur les dunes près de la mer, vous voyez un groupe de personnes du village voisin qui écoutent quelqu'un qui parle ; il se tient au milieu du groupe et parle, et vous, vous passez à côté pour aller sur la plage ; pendant que vous passez à côté, vous regardez, curieux, et vous entendez l'individu au centre qui dit : « Je suis le chemin, la vérité, la vie ». Le chemin qu'on ne peut connaître, dont parlait Kafka : « Je suis le chemin, la vérité et la vie ». Imaginez, faites un effort d'imagination. Que feriez-vous ? Que diriez-vous ? Aussi sceptiques que vous soyez, vous ne pourriez pas ne pas sentir votre oreille attirée de ce côté-là, et, au minimum, vous regarderiez avec une extrême curiosité cet individu : soit il est fou, soit c'est vrai, *tertium non datur* ; soit il est fou, soit c'est vrai. En effet, un seul homme, un seul, a dit cette phrase, un seul dans toute l'histoire du monde – du monde ! – tellement c'est vrai. Un homme au milieu d'un petit groupe de personnes, souvent au milieu d'un petit groupe, et souvent aussi au milieu d'une grande foule.

Donc, dans la grande plaine, tout le monde interrompt son travail et prête attention à cette voix, tandis qu'il répète sans cesse les mêmes paroles. Quels ont été les premiers à se lasser de la question ? Les ingénieurs, les ar-

⁵ Cf. *Jn* 14,6.

chitectes, les patrons des différentes entreprises de construction, qui ont dit presque immédiatement : « Allez, allez, les gars, au travail, au travail ! Les ouvriers, au travail ! C'est un fanfaron ! ». C'était un choix alternatif radical, tranchant, par rapport à leur projet, à leur créativité, à leurs revenus, à leur pouvoir, à leur nom, à eux-mêmes. C'était un choix alternatif par rapport à eux-mêmes ! Après les ingénieurs, les architectes et les chefs, les ouvriers aussi ont commencé un peu à rire ; ils ont eu plus de mal à détourner leur regard de cet individu, et en ont parlé pendant un moment, en se moquant de lui, ou bien en disant : « Qui cela peut-il bien être ? Est-il fou ? ». Mais d'autres, non. Certains ont perçu une intonation qu'ils n'avaient jamais perçue et, à l'ingénieur, l'architecte ou le chef d'entreprise qui leur disait : « Allez, vite, qu'est-ce que vous faites là ? Qu'est-ce que vous restez là à regarder ? », ils ne répondaient pas ; ils continuaient à regarder cet homme. Et celui-ci avançait, ou plutôt ils se sont approchés de lui. Sur cent vingt millions, ils étaient douze. Mais cela a eu lieu : *c'est un fait historique*.

Ce que dit Kafka (« Il n'y a pas de chemin ») n'est historiquement pas vrai. C'est vrai –pourrait-on dire paradoxalement –, c'est vrai théoriquement, mais ce n'est pas vrai historiquement. On ne peut pas connaître le mystère : voilà qui est vrai théoriquement. Mais si le mystère frappe à ta porte... « Celui qui m'ouvre, j'entrerai et je viendrai dîner avec lui »⁶ ; ce sont des paroles qu'on lit dans la Bible, des paroles de Dieu dans la Bible. Mais c'est un fait qui a eu lieu.

Le premier chapitre de saint Jean, qui est la première page littéraire qui en parle, en dehors de l'annonce générale – « Le Verbe s'est fait chair », ce dont toute la réalité est faite s'est fait homme – contient le souvenir de ceux qui l'ont suivi tout de suite, qui ont résisté à la pression qu'exerçaient les ingénieurs et les architectes. Sur une feuille, certains d'entre eux ont noté les premières impressions et les caractéristiques du premier moment où le fait s'est produit. Le premier chapitre de saint Jean, en effet, contient une suite de notes qui sont véritablement des notes de mémoire. L'un des deux hommes, une fois âgé, lit dans sa mémoire les notes qui y sont restées. La mémoire a sa propre loi. La mémoire n'est pas régie par une continuité sans espaces, comme l'est par exemple une création fantastique, imaginée ; la mémoire, littéralement, « prend des notes », comme nous le faisons en ce moment : une note, une ligne, un point ; ce point recouvre bien des choses, si bien que la seconde phrase commence après tout ce que suppose ce point. Les choses sont plus supposées que dites, certaines seulement sont dites comme points

⁶ Cf. Ap 3,20.

de repère. Ainsi, à soixante-dix ans, je la relis pour la millième fois sans le moindre signe de lassitude. Je vous mets au défi d'imaginer quelque chose de plus grave en soi, de plus lourd, au sens de *pondus*, de plus grand, plus plein de provocation pour l'existence de l'homme dans son apparente fragilité, plus lourd de conséquences dans l'histoire que ce fait qui a eu lieu.

« Ce jour-là, Jean se tenait là, de nouveau, avec deux de ses disciples. Regardant Jésus qui passait, il dit... » Imaginez la scène, donc. Cela faisait cent cinquante ans qu'ils l'attendaient ; le peuple juif qui, pendant toute son histoire, pendant deux millénaires, avait toujours eu un prophète, quelqu'un que tous reconnaissaient comme prophète, avait enfin à nouveau un prophète : il s'appelait Jean Baptiste. D'autres textes de l'Antiquité en parlent aussi ; il est donc attesté sur le plan historique. Tout le monde allait le voir, les riches et les pauvres, les publicains et les pharisiens, les amis et les opposants, pour l'écouter et voir comment il vivait, de l'autre côté du Jourdain, sur une terre déserte, de sauterelles et d'herbes sauvages. Il avait toujours un groupe de personnes autour de lui. Parmi ces personnes, ce jour-là, il y en avait deux qui étaient là pour la première fois. Ils venaient, disons, de la campagne ; ou plutôt, ils venaient du lac, qui était assez éloigné, et qui se trouvait en dehors des villes évoluées. Ils étaient là comme deux campagnards qui, pour la première fois, viennent à la ville, dépaysés, regardant les yeux écarquillés tout ce qui les entourait, et surtout lui. Ils étaient là, bouche bée et les yeux grand ouverts pour le regarder et l'entendre, très attentifs. Tout à coup, un homme du groupe, un jeune homme, s'éloigne et prend le sentier le long du fleuve pour aller vers le nord. Immédiatement, Jean Baptiste, le fixant du regard, s'écrie : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui enlève les péchés du monde ! ». Mais les gens n'ont pas bougé, habitués qu'ils étaient à entendre le prophète s'exprimer par moments de manière étrange, incompréhensible, incohérente, hors contexte ; la plus grande partie de l'assistance n'y a donc pas prêté attention. Les deux hommes qui venaient pour la première fois et qui buvaient ses paroles, qui regardaient ses yeux, qui suivaient son regard partout où il le posait, ont vu qu'il fixait l'individu qui s'en allait, et ils se sont mis à le suivre. Ils l'ont suivi à distance, par crainte, embarrassés, mais étrangement, profondément, obscurément intrigués et fascinés. « Les deux disciples entendirent ses paroles et suivirent Jésus. Jésus se retourna et, voyant qu'ils le suivaient, leur dit : "Que cherchez-vous ?". Ils lui dirent : "Rabbi, où demeures-tu ?". Il leur dit : "Venez et voyez" ». C'est la formule, *la* formule chrétienne. Voilà la méthode chrétienne : « Venez et voyez ». « Ils vinrent donc et virent où il demeurait, et ils demeurèrent auprès de lui ce jour-là. C'était environ la dixième heure ». On ne précise pas quand ils sont partis, quand ils l'ont suivi ; tout ce passage, comme le suivant, est fait de

notes, comme je disais : les phrases se terminent par un point qui tient pour acquis que l'on sache déjà bien des choses. Par exemple, « c'était environ la dixième heure, quatre heures de l'après-midi » : mais quand ils l'ont quitté ou quand ils l'ont suivi ? Va savoir ! En tout cas, il était environ quatre heures de l'après-midi. L'un des deux qui avaient entendu les paroles de Jean Baptiste et suivi Jésus s'appelait André, et était le frère de Simon Pierre. Il rencontre en premier lieu son frère Simon, qui rentrait de la plage – il revenait de la pêche, ou d'avoir raccommodé les filets pour la pêche – et lui dit : “Nous avons trouvé le Messie” ». Il ne raconte rien, il ne cite rien, il ne prouve rien. C'est connu, c'est clair, ce sont des notes de faits connus de tous ! Il est difficile de trouver des pages aussi réalistes et vraies, aussi simplement vraies, où pas un mot n'est ajouté au pur souvenir.

En effet, comment a-t-il pu dire : « Nous avons trouvé le Messie » ? Jésus, en leur parlant, a dû dire ce mot, qui faisait partie de leur vocabulaire ; en effet, dire que c'était le Messie, aussi rapidement, avec autant d'assurance, aurait été autrement impossible. Manifestement, en passant des heures à écouter cet homme, en le voyant, en le regardant parler – qui parlait ainsi ? Qui avait jamais parlé ainsi ? Qui avait dit cela ? Jamais entendu ! Jamais vu un tel homme ! –, lentement, dans leur esprit, l'expression se frayait son chemin : « Si je ne crois pas cet homme, je ne peux plus croire personne, pas même mes yeux ! » Ils ne l'ont pas dit, ils ne l'ont pas pensé, ils l'ont pressenti, et non pensé. Cet homme, donc, a dû dire, entre autres, qu'il était celui qui devait venir, le Messie qui devait venir. Mais il avait été si évident dans son message exceptionnel qu'ils ont emporté avec eux cette affirmation comme quelque chose de simple – c'était quelque chose de simple ! –, comme si c'était facile à comprendre.

« André l'amena à Jésus. Jésus le regarda et dit : “Tu es Simon, le fils de Jean ; tu t'appelleras Céphas” – ce qui veut dire Pierre ». Les Juifs avaient l'habitude de changer le nom pour indiquer le caractère d'une personne, ou pour un fait qui se produisait. Imaginez donc Simon qui va avec son frère, plein de curiosité et d'un peu de crainte, et qui fixe l'homme auquel son frère le conduit. Cet homme le fixe aussi de loin. Imaginez comment il le fixait, au point de comprendre son caractère jusqu'à la moelle. « Tu t'appelleras Pierre ! » Représentez-vous un homme qui se sent regardé de cette manière par un nouveau, un parfait étranger, qui se sent ainsi saisi au plus profond de lui-même. « Le lendemain, Jésus résolu de partir pour la Galilée ». Le reste, vous le lirez vous-mêmes ! C'est une demi-page comme cela, avec ces premières allusions et ces points dans lesquels tout ce qui s'est passé est considéré comme su de tous, évident pour tous.

« Il y a un point d'arrivée, mais pas de chemin ». Non ! Un homme a dit : « Je suis le chemin » ; c'est *un fait historique qui s'est produit*, dont la pre-

mière description se trouve dans cette demi-page que j'ai commencé à lire. Chacun de nous sait que cela s'est produit. Rien n'est arrivé dans le monde d'aussi impensable et exceptionnel que cet homme dont nous parlons : Jésus de Nazareth.

Mais ces deux hommes, les deux premiers, Jean et André – André était très probablement marié avec des enfants – comment ont-ils pu être aussi vite conquis et le reconnaître (il n'y a pas d'autre terme : *le reconnaître*) ? Je dirais que, si ce fait s'est produit, reconnaître cet homme, qui était cet homme, non pas qui il était totalement et dans les détails, mais reconnaître que cet homme était exceptionnel, hors du commun, absolument hors du commun, irréductible à toute analyse, reconnaître cela devait être facile. Si Dieu se faisait homme et venait parmi nous, maintenant, s'il s'était introduit dans notre foule, s'il était là parmi nous, le reconnaître – à priori, j'entends – devrait être *facile* : facile de le reconnaître dans sa valeur divine. Pourquoi est-il facile de le reconnaître ? En raison d'une *exceptionnalité*, une exceptionnalité sans pareille. J'ai devant moi un fait exceptionnel, un homme exceptionnel, sans pareil. Que signifie exceptionnel ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi l'exceptionnel nous touche-t-il ? Pourquoi percevons-nous comme exceptionnel quelque chose d'exceptionnel ? Parce que cela *correspond* aux attentes de notre cœur, aussi confuses et nébuleuses soient-elles. Cela correspond tout à coup – tout à coup ! –, cela correspond aux exigences de ton âme, de ton cœur, aux exigences irrésistibles et indéniables de ton cœur, comme tu n'aurais jamais pu l'imaginer, le prévoir, parce que personne n'est comme cet homme. L'exceptionnel est donc, paradoxalement, l'apparition de ce qui est le plus naturel pour nous. Qu'est-ce qui est naturel pour moi ? Que ce que je désire se réalise. Quoi de plus naturel que cela ! Que ce que je désire le plus se réalise le plus : voilà le naturel, ce qui est naturel. Rencontrer quelque chose d'absolument et profondément naturel, parce qu'il correspond aux exigences du cœur que la nature nous a données, voilà quelque chose d'absolument exceptionnel. C'est une sorte d'étrange contradiction : ce qui arrive n'est jamais exceptionnel, vraiment exceptionnel, parce qu'il ne parvient pas à répondre correctement aux exigences du cœur. On touche à l'exceptionnalité quand quelque chose fait battre notre cœur en raison d'une correspondance qui semble avoir une certaine valeur, mais que l'on nie le lendemain, ou qui s'annule l'année suivante.

C'est l'exceptionnalité avec laquelle se manifeste ce personnage qui rend sa reconnaissance facile. Il faut imaginer, je l'ai dit, il faut se représenter ces événements. Si l'on prétend les juger, si l'on veut les juger, je ne dis pas les comprendre, mais les juger dans leur substance, dire s'ils sont vrais ou faux, c'est la sincérité de notre identification qui rend vrai le vrai, et pas faux, et

ne fait pas douter notre cœur du vrai. Il est facile de le reconnaître comme ontologie divine parce qu'il est exceptionnel : il correspond à notre cœur, et l'on *adhère*, et l'on voudrait ne jamais partir – ce qui est le signe de la correspondance avec le cœur. On voudrait ne jamais partir et le suivre toute la vie. D'ailleurs, ils l'ont suivi les trois autres années qu'il a vécues.

Mais imaginez ces deux hommes qui l'écoutent quelques heures, puis qui doivent rentrer à la maison. Il les congédie et ils rentrent en silence. En silence, car ils sont pleins de l'impression du mystère ressenti, pressenti, senti. Puis, ils se séparent : chacun rentre chez soi. Ils ne se saluent pas. Ce n'est pas qu'ils ne se saluent pas, mais ils se saluent d'une autre manière : ils se saluent sans se saluer, car ils sont pleins de la même chose. Ils sont tous deux une seule chose, tant ils sont pleins de la même chose. André rentre chez lui et enlève son manteau, et sa femme lui dit : « Mais, André, qu'as-tu ? Tu es différent. Que t'est-il arrivé ? » Imaginez qu'il fonde en larmes en l'embrassant. Elle, bouleversée, ne cesse de lui demander : « Mais qu'as-tu ? ». Il serre sa femme dans ses bras et elle ne s'est jamais sentie embrassée de la sorte de toute sa vie : c'était un autre homme. Un autre ! C'était lui, mais c'était un autre. Si on lui avait demandé : « Qui es-tu ? », il aurait répondu : « Je comprends que je suis devenu un autre... Avoir entendu cet individu, cet homme, m'a fait devenir un autre ». Mes amis, sans trop de nuances, c'est ce qui s'est produit.

Non seulement il est facile de le reconnaître, il était facile de le reconnaître, car il était exceptionnel – « si je ne crois pas cet homme, je ne crois même plus mes yeux »⁷ – mais il était facile aussi de comprendre le type de morale, autrement dit le type de rapport qui naissait de Lui ; car la morale est le rapport avec la réalité en tant que créée par le mystère qui l'a faite, le rapport juste, ordonné avec la réalité. Cela a été facile pour eux de comprendre combien le rapport avec lui était facile, combien il était facile de le suivre, d'être cohérents à son égard, d'être cohérents envers sa présence, – cohérents envers sa présence.

Il y a une autre page de saint Jean qui parle de cela de manière spectaculaire : c'est le dernier chapitre de son évangile, le vingt-et-unième. Ce matin-là, la barque arrive sur la rive et ils n'ont rien pêché. À quelques centaines de mètres du bord, ils aperçoivent un homme qui se tient droit – on voyait à cent mètres qu'il avait préparé un petit feu – et qui leur adresse la parole d'une manière que je ne détaille pas maintenant. Jean dit le premier : « Mais c'est le Seigneur ! » ; saint Pierre se jette d'un coup dans le lac et, en quelques brasses, le voilà sur la rive : c'est le Seigneur. Pendant ce temps, les autres

⁷ Cf. Luigi Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op.cit. p. 74 et 92.

arrivent et personne ne parle. Ils s'installent tous en cercle, personne ne parle, ils restent tous muets, parce qu'ils savent tous que c'est le Seigneur ressuscité : il était mort et il s'était déjà montré à eux après être ressuscité. Il leur a préparé du poisson grillé. Ils s'assoient tous et mangent. Dans le silence presque complet qui règne sur la plage, Jésus, allongé, regarde son voisin, Simon Pierre : il le fixe du regard et Pierre sent (imaginons combien il l'a senti) le poids de ce regard, parce qu'il se rappelait sa trahison quelques semaines auparavant, et tout ce qu'il avait fait – il s'était même fait appeler « Satan » par le Christ : « Éloigne-toi de moi, Satan, scandale pour moi, pour le destin de ma vie »⁸ – ; il se rappelait tous ses défauts, parce que lorsqu'on se trompe gravement une fois, on pense aussi à tout le reste, même à ce qui est moins grave. Pierre se sent écrasé sous le poids de son incapacité, de son incapacité à être homme. Et l'homme à côté de lui ouvre la bouche et lui dit : « Simon [imaginez comme Simon devait trembler] m'aimes-tu ? ». Si vous essayez de vous mettre à sa place, vous tremblez maintenant, en y pensant, simplement en pensant à cette scène si dramatique ; dramatique, autrement dit qui décrit l'humain, qui présente l'humain, qui exalte l'humain, car le drame est ce qui exalte les facteurs de l'humain ; seule la tragédie les anéantit. Le nihilisme conduit à la tragédie, tandis que la rencontre avec le Christ apporte le drame dans la vie, car le drame est le rapport vécu entre un « je » et un « tu ». Alors, comme dans un souffle, comme dans un souffle, Pierre a répondu. Sa réponse a été à peine esquissée, comme dans un souffle. Il n'osait pas, mais... « Je ne sais pas comment, oui, Seigneur, je t'aime ; je ne sais pas comment, mais c'est ainsi » (comme le dit le petit film que certains d'entre vous ont vu il y a quelques semaines).⁹ « Oui, Seigneur, je ne sais pas comment, je ne peux pas te dire comment, mais... ».

Bref, il était très facile d'entretenir, de vivre le rapport avec cet homme. Il suffisait d'adhérer à la sympathie qu'il suscitait, une *sympathie profonde*, semblable à celle, vertigineuse et charnelle, de l'enfant pour sa mère, qui est une sympathie au sens fort du terme. Il suffisait d'adhérer à la sympathie qu'il suscitait. Après tout ce qu'il lui avait fait, après sa trahison, il s'est entendu dire : « Simon, m'aimes-tu ? » par trois fois. La troisième fois, il a craint, peut-être, que la question contienne un doute, et il a répondu plus longuement : « Seigneur, tu sais tout, tu sais que je t'aime. Ma sympathie humaine est pour toi ; ma sympathie humaine est pour toi, Jésus de Nazareth ».

⁸ Cf. *Mc* 8,33.

⁹ Les images et le texte de ce film sont publiés sous le titre « “Simone, mi ami tu?”. Immagini su Gesù e Pietro con brani da commenti di Luigi Giussani » [« “Simon, m'aimes-tu?”. Images sur Jésus et Pierre avec extraits de commentaires de Luigi Giussani »], *30Giorni*, février 1995, p. 41-56.

Apprendre de quelque chose d'exceptionnel se fait à l'intérieur d'une sympathie : c'est la logique de la connaissance, la logique de la moralité que la vie commune avec cet individu rendait nécessaire. C'est tout. Apprendre est essentiellement une sympathie. Comme l'enfant avec sa mère : il peut commettre mille erreurs par jour, cent mille par jour, mais si vous l'éloignez de sa mère, attention ! S'il pouvait comprendre la question : « Aimes-tu cette femme ? » et répondre, imaginez le « oui ! » qu'il hurlerait. Plus il a commis d'erreurs, plus il hurlerait « oui » pour l'affirmer. Je parle en homme à des hommes qui, étant jeunes, ont moins de préjugés ; ils sont pleins de préjugés, en réalité, mais de ceux des grands.

Alors, au fond, qu'est-ce que la morale de la sympathie à son égard exige que tu réalises, que tu accomplisses ? *L'observer*, cette observation active qu'on appelle suivre. *Le suivre*. Ainsi, ils sont revenus le voir le lendemain, il est revenu les voir le troisième jour, parce qu'il habitait dans un village proche. Il a commencé à aller avec eux à la pêche, et il allait les voir l'après-midi sur la plage pendant qu'ils raccommodaient les filets. Et quand, de temps en temps, il commençait à aller dans les villages d'alentour, il allait les voir et leur disait : « Vous m'accompagnez ? » Certains y allaient, d'autres non ; et ils finissaient tous par y aller. Ils finissaient par y aller quelques heures, puis plus longtemps, puis une journée entière, puis il a commencé à partir la nuit aussi, et ils le suivaient, en oubliant leur maison... Ils n'oublièrent pas leur maison ! Il y avait quelque chose de plus grand que leur maison, quelque chose à l'origine de leur maison, à l'origine de leur amour pour leur femme, quelque chose qui pouvait sauver l'amour avec lequel ils regardaient leurs enfants et, avec inquiétude, les voyaient grandir. Il y avait quelque chose qui sauvait tout cela plus que leurs misérables forces et leur pauvre imagination ne pouvaient le faire. Que pouvaient-ils faire eux-mêmes ? Face aux mauvaises années de famine, ou face aux dangers qui guettaient leurs enfants ? Ils l'ont suivi ! Tous les jours, ils entendaient ce qu'il disait. Et tout le monde était là, bouche bée, et eux étaient encore davantage bouche bée ! On ne se lassait pas de l'entendre.

De plus, il était bon. « Il prit un enfant, le serra contre lui et dit : "Malheur à celui qui touche à un cheveu du plus petit de ces enfants" »¹⁰ ; il ne parlait pas du mal physique que l'on peut faire à un enfant car, au moins jusqu'à un certain point, on hésite un peu plus – plus aujourd'hui, et ce n'est pas le dernier des signes tristes de notre époque – mais il parlait du scandale envers l'enfant qui (personne n'y pense) est de lui faire du mal. Il était bon. Quand il a vu l'enterrement, il s'est tout de suite informé : « Qui est-ce ? ».

¹⁰ Mt 18,2-6 et Mc 9,36-42.

« C'est un adolescent, dont le père est mort il y a peu ». Sa mère criait, criait et criait derrière le cercueil, non pas comme cela se faisait alors, mais comme cela se fait dans la nature du cœur d'une mère qui s'exprime librement. Il a fait un pas vers elle et lui a dit : « Femme, ne pleure pas ! ». ¹¹ Y a-t-il quelque chose de plus injuste que de dire à une femme dont le fils est mort, une femme seule : « Femme, ne pleure pas » ? Mais c'était le signe d'une compassion, d'une affection, d'une participation à la douleur infinie ! Il a dit au fils : « Lève-toi ! », et il lui a rendu son fils. Mais il ne pouvait pas le lui rendre sans rien dire : il serait resté dans sa gravité de prophète, de thaumaturge, d'homme des miracles. « Femme, ne pleure pas », a-t-il dit. Et il lui a rendu son fils. Mais avant, il a dit : « Femme, ne pleure pas ».

Imaginez un an, deux ans à l'entendre tous les jours ainsi, à le voir si bon, le sentir si puissant face à la nature, comme si la nature était à son service. Ce soir-là, il part en barque avec eux et ils passent toute la nuit. À un moment donné, un vent impétueux, une terrible tempête se déchaîne à l'improviste sur le lac de Génésareth, et ils sont sur le point de couler à pic. La barque est pleine d'eau. Il dort, si fatigué qu'il ne sent même pas la tempête et dort à la poupe. L'un d'entre eux lui dit : « Maître, réveille-toi, réveille-toi ! Nous coulons ! ». Il lève la tête, étend la main et « menaçait le vent et la mer et le calme se fit tout à coup ». Ces hommes, termine l'Évangile, saisis de crainte, se disaient les uns les autres : « *Qui est-il donc ?* ». ¹²

Cette question inaugure dans l'histoire du monde, jusqu'à la fin du monde, le problème du Christ : cette question précise, qui se trouve au chapitre huit de l'évangile de saint Luc. C'étaient des personnes qui le connaissaient très bien, qui connaissaient sa famille ; ils le connaissaient comme leur poche et le suivaient, ils avaient abandonné leur foyer ! Mais la manière d'agir de cet homme était si disproportionnée, si inconcevable, si souveraine, que ses amis ont dit spontanément : « Qui est-il donc ? ». Autrement dit : « Qu'y a-t-il derrière ? ». L'homme ne désire rien plus que cette incompréhensibilité. L'homme ne désire rien plus ardemment, bien que timidement, sans s'en apercevoir, que cette présence inexplicable. Car c'est cela, Dieu. C'est le signe et le lien avec le mystère. D'ailleurs, ses ennemis lui ont posé la même question à la fin, avant de le tuer. Quelques semaines avant de le tuer, en débattant avec lui, ils lui dirent : « Jusqu'à quand vas-tu nous tenir en haleine ? [littéralement] Dis-nous d'où tu viens et qui tu es ! » ¹³. Ils connaissaient son état civil, ils l'avaient recensé à l'état civil trente ans auparavant.

¹¹ Lc 7,11-13.

¹² Cf. Mt 8,23-27 et Lc 8,22-25.

¹³ Jn 10,24.

D'aucun homme au monde nous ne pouvons dire : « Qui est-il donc pour agir ainsi ? », forcés par l'émerveillement et par la disproportion entre le possible imaginé et la réalité que l'on a devant soi. La fois où il a rassasié plus de cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants (il les a mystérieusement nourris), il a ensuite disparu, parce qu'ils voulaient le faire roi. Ils ont dit, touchés au porte-monnaie : « C'est vraiment le Messie qui doit venir ! ».¹⁴ Ils revenaient tout à coup à la mentalité commune qu'ils avaient toujours connue, celle qu'enseignaient leurs chefs : le Messie serait un homme puissant qui donnerait à Israël, à leur peuple, la suprématie sur le monde. Il leur a échappé, et beaucoup ont compris qu'il était allé à Capernaüm. Ils ont alors fait le tour du lac pour aller le chercher, le soir du sabbat. Ils sont allés à la synagogue, parce que c'était le lieu où ils pouvaient le trouver, car pour parler, il parlait toujours du passage biblique proposé au peuple, tiré du rouleau que choisissait ce jour-là le serviteur. En effet, il était bien là, dans la synagogue, et parlait ; il disait que leurs pères avaient mangé la manne, mais que Lui donnait à manger quelque chose de bien plus grand, sa parole : sa parole est vérité. Il leur donnait la vérité à manger, il leur donnait la vérité à boire, la vérité sur la vie et le monde. La porte s'ouvre au fond, et le groupe qui le cherchait entre, ce groupe qui l'a pourchassé, pourrait-on dire. Ils le cherchaient. Ils le cherchaient pour une fausse raison, parce qu'ils voulaient le faire roi, et non parce qu'ils étaient touchés par le signe qu'il était, par le mystère de sa personne, dont témoignait la puissance de ses gestes. Ils avaient un intérêt ; c'était un intérêt matériel qu'ils cherchaient en Lui. C'était une mauvaise raison, mais ils le cherchaient. Ils le cherchaient. Il était né pour que tout le monde le cherche. Il s'est ému et, à l'improviste, – lui qui, étant un homme comme nous, tirait ses idées des circonstances –, il a eu une idée fantastique. Il a changé le sens de ses paroles et s'est exclamé : « Ce n'est pas ma parole que je vous donnerai, mais je vous donnerai mon corps à manger, mon sang à boire ! ».¹⁵ Le prétexte ! Les politiques, les journalistes et les « commentateurs-télé » de l'époque ont enfin eu un prétexte : « Il est fou ! Qui peut donner sa chair à manger ? ». Lorsqu'il disait quelque chose qui lui tenait à cœur, si les gens ne comprenaient pas et s'en scandalisaient, il n'expliquait pas, il répétait et répétait : « Je vous le dis, en vérité, celui qui ne mange pas ma chair ne peut commencer à comprendre la réalité, il ne peut entrer dans le règne de l'être pour comprendre la réalité, il ne peut entrer au cœur de la réalité, parce que le vrai passe par là ». Ils sont tous partis. « Il est fou, il est fou ! », disaient-ils, *durus est hic sermo*, « il parle d'une étrange

¹⁴ Jn 6,14-15.

¹⁵ Jn 6,48-54.

manière ».¹⁶ Enfin, dans la pénombre du soir, il est resté seul avec les douze habitués. Eux aussi étaient silencieux, tête basse. Représentez-vous la scène dans la petite synagogue de Capharnaüm – comme une salle de classe de trente ou quarante places. « Voulez-vous partir, vous aussi ? Je ne retire pas ce que j'ai dit : voulez-vous partir vous aussi ? ». Simon Pierre, l'obstiné, Pierre : « Maître, nous ne comprenons pas non plus ce que tu dis, mais si nous te quittons, où irons-nous ? Toi seul as des paroles qui donnent du sens à la vie ».¹⁷ Kafka disait : « Il y a un point d'arrivée, mais pas de chemin ». Cet homme était le chemin ! « Si nous te quittons, où irons-nous ? Quel sera le chemin, quel peut être le chemin ? Le chemin, c'est Toi ! »

* * *

Ces deux hommes, Jean et André, et les douze, Simon et les autres, l'ont dit à leurs femmes et certaines d'entre elles sont venues avec eux ; à un moment donné, beaucoup sont venues avec eux et l'ont suivi : abandonnant leur maison, elles les suivaient. Ils l'ont dit aussi à d'autres amis, qui n'ont pas nécessairement abandonné eux aussi leurs maisons, mais qui ont pris part à leur sympathie, qui ont pris part à leur attitude positive d'émerveillement et de foi en cet homme. Les amis l'ont dit à d'autres amis, puis à d'autres, puis encore à d'autres amis. Ainsi s'est écoulé le premier siècle, et ces amis ont envahi par leur foi le deuxième siècle, en même temps qu'ils envahissaient le monde géographique. Ils sont arrivés jusqu'en Espagne à la fin du premier siècle, et jusqu'en Inde au deuxième siècle. Puis, ceux du deuxième siècle l'ont dit à d'autres qui ont vécu après eux, et ceux-là à d'autres encore, comme un grand flux qui grossissait, un grand fleuve qui grossissait, et ils en sont venus à le dire à ma mère, à ma maman. Ma mère me l'a dit quand j'étais petit, et je dis : « Maître, je ne comprends pas non plus ce que tu dis, mais si nous te quittons, où irons-nous ? Toi seul as des paroles qui correspondent au cœur ». C'est la loi de la raison : la loi de la raison est la confrontation avec le cœur. Les critères de la raison sont les exigences de ma nature, du cœur. On m'a parlé d'une de nos amies qui n'est pas catholique et qui, en lisant l'un de nos textes, a dit : « Ici, j'ai trouvé le mot cœur, pas tel que je le comprends, parce que tel que je le comprends, le cœur est le point de référence du sentiment : j'ai un sentiment, il en a un autre. Mais ici, ce cœur est le même pour tous. Ce cœur-là, dont il est question dans *Le sens religieux*¹⁸, est le même pour tous, c'est le même pour toi comme pour moi ». Si le cœur est le siège de l'exigence du vrai, du beau, du bon, du juste, de la soif de bonheur, qui

¹⁶ Jn 6,60.

¹⁷ Jn 6,67-68.

¹⁸ Cf. L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 24-27.

d'entre nous peut échapper à ces exigences ? Qui ? Elles constituent notre nature, la mienne comme la tienne, si bien que nous sommes plus unis qu'« absents » ou étrangers, comme on l'est normalement. Le dernier Coréen, ou le dernier habitant de Vladivostok, le dernier homme de la région la plus éloignée et perdue de la terre est uni à moi pour cela.

Un flux humain est né ce soir-là et est arrivé jusqu'à *maintenant*, jusqu'à *moi*. De même que ma mère faisait partie de ce flux, j'en fais partie moi aussi et, en le disant à de nombreux amis, je les fais participer eux aussi à ce flux.

Même si vous la connaissez déjà, il vaut la peine de relire, car ce n'est pas une perte de temps, cette lettre qui m'a été écrite et que j'ai malheureusement découverte trop tard, envoyée par un jeune malade du sida, mort deux jours après m'avoir écrit. « Cher don Giussani, je vous écris en vous appelant "cher", même si je ne vous connais pas, si je ne vous ai jamais vu, ni jamais entendu parler. En fait, je peux dire que je vous connais puisque, si j'ai compris quelque chose du *Sens religieux* et de ce que me dit Ziba, je vous connais par foi et, j'ajoute, maintenant grâce à la foi. Je vous écris seulement pour vous dire merci ; merci d'avoir donné un sens à ma vie aride. Je suis un camarade de lycée de Ziba, avec lequel j'ai toujours entretenu un rapport d'amitié, car même si je ne partageais pas sa position, j'ai toujours été touché par son humanité et sa disponibilité désintéressée [la seule manière de crier à l'autre et au monde entier : "Le Christ est vrai"]. Je crois être arrivé au terminus de cette vie tourmentée, emporté par ce train que l'on appelle sida et qui ne laisse de répit à personne. Maintenant, dire cela ne me fait plus peur. Ziba me disait toujours que l'important dans la vie était d'avoir un intérêt authentique et de le suivre. Cet intérêt, je l'ai bien souvent poursuivi, mais ce n'était jamais le vrai. Maintenant, j'ai vu le véritable intérêt, je le vois, je l'ai rencontré et je commence à le connaître et à l'appeler par son nom : il s'appelle Christ. Je ne sais même pas ce que cela veut dire et comment je peux le dire, mais lorsque je vois le visage de mon ami ou que je lis le *Sens religieux* qui me tient compagnie, et que je pense à vous et à ce que Ziba me dit de vous, tout me semble plus clair, tout, y compris mon mal et ma douleur. Ma vie, désormais devenue plate et stérile, comme une pierre lisse sur laquelle tout glisse comme l'eau, a un sursaut de sens, de signification, qui balaie les mauvaises pensées et les douleurs, ou plutôt qui les embrasse et les rend vraies, en faisant de mon corps fantomatique et putride un signe de sa présence. Merci don Giussani, parce que vous m'avez communiqué cette foi, ou, comme vous l'appellez, cet événement. Maintenant, je me sens en paix, libre et en paix. Quand Ziba récitait l'*Angélu*s devant moi et que je le couvrais de blasphèmes, je le haïssais et je lui disais qu'il était lâche, car tout ce qu'il savait faire, c'était dire ces stupides prières devant moi. Mainte-

nant, quand, balbutiant, j'essaie de le dire avec lui, je comprends que le lâche, c'était moi, parce que je ne voyais pas la vérité, même sous mon nez. Merci don Giussani, c'est la seule chose qu'un homme comme moi peut vous dire. Merci, parce que dans les larmes, je peux dire que mourir ainsi a maintenant un sens ; pas parce que c'est plus beau – j'ai très peur de mourir – mais parce que je sais maintenant qu'il y a quelqu'un qui m'aime et que, peut-être, je peux être sauvé moi aussi et je peux prier moi aussi pour que mes voisins de lit rencontrent et voient comme j'ai vu et rencontré. Ainsi, je me sens utile, vous savez, rien qu'en utilisant ma voix, je me sens utile ; avec la seule chose que je parviens encore à bien utiliser, je peux être utile. Moi qui ai jeté ma vie en l'air, je peux faire du bien simplement en disant l'*Angélus*. C'est impressionnant, mais même si c'était une illusion, c'est trop humain et raisonnable, comme vous le dites dans *Le sens religieux*, pour ne pas être vrai. Ziba a accroché sur mon lit la phrase de saint Thomas : « La vie de l'homme consiste dans l'affection qui la soutient principalement et dans laquelle elle trouve sa plus grande satisfaction ». Je pense que ma plus grande satisfaction est de vous avoir connu [Je ne l'ai jamais vu !] en vous écrivant cette lettre, mais la plus grande encore est que, dans la miséricorde de Dieu, s'il le veut, je vous connaîtrai là où tout sera neuf, bon et vrai. Neuf, bon et vrai comme l'amitié que vous avez introduite dans la vie de bien des personnes et dont je peux dire « moi aussi j'en faisais partie » : moi aussi, dans cette vie souillée, j'ai vu et participé à cet événement neuf, bon et vrai. Priez pour moi ; je continuerai à me sentir utile pour le temps qu'il me reste en priant pour vous et le mouvement. Je vous embrasse. Andrea ». ¹⁹

Deux mille ans sont brûlés par cette lettre ! Ce n'était pas hier, c'est *aujourd'hui* ; ce n'est pas aujourd'hui pour moi, mais c'est aujourd'hui *pour toi*, quelle que soit ta position : change-la, s'il faut la changer ! Moi aussi, chaque matin, je comprends que je dois en changer, parce que je suis responsable de bien des choses qu'il m'a données. Je dis simplement que cet événement ou cette présence est d'aujourd'hui, d'aujourd'hui ! Ce flux humain dont nous avons parlé, je l'apporte aujourd'hui dans ta vie ! Il n'y a que Dieu, Dieu seul, hier, aujourd'hui et toujours ! Un grand événement, disait Kierkegaard, ne peut être que *présent* : un passé, un mort, ne peut pas nous changer. Mais si quelque chose nous change, il est présent. « Il est s'il change », dit l'un de nos textes.

Mais il n'y a pas que cette magnifique lettre. Vous avez lu (dans le journal ou la revue « Traces »), la prière écrite par nos amis de Turin, qui ont perdu tous

¹⁹ Cf. Andrea (Milan), « Il volto buono del Mistero » [« Le visage bon du Mystère »], *Litterae Communionis-Tracce*, décembre 1994, p. 4.

leurs proches dans la récente tragédie au Piémont.²⁰ « En cette heure terrible et grande, nous voulons remercier le Seigneur, notre Dieu et notre Père, de nous avoir donné, en Christ, Francesco, Cecilia, Lucia et Cecilia. À travers eux, toi, ô Christ, tu as commencé à te manifester à nous par le baptême, l'éducation, l'adhésion de Lucia au mouvement et l'arrivée de Cecilia, accueillie comme un miracle. Maintenant qu'ils sont en toi tandis que tu fais toute la réalité, permets, ô Christ, qu'ils nous aident à te reconnaître toujours plus à chaque instant de la vie ».²¹ Deux mille ans après, c'est maintenant : pour Alberto et Mario, c'est maintenant. Crie vers lui, qui est maintenant, qu'il ait raison de ta froideur, de ton ignorance, de ta distance ! Lorsque j'étais enfant et que je tombais malade, j'étais au lit avec de la fièvre et je voyais les gens loin, très loin ; je voyais les murs de ma chambre éloignés, très éloignés ; je voyais les meubles très loin et j'avais peur en me voyant seul dans un endroit si grand, si long ; lorsque ma mère entra dans la chambre, je la voyais toute petite, presque inexistante. C'est une pathologie qui nous fait croire qu'il est loin, parce qu'il est Dieu, le présent. *Il est, il « est », parce qu'il est présent.* Ce qui n'est pas dans notre expérience présente, ce qui ne serait d'aucune manière dans notre expérience présente n'existe pas, n'existerait pas.

Je veux citer un troisième témoignage. Sept de nos amis, quatre femmes des *Memores Domini* et trois prêtres, dont deux venus du séminaire de Monseigneur Massimo Camisasca à Rome, tous issus du mouvement, se trouvent dans la grande Sibérie, à Novossibirsk. C'est le diocèse, la paroisse la plus grande du monde, une paroisse qui va de Novossibirsk à Vladivostok, soit cinq mille kilomètres. Ils parcourent toute cette zone, à raison de quatre cents kilomètres par semaine. Le premier synode catholique de Sibérie s'est tenu récemment à Vladivostok, cette ville proche du Japon, à l'extrémité orientale de la Sibérie. Les évêques ont invité aussi nos amis. Ils sont là depuis trois ans et ils ont un petit groupe d'amis qui se sont fait baptiser, dont certains mènent la vie de CL. L'un d'entre eux a raconté ce qui s'est passé dans sa vie. C'est un jeune de dix-sept ans.

« J'ai rencontré le mouvement tout de suite après ma rencontre avec l'Église catholique. À l'époque, je ne connaissais pratiquement rien de la vie chrétienne et j'en comprenais encore moins. J'ai rencontré un groupe de personnes assez jeunes, où il y avait surtout des étudiants et quelques Italiens qui ne parlaient presque pas le russe. Je les entendais parler de la vie, du travail ; ils parlaient de leur expérience chrétienne, de leur première

²⁰ Il s'agit de la grave inondation qui a touché principalement le Piémont à l'automne 1994.

²¹ « O Cristo o niente » [« Le Christ ou rien »], *Litterae Communionis-Tracce*, décembre 1994, p. 11.

rencontre avec le Christ ; ils chantaient aussi et s'amusaient. Ensuite, on allait ensemble à la messe, et parfois, on récitait les vêpres. J'ai eu l'impression de bons amis, mais, en fait, il y avait pour moi quelque chose d'étrange : pourquoi ces étrangers étaient-ils venus de si loin ? Pourquoi venir où il fait si froid et où la vie n'est pas aussi confortable que chez eux ? Des gens si jeunes, différents les uns des autres et pourtant si amis, et pourquoi ensemble ? C'est probablement en cela, notamment en cela, que consiste la grâce de la première rencontre : lorsque, intuitivement, on sent ce dont on a besoin dans la vie, on sent quelque chose de correspondant, de bon, qui réveille en nous curiosité et désir, si bien que l'on revit à chaque fois la première rencontre, sans reconnaître en profondeur pourquoi. D'ailleurs, c'est seulement plus tard que j'ai commencé à pressentir et à comprendre que Quelqu'un est présent dans cette compagnie, Quelqu'un face auquel tout le monde se prosterne et qui réunit des personnes qui, à première vue, ne pourraient jamais tenir ensemble. Je pense que, pour moi, cela a été une sorte de "moment extraordinaire" lorsque j'ai reconnu la présence du Christ ; c'est dans ce groupe que je l'ai découverte. J'ai reconnu que je suis aimé [comme Andrea], très aimé de Jésus, justement à travers ces personnes qu'il a lui-même mises à mes côtés et qui m'accompagnent. Cela fait déjà trois ans que je suis dans le mouvement de CL, et cela m'aide. Je peux dire que, maintenant, je trouve du goût à la vie, et cela me semble vraiment important [c'est le contraire de ce qui domine aujourd'hui : la perte du goût de vivre comme symptôme de la dimension macabre de la culture présente]. En effet, la vie revêt différents aspects : le travail, le repos, les études, les vacances ; voir le sens dans tous ces aspects de la vie, reconnaître que Dieu s'est fait événement dans notre vie : voilà le christianisme. Rien n'arrive par hasard, rien n'arrive simplement comme cela, et chaque moment de l'histoire peut témoigner de la présence du Christ ici et maintenant. J'ai beaucoup d'amis, je rencontre beaucoup de monde, je ressens toujours un grand regret du fait qu'ils n'ont pas encore vécu la grâce de la première rencontre qui permet de saisir sa présence et oblige à la suivre. Je voudrais communiquer à tous ceux que je rencontre le désir de trouver le goût de cette vie » [« Le goût » : c'est un terme si naturel, si charnel et si divin ; ce goût éternel, qui est le but de la vie, est l'avant-goût du bonheur éternel]. Bien sûr, mon expérience est encore petite, mais je demande de pouvoir témoigner, dans tous les aspects de la vie, du Christ, *présent ici et maintenant*. Josif ».²²

²² Josif, « Dio è diventato avvenimento nella nostra vita » [« Dieu s'est fait événement dans notre vie »], *Litterae Communionis-Tracce*, novembre 1994, p. 19.

En effet, comme pour Josif, la plus grande surprise pour un chrétien comme moi est d'expérimenter maintenant, de découvrir la correspondance avec le cœur qu'Il est maintenant. Quand un journaliste s'est adressé à une religieuse de mère Teresa de Calcutta en Inde et lui a posé quelques questions, cette toute jeune religieuse, qui n'avait même pas vingt ans, lui a notamment dit : « Je me souviens d'avoir recueilli un homme dans la rue et de l'avoir amené dans notre maison ». « Et que vous a dit cet homme ? ». « Il n'a pas marmonné, il n'a pas juré, il a simplement dit : "J'ai vécu dans la rue comme un animal et je vais mourir comme un ange, aimé et soigné. [...] Ma sœur, je vais rentrer à la maison de Dieu", et il est mort. Je n'ai jamais vu de sourire comme celui qu'il y avait sur le visage de cet homme. »²³ Le journaliste a ajouté : « Comment se fait-il que, même dans les plus grands sacrifices, vous ne semblez pas faire d'effort, ne pas avoir de difficulté ? ». Mère Teresa est alors intervenue : « C'est à Jésus que nous faisons tout cela. Nous aimons et reconnaissons Jésus aujourd'hui ».²⁴ Aujourd'hui : hier n'est plus. Ce qui existait hier existe encore aujourd'hui, ou alors il n'est plus.

Je regrette de ne pas pouvoir vous la lire en entier, car elle est trop longue, mais je veux citer au moins un extrait d'une lettre²⁵ de Gloria, notre amie, jeune enseignante, qui est partie avec Rose en Afrique, à Kampala, et qui écrit : « Rien ici ne m'est immédiat [rien n'est fait pour moi, rien ne m'est facile]. À certains moments, il m'est presque impossible de tenir devant ces gens malades, sales, sans les moindres conditions d'hygiène sanitaire [Mais pour qui fait-elle cela ? Pour un souvenir d'il y a deux mille ans ? Non ! Pour quelque chose d'actuel. Une présence maintenant]. Un matin, alors que je disais au revoir à Rose, elle m'a dit : "Prie la Sainte Vierge pour que tu n'aies pas peur aujourd'hui en voyant comment le Christ se présentera à toi". Avec ces paroles dans le cœur, je suis allée avec Claudia à la prison pour mineurs. Tout me répugnait : l'odeur, la saleté, la gale, les poux. À ce moment-là, j'ai compris que ma demande coïncidait avec la position de ma personne ». Pour elle, courbée sur un malade ou sur un enfant prisonnier, pour elle qui se courbe ainsi, dans cette position, sa demande, sa demande d'être, qui est la demande du cœur de l'homme – même s'il n'y pense pas, il le crie – la demande d'être, la demande d'être heureux, la demande de vérité, la demande de bien, de bonté, de justice, de beauté, cette demande coïncidait avec la position qu'elle prenait.

²³ Cf. *Il Sabato*, n°5, 1^{er} février 1986, p. 8.

²⁴ Cf. *Il Sabato*, n°22, 30 mai 1987, p. 4.

²⁵ Le texte complet de la lettre est publié dans *Litterae Communionis-Trace*, novembre 1994, p. II-III.

Mais la nouvelle la plus impressionnante de ces derniers temps, peut-être la plus grande de toute notre histoire, est ce qui s'est passé à Brasilia. Allez lire dans « Traces » l'histoire du meurtre d'Edimàr, ce jeune qui faisait partie des plus grands délinquants de Brasilia, qui avait tué plusieurs fois, parce que sa bande était une bande d'assassins. Au début de l'année, un professeur appartenant aux *Memores Domini*, – une femme libanaise, qui vit actuellement au Brésil – intervient dans sa classe. Elle parle notre langage. Edimàr est bouleversé, il veut lui aussi avoir les yeux pleins d'azur comme ceux du professeur, et non sombres, sombres, noirs, sales, comme sont les siens. Il se promet de changer. Le chef de sa bande comprend que quelque chose ne va pas, et il le met tout de suite à l'épreuve en lui ordonnant d'aller tuer une personne. Edimàr dit : « Je ne tuerai plus personne ». Et le chef lui dit : « Alors, je te tue ! ». Il l'a tué. C'est le deuxième martyr de notre histoire.²⁶

* * *

Mais quelle est l'expression qui résume toute la personne du Christ, en tant qu'homme, inscrit au registre de Bethléem, présent maintenant et qui sollicite, exige la vie et le cœur de chacun de nous, pour qu'à travers nous le monde entier le reconnaisse, pour que le monde soit plus heureux, que toutes les personnes du monde soient plus heureuses, qu'elles sachent « pourquoi », qu'elles puissent mourir comme Andrea ? L'expression qui résume et décrit toute la dynamique de Jésus est qu'il a été *envoyé* par le Père.

Pourquoi Jésus, qui est Dieu, Verbe de Dieu, expression de Dieu et donc origine du monde, s'est-il fait homme ? Il est entré dans les entrailles d'une jeune fille de quinze ans, il y a été généré, il est né enfant, il est devenu jeune adolescent, homme, trentenaire, il parlait comme nous l'avons entendu parler, il a touché Andrea, il a touché nos amis de Villa Turro (ces malades du sida que soignent nos amis), il a touché Edimàr : pourquoi ? Pourquoi s'est-il fait homme et agit-il dans notre histoire ainsi, pourquoi se fait-il présent dans l'histoire de cette manière ? Pour réaliser le dessein d'un Autre. Il utilise, il utilise lui-même le terme extrême pour désigner l'origine de tout, ce d'où naît la vie : le Père. Sa vie se définit comme *appel du Père* pour accomplir une *mission* : la vie est *vocation*.

C'est la définition chrétienne de la vie : *la vie est vocation*. La vocation, c'est accomplir une mission, réaliser une tâche que Dieu détermine pour chacun à travers les circonstances banales et quotidiennes qu'il permet que nous traversions d'instant en instant. Voilà pourquoi le Christ est l'idéal de notre vie, dans la mesure où celle-ci s'efforce de répondre, désire répondre à

²⁶ Cf. D. Rondoni, « Edimàr, occhi e sangue » [« Edimàr, yeux et sang »], *Litterae Communio-nis-Tracce*, septembre 1994, p. 28-30.

l'appel de Dieu ; vocation, appel de Dieu, dessein que le mystère a sur moi. En cet instant, si je suis sincère, réfléchi, je le comprends : rien n'est plus évident, même pas toi qui te trouves à deux mètres de moi, rien n'est plus évident que le fait que, en cet instant, je ne me fais pas moi-même ; je ne me donne pas mes cheveux, je ne me donne pas mes yeux, je ne me donne pas mon nez, je ne me donne pas mes dents, je ne me donne pas mon cœur, je ne me donne pas mon âme, je ne me donne pas mes pensées, je ne me donne pas mes sentiments. Tout m'est donné pour qu'il réalise son dessein, un dessein qui n'est pas le mien, à travers tout cela, à travers ce que j'écris, ce que je dis, l'*Angéhus*, comme disait Andrea, à travers tout, tout. « Que vous mangiez ou que vous buviez »,²⁷ dit saint Paul en utilisant la comparaison la plus banale qui soit ; « soit que vous vieilliez, soit que vous dormiez »,²⁸ « soit que vous viviez, soit que vous mouriez »,²⁹ dit-il dans d'autres passages, tout est gloire du Christ, c'est-à-dire dessein de Dieu.

Le Christ est l'idéal de la vie. Celui que Jean et André ont entendu parler était l'idéal de la vie. C'est ce qui a fait tressaillir leur cœur, si bien qu'ils sont rentrés chez eux en silence et que, ce soir-là, André a serré sa femme comme il ne l'avait jamais fait, sans rien pouvoir dire. Ils avaient rencontré l'idéal de la vie. Ils ne pouvaient pas l'exprimer tout de suite de cette manière, les pauvres. Ils l'ont dit quelques années plus tard. Depuis ce moment-là, ils sont allés dans le monde entier pour le dire : le Christ est l'idéal de la vie.

Que signifie que le Christ est l'idéal de la vie ? C'est l'idéal dans la manière dont nous traitons toute la nature ; c'est l'idéal dans la manière dont nous traitons l'affection et, par conséquent, la manière dont nous concevons, regardons, percevons, traitons, vivons le rapport avec une femme ou avec un homme, avec nos parents et avec nos enfants ; c'est l'idéal avec lequel nous nous tournons vers les autres et vivons les rapports avec eux, c'est-à-dire avec la société, comme ensemble et comme environnement humain. Quelle caractéristique cet idéal apporte-t-il dans notre manière de nous comporter les uns envers les autres, de la nature – j'indique par ce terme tout ce qui existe, parce que je peux maltraiter même ce microphone, de manière injuste, comme je l'ai fait tout à l'heure par mégarde – à notre père et notre mère ? L'action se caractérise par deux mots qui ont la même racine, mais dont l'un est le début et l'autre le terme de sa trajectoire. Le premier est la *gratitude*. Pourquoi ? À cause de ce que j'ai dit tout à l'heure, que rien n'est plus évident

²⁷ *1Cor* 10,31.

²⁸ *1Th* 5,10.

²⁹ *Rm* 14,8.

en ce moment pour moi et pour toi que le fait que tu ne te fais pas toi-même, que tout t'est donné, qu'un Autre en toi est plus toi que toi-même. Tu viens d'une source que tu n'es pas : cette source est le mystère de l'être. De manière analogue, tu comprends que toute chose est faite par un Autre. Toi, en tant qu'homme, tu es la conscience de la nature : le moi est ce niveau où la nature prend conscience d'elle-même. De même que je prends conscience que je ne me fais pas moi-même, de même j'ai conscience que toute la nature ne se fait pas elle-même, qu'elle est donnée : donnée, don. Reconnaisant, donc. La gratitude est le fondement et le préalable de toute action, de toute attitude.

Qu'est-ce que cette gratitude introduit dans chaque action ? Elle introduit un aspect, une pointe, une touche de *gratuité* : la gratuité pure, celle dont parlait, comme nous l'avons souvent rappelé, Ada Negri dans son incomparable poésie,³⁰ qui exprime cela d'une manière que je ne saurais égaler : « Tu aimes, et tu ne penses pas être aimée : pour chaque fleur qui naît, pour chaque fruit qui se colore, pour chaque petit qui naît, au Dieu des champs et des fleurs, tu rends grâce dans ton cœur ». Tu aimes la fleur non parce que tu sens son parfum, mais parce qu'elle existe ; tu regardes le fruit qui se colore non pour mordre dedans, mais parce qu'il existe ; tu regardes l'enfant non parce que c'est le tien, mais parce qu'il existe. Voilà la *pureté* absolue. S'il vous plaît, faites un effort pour vous représenter l'absolu de cette pureté. Une touche de cette pureté, de cette gratuité pénètre en nous, même sans que nous nous en apercevions ; elle pénètre presque naturellement chacune de nos actions. Si le moindre de mes gestes envers toi ne contient pas cette gratuité, une pointe de cette gratuité, il est laid, c'est un rapport déchu, caduque et déchu ; le rapport commence à s'effondrer, à se défaire. Seule la pureté de cette gratuité ne défait plus, ne laisse plus rien se défaire, elle maintient dans le présent tout ce qui était dans le passé, tout ce qui est né dans le passé ; ainsi, mon sujet s'enrichit dans le présent de tout ce qu'il a fait hier et avant-hier, et rien n'est inutile, comme le disait notre ami Andrea deux jours avant de mourir.

Suivre le Christ comme idéal de la vie, de la vie comme vocation, a donc

³⁰ «Non t'ho perduta. Sei rimasta, in fondo / all'essere. Sei tu ma un'altra sei: / senza fronda né fior, senza il lucente / riso che avevi al tempo che non torna, / senza quel canto. Un'altra sei, più bella. / Ami, e non pensi essere amata: ad ogni / fiore che sboccia o frutto che rosseggia / o pargolo che nasce, al Dio dei campi / e delle stirpi rendi grazie in cuore. / Anno per anno, entro di te, mutasti / volto e sostanza. Ogni dolor più calda / ti rese: ad ogni traccia del passaggio / dei giorni, una tua linfa occulta e verde / opponesti a riparo. Or guardi al Lume / che non inganna: nel suo specchio miri / la durabile vita. E sei rimasta / come un'età che non ha nome: umana / fra le umane miserie, e pur vivente / di Dio soltanto e solo in Lui felice. / O giovinezza senza tempo, o sempre / rinnovata speranza, io ti commetto / a color che verranno: – infin che in terra / torni a fiorir la primavera, e in cielo / nascan le stelle quand'è spento il sole.» (A. Negri, « Mia Giovinezza » in *Mia giovinezza*, Bur, Milan 2010, p. 78).

pour *résultat*, comme le dit l'Évangile, le *centuple*.³¹ Les choses deviennent plus puissantes, mon rapport avec toi devient plus puissant ; c'est comme si nous étions nés ensemble : je ne te connaissais pas, il y a quelques années je ne te connaissais pas, et je n'ai aucun intérêt, au sens d'une contrepartie, d'un profit, aucun ; ce n'est pas par profit que nous sommes ensemble. Et avec toi aussi, je me sens très bien, quoique tu en penses, mais ce n'est pas pour cela que je suis ton ami. Cela apporte donc une richesse plus puissante dans toutes les relations, dans la manière de regarder une fleur, dans la manière de regarder les étoiles, dans la manière de regarder les plantes et les feuilles, dans la manière de me supporter moi-même, qui ai l'audace de prétendre que vous restiez ici encore cinq minutes, dans la manière dont je pense à mes fautes d'hier, d'avant-hier : « Seigneur, pardonne-moi, moi qui suis pécheur » ; cela ne me déçoit pas, cela ne me déprime pas, cela me rend plus vrai ; si je ne disais pas cela, je serais moins vrai, parce que je suis pécheur.

De cette richesse découle une possibilité de *fécondité* que personne n'a ; la fécondité est la communication de sa propre nature, de sa richesse, de son intelligence, de sa volonté, de son cœur, de son temps, de sa vie. C'est dire : « Je donnerais ma vie pour chacun de vous » ; chacun de nous pourrait le dire pour chacun des autres, chacun le dit. S'il ne le dit pas, c'est parce qu'il n'y a jamais pensé, et s'il n'y a jamais pensé, c'est parce qu'il n'y a jamais pensé en prenant conscience de la présence du Christ. Si l'on part de cela, on dit : « J'irais jusqu'à donner ma vie » – Mais Jésus, aide-moi, hein ! Un travail fécond, une passion pour le travail qui ne naît pas d'un profit ou d'un goût particulier, ou encore d'une incidence particulière sur ma présence dans la société : c'est un amour pour le travail comme perfection de l'action, quel que soit son résultat. Une fécondité qui est amour pour donner ce que je suis, pour te donner ma personne, autrement dit, pour se donner à ses enfants ; c'est un amour pour tout ce qui entre et qui entrera en rapport avec les enfants, un amour pour les autres qui sont mes enfants : eux aussi sont des enfants, un amour pour tous les hommes : pour le peuple. Un travail fécond, un rapport fécond face aux enfants, une fécondité dans la vie du peuple. Bref, l'idéal de la vie devient le bien des autres, le bien pour les autres : le bien pour les autres, votre bien, le mien. C'est le but pour lequel Dieu a fait le monde : le bien de toute chose, le bien. C'est le contraire du livre de Bobbio,³² cet essai sur le mal, sérieux et émouvant, émouvant je crois, d'après certaines pages ; mais le dessein d'un père est le bien de son fils. Le bien devient l'idéal de la vie.

³¹ Cf. *Mc*, 10,29-30.

³² N. Bobbio, « Gli dei che hanno fallito. Alcune domande sul problema del male », in *Elogio della mitezza e altri scritti morali*, Ed. Linea d'Ombra, Milan 1994.

* * *

Je vous prie maintenant d'être attentifs à ces cinq dernières minutes, car ce que je vais dire est le point le plus subtil de tout ce que nous avons dit jusqu'à maintenant, la conséquence la plus subtile du thème d'aujourd'hui. Il y a une forme de vocation qui décide un chemin imprévu et imprévisible, impensé et impensable dans l'esprit de quiconque ; elle s'appelle – pardonnez-moi si je le dis tout de suite – *virginité*. C'est une forme de vocation qui traverse, comme la lumière traverse le verre – le mot « traverser » me semble irremplaçable – ; c'est une forme de vocation qui traverse les exigences les plus naturelles telles qu'elles se présentent dans l'expérience de chacun. Les personnes qui prennent ce chemin ont les mêmes urgences naturelles que tout le monde : cette forme de vocation traverse les urgences les plus naturelles telles qu'elles se présentent à l'expérience, en les réalisant paradoxalement avec un nouveau potentiel.

Chez ces personnes, dans cette vie, dans cette forme de vocation, le *travail* devient *obéissance*. On travaille pour de nombreuses raisons, parmi lesquelles figure notamment cette pointe de gratuité : mais ici, le travail devient entièrement gratuit, il tend à devenir entièrement gratuit. Pourquoi vas-tu à ton bureau d'avocat ? Pourquoi vas-tu dans ta classe pour enseigner ? La paie à la fin du mois, la carrière ou le fait qu'il faille bien travailler s'estompent réellement au fil du temps, et il ne reste que le fait de vouloir le bien des autres, que la volonté de Dieu se réalise. Autrement dit, le travail devient obéissance. Qu'est-ce que l'obéissance ? L'obéissance, c'est accomplir une action pour affirmer quelqu'un d'Autre. Qu'est-ce que l'action ? L'action est le phénomène par lequel le moi s'affirme, s'affirme lui-même, se réalise lui-même. Pour me réaliser moi-même, je n'agis pas pour moi-même, mais pour un Autre : voilà l'obéissance. La loi de l'action est un Autre, c'est affirmer un Autre, c'est l'amour du Verbe, l'amour du Christ. Le travail est amour du Christ.

Si le travail devient obéissance, l'amour pour la femme ou pour l'homme est exalté. Un homme qui s'exalte, au sens physique du terme, est un homme qui se dresse dans toute sa droiture, dans toute la hauteur de sa personne. L'amour pour la femme est exalté comme *signe* de la perfection, de l'attrait pour lequel l'homme est fait. C'est ce qu'a pressenti Leopardi. À un moment de sa vie, un sommet dont il est ensuite retombé, Leopardi a pressenti que le visage de la femme était un signe. Il avait aimé bien des femmes, mais à ce moment-là, il a pressenti que ce n'était pas tel visage, tel autre, ou tel autre encore qu'il cherchait, mais un autre visage, avec un « V » majuscule, celui de la femme avec un « F » majuscule, à laquelle il a dédié un hymne splendide. L'amour pour la femme est exalté comme signe de la perfection et de l'attraction du beau, du bon, du vrai et du juste, qui est le Christ : en effet,

la perfection, la source de l'attraction, la source du beau, du bon, du vrai et du juste est le Verbe de Dieu. Comme le disait Leopardi dans l'hymne *À sa femme*,³³ ce qui transparaît dans un panorama de la nature ou dans la beauté d'un rêve, dans la beauté d'un visage, c'est le divin qui est à la source de toute chose ; c'est dans le visage de l'autre – de l'autre par excellence que sont la femme pour l'homme ou l'homme pour la femme – qu'il transparaît, de manière ineffable, indicible. Celui qui est le mieux parvenu à le dire, à mon avis, c'est Leopardi ; mais il ne l'a pas dit, il a été sur le point de le dire. Excusez-moi, mais pour que cela ne vous semble pas abstrait, je vous lis une lettre qu'un garçon a écrite à son ex-fiancée. Ils ont passé trois ans ensemble. Au bout de trois ans, elle a pressenti que sa vocation était celle de la virginité, et elle lui a dit qu'elle le quittait pour un temps de discernement.

Son ex-fiancé lui écrit : « Ma chère, je ne veux emprisonner que quelques mots, puisque tout est déjà contenu dans nos cœurs pour toujours [pour toujours ! Rien n'est éliminé]. Je suis profondément ému, c'est-à-dire poussé à l'émerveillement, par ce qui se réalise dans ta vie ou mieux, par Celui qui la réalise. C'est une joie que m'apportera dans le temps la destinée de bien qui t'a prise. Même la douleur qui m'assaille, à certains moments plus forte qu'à d'autres, pour ce que je t'ai fait à certains moments de notre rencontre, est animée d'une miséricorde qui la rend plus vraie. Cela reste un mystère,

³³ « Chère beauté qui, loin, / M'inspires amour, en voilant ton visage – / Hormis dans le sommeil, ombre / Divine, quand tu surprends mon cœur –, / Et dans les champs où la lumière / Brille plus claire, et le rire du monde, / Tu as peut-être enchanté / L'âge innocent qui prit le nom de l'or, / Et âme, parmi les hommes, / Légère, voles-tu, ou le sort qui te cache / Prépare-t-il à nos fils ta venue ? // Te contempler vivante, / Je n'en ai plus l'espoir ; / Sinon quand seul alors, quand dénué / Par un autre chemin vers un séjour étrange / S'en ira mon esprit. Déjà, au premier seuil / De ma saison précaire et sombre, / Toi, compagne sur la terre stérile, / Je te rêvai. Mais il n'est rien dans le réel / Qui te ressemble, et s'il en était une / Qui le fût par les traits, les gestes, la parole, / Toute semblable à toi, elle serait moins belle. // Parmi tant de douleur / Qu'au temps de l'homme impose le destin, / Si, vraie, telle que ma pensée te peint, / Quelqu'un t'aimait sur terre, à lui serait pourtant / Ce vivre bienheureux ; / Et je vois clair que ton amour / Me ferait, comme aux primes années, / Chercher la valeur et l'éloge. Mais le ciel / N'a donné nul confort à nos souffrances, / Et la mortelle vie deviendrait près de toi / Semblable à celle qui rend pareil aux dieux. // Par les vals où résonne / Du laboureur fatigué la chanson, / Où je m'arrête et me lamente / De l'enfantine erreur qui m'abandonne ; / Par les collines où je rappelle et pleure / Les disparus désirs et l'espoir / Disparu de mes jours, dans ta pensée, / Je palpite à nouveau. Si je pouvais / Dans la nuit du siècle et cet air corrompu / Sauver le signe pur ! car de l'image, / Puisque le vrai m'est enlevé, je suis heureux. // Si des idées éternelles, / Tu es l'une, à qui forme sensible / Dédaigne de donner l'éternelle Sagesse / Et, parmi ces dépouilles fragiles, / L'épreuve des souffrances de la funèbre vie, / Ou si, dans les hauts cercles, une autre terre / Parmi des mondes innombrables t'abrite, / Que proche, plus claire que soleil, une étoile / Brille sur toi, que d'un éther plus doux tu vives, / D'ici où les années sont hostiles et brèves, / D'un inconnu qui t'aime, cet hymne, accueille-le ». (G. Leopardi, « À sa dame », in *Chants*, trad. M. Orcel, Aubier, 1995, p. 130-133.

qui pourtant se révèle déjà. Toute la plénitude du rapport entre nous, de ce bout de chemin que nous avons parcouru ensemble s'explique mieux ainsi. J'aime croire que chaque instant que tu as passé avec moi, même face à mes limites, n'est pas perdu [pour toujours !] et a servi, a été utilisé par le Christ pour t'accompagner à lui. Je te demande pardon, c'est-à-dire de me donner ton attitude mendicante, dans la certitude que tu as donné plus d'amour à ma personne en appartenant ainsi aux *Memores Domini*, autrement dit que tu m'as plus aimé ainsi qu'en m'épousant. Je te remercie de ton attente et je prie la Sainte Vierge que tu aies toujours autour de toi des visages d'espoir comme tu les as maintenant, pour te protéger et t'aimer à chaque pas. Je t'ai offert une icône du Christ, signe de Son incarnation [un concept très clair pour les orthodoxes], pour que sa présence te reconforte toujours et que tu penses à prier pour moi, pour la mission qui m'est maintenant confiée d'aimer Elisabetta, pour ma famille et nos amis, mais surtout pour que je n'abandonne pas l'étreinte du Saint-Esprit qu'est le mouvement et sa mystérieuse sentinelle ».

En voilà un qui a compris. Vous avez compris qu'il a compris ? Le travail devient obéissance, l'amour pour la femme devient signe suprême de la perfection de l'attrait qu'elle exerce sur nous, du bonheur qui nous attend. Et au lieu d'être le sujet d'une histoire humaine pleine de discordes et de luttes, le peuple devient l'histoire de personnes, d'un flux, d'un fleuve de consciences qui s'illuminent lentement en cédant, au moins dans la mort, à la gloire du Christ.

On appelle cela la charité ; ces changements s'appellent *charité*. Le travail qui devient obéissance est charité. L'amour pour la femme qui devient signe de la perfection finale, de la beauté finale, s'appelle charité. Et le peuple qui devient histoire du Christ, règne du Christ, gloire du Christ, est charité. La charité consiste à regarder la présence, toute présence, en étant saisi dans l'âme par la passion du Christ, par la tendresse du Christ. Il y a une joie et une allégresse qui ne sont possibles qu'à ces conditions. Autrement, la joie et l'allégresse sont deux termes à extirper du vocabulaire humain, parce qu'il est impossible d'être joyeux sans cela. On peut être content, satisfait, tout ce que vous voulez, mais la joie n'existe pas ; car la joie exige la gratuité absolue, qui n'est possible qu'en présence du divin, avec l'avant-goût du bonheur, et l'allégresse en est l'explosion momentanée, lorsque Dieu le veut, pour soutenir le cœur d'une personne ou d'un peuple à des moments importants du point de vue éducatif. Mais – pardonnez-moi – que le travail devienne obéissance, que l'amour pour la femme devienne signe, comme l'a pressenti Leopardi, que le peuple ne soit pas une masse de visages, mais le règne du Christ qui avance, cette charité est *la loi pour tous*, pas seulement

pour ceux qui vivent la virginité. C'est la loi pour tous, parfaitement, c'est la loi pour tous. La virginité est la forme de vie visible qui rappelle à tous l'idéal de tous, pour tous, qui est le Christ, le seul pour qui il vaut la peine de vivre et de mourir, de travailler, d'aimer une femme, d'élever ses enfants, de diriger et d'aider un peuple. Il est pour tous, mais certains sont appelés au sacrifice de la virginité précisément pour être présents au milieu de tous, pour rappeler cet idéal qui est pour tous. Vous auriez dû étudier dans le troisième tome de l'école de communauté,³⁴ si vous êtes arrivés jusque-là, le concept de miracle. Le miracle est un évènement, dit-on, qui renvoie inexorablement à Dieu, un phénomène qui te force à penser à Dieu. Le miracle des miracles, plus que tous les miracles de Lourdes, plus que tous les miracles de n'importe quel sanctuaire du monde, le miracle des miracles, autrement dit le phénomène qui t'oblige de manière inexorable à penser à Jésus, c'est une belle jeune fille de vingt ans qui embrasse la virginité.

L'Église est le lieu de ce chemin et de toutes les influences opératives, fécondes, florissantes sur ceux qui avancent ensemble dans la compagnie que Dieu crée, qui rassemble tous les chemins. L'Église est le lieu où toutes ces personnes s'enrichissent, se donnent et s'enrichissent du don d'autrui. L'Église est réellement un lieu d'humanité émouvant, c'est le lieu de l'humanité, où l'humanité grandit, croît, en extirpant constamment l'impur qui y entre, parce que nous sommes humains : elle est humaine, et les hommes sont donc humains lorsqu'ils extirpent l'impur et aiment le pur. L'Église est un phénomène vraiment émouvant.

La lutte face au nihilisme, contre le nihilisme, est cette profonde émotion vécue !

Julián Carrón. Voilà l'un de ces moments où l'on comprend vraiment, sans avoir besoin d'explications, d'où naît le silence : pas du simple fait de ne pas parler, mais du fait d'être plein de quelque chose d'autre, qui laisse sans voix. Tâchons de ne pas le perdre en rentrant dans les hôtels.

Regina Coeli

³⁴ L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, Cerf, Paris 2012, p. 276-282.

Dimanche 26 avril, le matin

À l'entrée et à la sortie,

Ludwig van Beethoven, Symphonie n°9 en Ré mineur, op. 125

Herbert von Karajan – Berliner Philharmoniker

« Spirto Gentil » n°27, Deutsche Grammophon

Don Pino. Ce n'était pas il y a deux mille ans, ce n'était pas il y a vingt-et-un ans. C'est maintenant.

Angélus

Laudes

■ ASSEMBLÉE

Davide Properi. Beaucoup des questions qui nous sont parvenues ont un dénominateur commun : que l'on ait peu ou beaucoup compris, c'est une gratitude qui domine pour ce que nous avons reçu ces jours-ci. Cette gratitude montre que quelque chose a eu lieu. C'est une grâce. Comme nous l'avons entendu hier, la gratitude est le début d'une vie nouvelle. Pour ceux qui sont choisis, le chemin de la vie est un commencement perpétuel, parce que c'est le renouvellement de la rencontre avec la Présence qui nous donne vie. Nous n'avons rien fait, vraiment rien pour le mériter. Sans cela, la vie serait la recherche d'un but sans chemin.

Nous pouvons être arrivés ici avec certaines préoccupations, avec des problèmes et des pensées sur le mouvement, mais si nous sommes loyaux, il faut reconnaître que nous avons reçu bien plus que les réponses à nos problèmes. Nous avons été secoués. Notre vie a été envahie maintenant, à nouveau, par une Présence « encombrante », totalisante. Une nouvelle fois, le cœur du charisme nous a été dit et témoigné. Cette gratitude remplit la vie de demande. Les questions que nous avons sélectionnées ne sont donc qu'un début, pour commencer un travail. Nous aurons du temps, par la suite, pour tout reprendre.

Voici la première question : « Peux-tu mieux expliquer ce que signifie que la Résurrection est la clé de voûte du rapport entre moi et moi-même ? »

Julían Carrón. Nous venons d'entendre la chanson *Barco negro*,¹ dans laquelle est décrit notre réveil quotidien : « Le matin, quelle peur que tu me trouves laide ! // Je me suis réveillée en tremblant ». Nous nous réveillons si souvent ainsi, et tout le reste semble n'être rien face à l'impression qui nous envahit. Que serait un matin où, comme nos enfants quand ils pleurent, nous ne trouvions pas de présence qui embrasse tout de nous, quelle que soit notre préoccupation au réveil ou la perception de la vie qui nous envahit ? « Mais immédiatement tes yeux m'ont dit que je n'étais pas laide, / et le soleil a pénétré mon cœur. » Qui ne désire pas cela chaque matin ? Quelle est la condition pour que cela se produise ? Que reste cette Présence qui a pénétré notre vie en suscitant une promesse par le regard plein de tendresse qu'elle a eu à notre égard ; qu'elle perdue dans le temps, qu'elle se reproduise maintenant. Aucun autre don n'aurait suffi si le Christ, qui a quitté le Ciel par pitié à notre égard, n'était resté vivant parmi nous pour toujours. Voici le fait : le Christ est ressuscité. C'est un fait, pas une pensée. Mais souvent, nous avons la tentation de penser, comme les vieilles de la chanson : « Tu ne reviendras » plus. Seule la certitude de la rencontre avec Lui peut nous faire répondre à tous ceux qui nous disent qu'il ne reviendra plus : « São loucas ! São loucas ! ». Elles sont folles ! Elles sont folles ! « Tout autour de moi / me dit que tu seras toujours avec moi. » Le Christ est ressuscité pour toujours. Il est ici, présent, avant même que je me réveille, pour que je puisse le retrouver chaque matin et que je puisse me regarder avec tendresse, comme cela a dû être le cas pour Marie-Madeleine. Relisons sa rencontre avec Jésus et l'épisode de la maison du pharisien tels que don Giussani nous les a racontés : « Marie-Madeleine est là sur le trottoir, curieuse [...] ; elle regarde la foule qui suit ce Jésus qui se dit le Messie (ils devaient le tuer quelques mois plus tard), et Jésus, qui passe un instant par-là, la regarde sans même s'arrêter : à partir de cet instant, elle ne se regardera plus elle-même, elle ne se verra plus et ne verra plus les hommes, elle ne pourra plus voir les gens, sa maison, Jérusalem, le monde, la pluie et le soleil, sans avoir ces yeux dans son regard. Quand

¹ *Barco Negro*, paroles et musique de Caco Velho, Piratini et D. Mourão-Ferreira. « Le matin, quelle peur que tu me trouves laide ! // Je me suis réveillée en tremblant, jetée sur le sable. / Mais immédiatement tes yeux m'ont dit que je n'étais pas laide, / et le soleil a pénétré mon cœur. // J'ai vu ensuite une croix dans une roche, / et ton bateau noir qui dansait dans la lumière. / J'ai vu ton bras salutaire parmi les voiles déjà hissées : / les vieilles de la plage disent que tu ne reviendras pas. / Elles sont folles ! Elles sont folles ! // Je sais, mon amour, / que tu n'es même jamais parti / parce que tout autour de moi / me dit que tu es toujours avec moi. // Dans le vent qui jette du sable sur les vitres, / dans l'eau qui chante, le feu qui s'éteint doucement, / dans la chaleur du lit, dans les places vides, / dans mon cœur tu es toujours avec moi. // Je sais, mon amour...

elle se regardait dans le miroir, sa physionomie était dominée, déterminée par ces yeux », quelle que soit l'apparence, l'impression qu'elle se faisait à elle-même. Elle ne pouvait pas ne pas se regarder de cette manière : « Il y avait ces yeux là-dedans, vous comprenez ? Son visage en était façonné. [...] Toute sa vie, dans les détails comme dans l'ensemble, Marie-Madeleine l'a regardée à partir de ce regard, resté sans parole jusqu'à quelques jours plus tard, lorsque lui, qui se disait le prophète, a été invité à manger par les chefs des pharisiens qui voulaient le prendre en faute ; elle est entrée rapidement dans la salle à manger sans demander la permission, et elle s'est jetée à ses pieds, les lavant de ses larmes et les essuyant de ses cheveux, au grand scandale de tous ("Si c'était un prophète, il saurait qui est cette femme qui le touche !"). Mais toute sa vie, dans ses détails comme dans l'ensemble, elle n'a plus pu la voir, elle n'a plus pu la percevoir ni la vivre sans partir de ce regard. »² Imaginez comme elle a pleuré quand elle l'a vu mourir et quelle émotion profonde quand elle s'est entendu dire : « Marie ! »

La Résurrection n'est pas un fait du passé. C'est ce regard qui a pénétré pour toujours la vie de chacun de nous, déterminant notre manière de regarder toute la réalité. Le premier rapport avec la réalité est celui avec nous-mêmes. La Résurrection indique une présence, une présence présente, qui reste présente quelle que soit la situation que je traverse, quelle que soit l'impression que j'ai de moi-même, quel que soit le dégoût que je ressens pour moi-même ! Le Christ nous dit : « Tu m'appartiens, et toutes tes objections ne comptent pas ! Elles ne sont rien ! » La question est de savoir si nous faisons confiance au Christ ressuscité qui se représente, qui est présent ; il n'entre pas dans la vie si on ne le laisse pas entrer chaque matin, si l'on ne s'ouvre pas pour le recevoir. La vie devient vraiment pénible si l'on ne se regarde pas avec cette présence dans le regard. Aurions-nous pu imaginer un don plus grand ?

Prosperi. « *J'aimerais comprendre mieux ce que signifie que le plus grand allié contre l'obscurcissement est la réalité elle-même.* »

Carrón. Je suis toujours surpris par la parabole du fils prodigue : il avait sous les yeux un père, une maison, des biens, tout, tout, il avait tout à portée de main, mais il ne le reconnaissait pas ! Tout avoir ne suffit pas, ni même d'avoir fait la rencontre. Cela ne suffit pas ! En effet, bien souvent, nous ne voyons pas plus que lui, et nous pensons qu'il y a un autre chemin, différent de la rencontre, un raccourci qui permet d'arriver plus facilement

² L. Giussani, *Dal temperamento un metodo*, op. cit., p. 5-6.

au but, au bonheur que nous désirons tous (le fils prodigue part de chez lui pour cette raison). Mais la réalité est têtue : tu peux toujours partir, faire tout ce que tu veux pour être heureux, mais la réalité finira par te montrer qui tu es et alors, peut-être, tu commenceras à te rendre compte de ce que tu avais reçu. On m'a parlé il y a quelques temps d'un ami qui a quitté notre Fraternité comme le fils prodigue ; dix-sept ans plus tard, il a appelé un ami de la Fraternité pour lui dire : « Vous vous réunissez encore ? Vous vous retrouvez encore ? » « Bien sûr ! » « Je peux venir aussi ? Je meurs de nostalgie ! » Qu'est-ce qui lui a permis de comprendre, qu'est-ce qui a vaincu son obscurcissement, si ce n'est la réalité ? La réalité tout entière lui a fait comprendre ce qui lui était arrivé et que tout ce qu'il avait en tête n'était rien par rapport à cela ! Il serait beau de ne pas tomber, mais nous sommes misérables et, malheureusement, nous tombons. Alors, la réalité nous ramène à nous-mêmes et, lorsque toutes nos illusions et nos images se sont effondrées, elle nous permet de voir clairement toute la difficulté de la vie et le temps qu'il nous faut pour reconnaître ce qui nous est arrivé. Plus nous le reconnaissons rapidement, moins nous perdons de temps et plus nous jouissons de la vie en Sa présence.

Prosperi. « Nous avons été très frappés de voir comme nous nous décentrons du Christ sans nous en apercevoir ; sans nous en apercevoir, donc de manière inévitable et sans pouvoir l'empêcher. Les apôtres l'avaient sous les yeux et cela ne suffisait pas ! Que signifie, alors, que nous devons changer de posture, comme le dit don Giussani (“Change-la, s'il faut la changer !”), si nous nous décentrons insensiblement du Christ ? Comment ne pas retomber ici encore dans la problématique de “faire” quelque chose ? Et que signifie, existentiellement, de “décider” de participer à un événement ? En quoi consiste cette décision ? »

Carrón. Les apôtres l'avaient là en chair et en os. Rien ne manquait au témoignage du Christ, et pourtant, ils retombaient. Nous ne pouvons donc pas nous justifier en disant : « les amis de la Fraternité ne sont pas suffisamment des témoins ! » Non ! Ce n'est pas à cause des autres que nous retombons, mais parce que nous sommes misérables. Don Giussani cite une phrase que je me suis souvent répétée : « Il ne faut pas s'étonner que la faiblesse soit faible » (saint François de Sales). Quel mystère y a-t-il à ce que la faiblesse soit faible ? Il est normal que nous retombions, mes amis. Mais face à ces rechutes, regardons-nous avec un instant de tendresse ! Nous avons vu que la force du témoignage du Christ ne suffisait pas aux apôtres pour ne pas retomber. Je me souviendrai toujours du témoignage de don

Giussani place Saint-Pierre, lorsqu'il disait : « L'infidélité naît toujours dans notre cœur, même face aux choses les plus belles et les plus vraies, face auxquelles [...] l'homme peut faillir par faiblesse ou préjugé mondain. »³ Que don Giussani connaissait bien l'étoffe humaine dont nous sommes faits ! « Hors de moi, vous ne pouvez rien faire »,⁴ nous a dit Jésus. Même le plus éclatant des témoins ne suffit pas, parce que la liberté est en jeu. Au fond, nous rêvons d'un rapport avec la réalité et avec l'évidence qui n'implique pas la liberté. Mais c'est impossible. Nous sommes libres et pouvons donc retomber à chaque instant.

Que signifie, alors, décider de participer à un évènement tel que notre Fraternité dans l'Église ? Cela signifie décider de rester pour « baigner » dans un lieu où, même si je retombe (et je retombe, c'est inévitable !), je suis malgré tout embrassé et réveillé : un lieu où tout m'est redonné.

L'une d'entre vous m'écrit pour me parler d'une période difficile qu'elle traverse. Un soir, elle va tout de même dans son groupe de Fraternité, et elle revient contente, changée. Le lendemain soir, sa fille de quinze ans lui dit : « J'allais te laisser un mot, au cas où je ne te voie pas rentrer, pour te dire que tu devrais aller plus souvent là où tu es allée hier soir ! » Cela peut arriver à ceux de l'intérieur, comme nous, et à ceux de l'extérieur. Un jeune étudiant racontait ces derniers jours : « Vendredi, j'ai déjeuné avec un ami qui fait des études de droit et qui a un an de plus que moi ; il ne fréquente pas le mouvement, ou plutôt il a commencé à le fréquenter il y a quelques semaines. Nous avons parlé de différents sujets, des élections, des études, et, à un moment donné, il m'a dit : "S'il te plaît, j'aimerais qu'on se revoie, je voudrais continuer à te voir ; on peut peut-être se retrouver pour réviser à la fac, ou déjeuner plus souvent ensemble." Je lui ai demandé spontanément : "Excuse-moi, pourquoi voudrais-tu que nous nous voyions plus souvent ?" Il m'a répondu : "Je veux être plus avec toi et avec vous" – voilà, c'est cela, la décision ! – "avec vous du mouvement, parce que je remarque qu'il y a quelque chose de différent en vous, qui fait que je n'arrive plus à ne pas être avec vous." Je lui ai demandé : "Mais qu'est-ce qui est différent ?" Il m'a répondu : "Je désire être en rapport avec vous pas parce que vous êtes sympathiques (j'ai des amis bien plus sympathiques), pas parce que vous êtes sérieux dans les études (j'ai des amis bien plus sérieux), mais parce que vous êtes plus vrais, plus profonds. Vous êtes différents et

³ L. Giussani, « Dans la simplicité de mon cœur, je t'ai tout donné joyeusement », Rome, 30 mai 1998. Publié in L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, 2011, p. 13.

⁴ *Jn*, 15,5.

je n'arrive plus à ne pas être avec vous. J'ai commencé à lire *Le sens religieux*, à venir à chaque école de communauté ; j'habite avec un étudiant en sciences bancaires et je suis sûr que, tôt ou tard, il viendra lui aussi à l'école de communauté, parce qu'au dîner, nous ne parlons que de cela, du sens religieux." Cela m'a beaucoup frappé, au point de m'interroger : quelle est cette différence qu'il a vue en nous, au point de dire : "Vous n'êtes ni les plus sympathiques ni les plus sérieux, mais je n'arrive plus à ne pas être avec vous" ? »

« L'Église », écrit don Giussani, « est réellement un lieu d'humanité émouvant, c'est le lieu de l'humanité, où l'humanité grandit, croît, en extirpant constamment l'impur qui y entre, parce que nous sommes humains : elle est humaine ». Il souligne : « Les hommes sont donc humains lorsqu'ils extirpent l'impur et aiment le pur. » Ils ne justifient pas l'impur, mais ils extirpent l'impur et aiment le pur. « L'Église est un phénomène vraiment émouvant. »⁵ Reconnaître ce lieu n'implique pas de devoir faire quelque chose. C'est simple, parce qu'on ne peut résister, comme ce jeune qui ne peut pas ne pas rester avec les étudiants qu'il a rencontrés.

Prosperi. « Habitué depuis des années à fréquenter quotidiennement la compagnie, il m'a souvent semblé qu'il m'était facile de suivre grâce à cette possibilité de "vivre avec". Maintenant que je suis entré dans la vie adulte, les occasions de "vivre avec" sont moins nombreuses. Aujourd'hui, tu as parlé de suivre, c'est-à-dire s'identifier à l'expérience d'un autre. Peux-tu m'aider à mieux comprendre ce que cela signifie ? Et surtout, comment ne pas le réduire à un effort moraliste ? »

Carrón. Les occasions ne sont pas moins nombreuses. Arrêtez de le penser ! Elles ont simplement changé. Personne ne nous empêche de vivre en rapport avec les personnes qui nous aident visiblement à vivre. Tout dépend de ce que l'on décide de faire de sa vie et de son temps. Il est inutile de continuer à opposer des objections qui n'existent pas. Nous trouvons tout le temps nécessaire pour ce qui nous intéresse. Il ne faut pas vivre la condition adulte en pensant rester comme à l'époque de l'université ! Tout dépend de nous, de savoir si nous voulons nous mettre en jeu dans la relation avec les personnes : comme nous l'avons entendu dire par don Giussani, « il y a toujours des *personnes* ou des *moments de personnes* »⁶ dans lesquels nous pouvons voir ce dont nous avons besoin pour vivre et avec

⁵ Voir ci-dessus p. 88.

⁶ L. Giussani, *Un avvenimento di vita, cioè una storia*, Edit-Il Sabato, Milan 1993, p. 459.

l'expérience desquels nous pouvons nous identifier. Mais voir en eux l'idéal vécu ne peut remplacer la vérification que chacun doit accomplir dans sa vie, car c'est la vérification qui rend l'adhésion et le chemin plus sûrs, et qui nous permet d'atteindre la certitude du Christ à laquelle nous invite l'école de communauté de cette année. Pour acquérir cette certitude, il ne suffit pas d'être ensemble. « La foi », dit don Giussani, « ne peut pas tricher ; elle ne peut pas te dire : "C'est comme cela" et obtenir gratuitement ton assentiment pur et simple. » Dans ce cas, tu ne te l'appropries pas. « Non ! La foi ne peut pas tricher parce qu'elle est en quelque sorte liée à ton expérience : c'est comme si, au fond, elle devait comparaître au tribunal dont tu es le juge à travers ton expérience. »⁷ Ce n'est que s'il comparait au tribunal dont je suis le juge à travers mon expérience, que le regard du Christ peut pénétrer jusqu'à ma moelle et entrer dans mes entrailles, de sorte que je ne puisse plus me concevoir hors de ce rapport. « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi. »⁸ Personne ne peut faire ce parcours à ma place. Si nous ne sommes pas ensemble pour vérifier personnellement et faire toujours plus nôtre la phrase « Ce n'est plus moi qui vis... », la compagnie restera quelque chose d'extérieur à nous ; elle n'entrera pas dans nos entrailles, dans la perception, dans la conscience de nous-mêmes, dans la manière dont nous disons : « moi » ; elle ne modifiera pas la conscience que j'ai de moi-même. Sans cette vérification personnelle, cela ne deviendra pas ma propre foi.

Donc, si la foi ne peut pas tricher, « tu ne peux pas tricher non plus », poursuit don Giussani, « parce que pour pouvoir la juger, tu dois l'utiliser ; pour pouvoir voir si elle transforme ta vie, tu dois la vivre sérieusement : pas une foi de ton interprétation, mais la foi qui t'a été transmise, la foi authentique. C'est pourquoi notre concept de foi a un lien immédiat avec l'heure de la journée, avec la pratique ordinaire de la vie [...]. Si, en tombant amoureux de ta fiancée, ou en ayant connu plusieurs fois l'expérience de tomber amoureux, tu n'as jamais ressenti de quelle manière la foi change ce rapport ; si tu ne t'es jamais surpris à dire : "Combien la foi transforme ce rapport, l'améliore en illuminant ma tentative de le vivre !" ; si tu n'as jamais pu dire quelque chose de ce genre, [...] si tu n'as jamais pu dire : "Combien la foi rend ma vie plus humaine !" ; si tu n'as jamais pu dire cela, la foi ne deviendra jamais une conviction et ne sera jamais constructive, elle n'engendrera jamais rien, parce qu'elle n'a pas touché ton

⁷ L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, op. cit., p. 300.

⁸ Gal 2,20.

moi le plus profond. »⁹ C'est cette expérience que nous sommes invités à faire, la même que celle que don Giussani a réalisée devant nous hier dans le film.

Prosperi. La question suivante demande de mieux comprendre, à la lumière de ces exercices, ce qu'a dit le Pape place Saint-Pierre : « Que signifie l'insistance sur l'auto-référentialité ? »

Carrón. Le Pape nous a dit que « “sortir” signifie également repousser l'autoréférentialité dans toutes ses formes, cela signifie savoir écouter ceux qui ne sont pas comme nous, en apprenant de tout le monde, avec une sincère humilité. »¹⁰ En préparant les exercices et en relisant quelques textes de notre histoire, j'ai eu entre les mains un dialogue de don Giussani avec les enseignants du mouvement en 1978. Il lit ce que l'un d'entre eux a écrit et je le cite simplement pour vous montrer que ce n'est pas une question nouvelle entre nous : « Généralement », lui écrit cette personne, « le membre de base de CL a la réputation d'être incapable de rester avec les autres parce qu'il juge tout ce qui est différent comme inférieur, superflu ou hostile. Alors, il s'entoure des membres de sa communauté parce qu'il se sent mal avec les autres, il ne se sent pas compris. » Au-delà de savoir si telle est notre situation – ce n'est pas ce qui m'intéresse maintenant – c'est une donnée qu'il faut tout de même prendre en considération. Ainsi, don Giussani commente : « Pourtant [au début ce n'était pas comme cela], au début, les rencontres étaient faites de telle manière que l'on apprenait de tous ; des juifs, des protestants, des athées venaient : elles étaient vraiment faites pour ouvrir le cœur du chrétien à comprendre que la foi est capable de valoriser, de comprendre ce qu'il y a de vrai dans toute expérience. »¹¹

Voilà le regard que don Giussani nous a toujours appris à avoir. C'est le regard catholique, qu'il identifie par le terme « œcuménisme ». Ce mot « signifie que le regard chrétien vibre d'un élan qui le rend capable d'exalter tout le bien qui existe dans tout ce qu'il rencontre, en tant qu'il reconnaît que cela participe à ce dessein dont l'accomplissement se réalisera pleinement dans l'éternité et qui nous a été révélé dans le Christ ». Rien n'est exclu de cette étreinte. « L'avènement du Christ crée la culture nouvelle et donne naissance à la critique vraie », car « la valorisation du bien, petit ou grand, qui existe en chaque chose conduit à créer une nouvelle civilisa-

⁹ L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, op. cit., p. 300-301.

¹⁰ François, *Discours au mouvement de Communion et Libération*, 7 mars 2015.

¹¹ *Agli educatori. L'adulto e la sua responsabilità*, op. cit., p. 57.

tion, à aimer une nouvelle construction [...], une culture nouvelle ». ¹² Nous aurons toujours à l'esprit l'exemple du chien décomposé : « Je raconte souvent, à ce sujet, l'épisode attribué au Christ par un *agraphon*, selon lequel, pendant qu'il traversait les champs, Jésus vit la carcasse pourrie d'un chien ; saint Pierre, qui était devant lui, dit : "Maître, écarte-toi !" ; mais Jésus, au contraire, continua et, s'arrêtant à deux pas du chien, s'exclama : "Quelles dents blanches !" C'était la seule et unique bonne chose dans ce corps pourri. Les limites accablantes sautent aux yeux de tous [nous savons tous voir les limites !], tandis que la vraie valeur des choses ne peut être décelée que par celui qui a la perception de l'être et du bien, celui qui fait connaître et aimer l'être, sans effacer, couper, fermer ou nier quoi que ce soit, parce que la critique n'est pas une hostilité envers les choses mais un amour pour celles-ci. Par conséquent on ne peut être vraiment critique si l'on n'est pas pacifié par un amour qui nous possède et que nous possédons. Ce n'est que lorsqu'on est possédé entièrement par un amour, lorsque nous nous reconnaissons appartenant à l'amour du Christ, "débordant de paix", que nous sommes comme des enfants qui marchent sans peur dans la forêt obscure. » Don Giussani poursuit : « C'est en dernier ressort par le mot "miséricorde", qui résume tout, que le monde fut conquis au christianisme. » Miséricorde ! Avant, bien avant que le Pape François n'en parle ! Et personne ne peut dire qu'il est ambigu d'en parler en ces termes ! En effet, la miséricorde se trouve aux débuts du christianisme : « La capacité de miséricorde s'exprime comme sensibilité au bien, comme certitude de la victoire du bien avec la force du Christ. » Cette ouverture, cette certitude du Christ nous fait donc reconnaître le bien en quiconque, même en qui est plus éloigné : « Cette ouverture permet de se sentir chez soi auprès de quiconque conserve une parcelle de vérité, et partout à son aise. » ¹³ Chacun peut trouver dans cette dernière phrase le critère pour juger si sa manière de vivre le mouvement est autoréférentielle ou pas : s'il se trouve « partout à son aise ».

Prosperi. « Quelle valeur a le passé, si seul l'instant présent compte ? Si l'évènement se produit maintenant, quelle valeur a l'histoire qui nous a précédés ? »

¹² L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op.cit., p. 194-196.

¹³ L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op.cit., p. 195-199.

Carrón. L'histoire qui nous a précédés est fondamentale car, comme le dit don Giussani dans *Le sens religieux*, sans l'expérience et la richesse du passé, il n'y a pas de communication possible, tout est aride. « Plus je suis chargé d'expérience, plus je suis capable de vous parler. » Mais pour que tout ce qui nous arrive puisse devenir véritablement nôtre, c'est-à-dire une richesse de laquelle partir dans le rapport avec l'autre et avec toute chose, il faut être engagés dans la vie comme expérience. Cela ne va pas de soi. « Le dialogue et la communication humaine ont des racines dans l'expérience : en effet, à quoi [tient] l'aridité [...] de la vie en commun des communautés, sinon au fait que trop peu de personnes peuvent se dire engagées dans l'expérience, dans la vie comme expérience ? C'est le désengagement de la vie comme expérience qui fait bavarder et non parler. L'absence de vrai dialogue, cette terrible sécheresse de la communication, cette incapacité de communiquer ne peuvent être comparées qu'au commérage. » Pour nous faire comprendre la dynamique qui génère la participation et la communication, Giussani propose deux observations : « L'expérience est gardée par la mémoire. La mémoire, c'est garder l'expérience ; l'expérience gardée par la mémoire, parce que je ne peux dialoguer avec vous, si mon expérience n'est pas gardée en moi, protégée en moi comme un enfant dans le sein de sa mère, afin qu'elle grandisse en moi, à mesure que le temps passe. » La deuxième observation – voici le point qui nous intéresse – est que « l'expérience doit être vraiment comme cela, c'est-à-dire jugée par l'intelligence, sinon la communication se réduit à débiter des mots ou à vomir des jérémiades. Et comment l'intelligence juge-t-elle l'expérience ? Toujours en comparant le contenu expressif aux exigences constitutives de notre humanité, à l'« expérience élémentaire », parce que l'expérience élémentaire est l'intelligence en acte dans son essence. »¹⁴

Quel est alors le problème ? C'est que l'on peut ne pas faire d'expérience, ne pas comprendre ce que le passé nous a enseigné. Pour les juifs, qui ont vu que tout leur a été donné par Dieu, sans cesse, que signifie apprendre du passé ? C'est être constamment ouverts au nouveau don qui leur sera fait. Mais si l'on n'a pas appris du passé cette disponibilité à recevoir, lorsqu'arrivera un nouveau don de Dieu, nous ne serons pas disponibles pour l'accueillir et nous le refuserons. Ainsi, au lieu d'apprendre cette attitude de simplicité qui accueille constamment la manière dont le Mystère renouvelle maintenant son don, à un moment donné, nous pouvons penser avoir compris et posséder ce que nous devons apprendre sans cesse, à partir du premier instant d'expérience chrétienne ; nous courons alors à notre perte. Voilà pourquoi don Giussani affirme : « Ce que l'on sait ou ce que l'on a devient expérience

¹⁴ L. Giussani, *Le sens religieux*, op.cit. p. 126-127.

si ce que l'on sait ou que l'on a est quelque chose qui nous est donné maintenant : s'il y a une main qui nous le tend maintenant », autrement on perd tout ce que l'on sait et que l'on a. Il ajoute cette terrible phrase : « En dehors de ce "maintenant", il n'y a rien ! »¹⁵ Pour comprendre la vérité de ces paroles, il suffit de regarder les rapports que vous vivez : sans ce « maintenant », toute l'expérience que vous avez vécue avec votre femme ou votre mari devient aride ; vous ne vous rendez plus compte du début, votre femme ou votre mari ne vous surprend plus comme au début. À quoi sert toute votre expérience, si ce n'est à vous préparer toujours plus à vous émerveiller du fait qu'il ou elle est encore là et vous aime encore ? « En dehors de ce "maintenant", il n'y a rien ! » Nous le comprenons bien dans l'expérience, car tout nous est donné. Lorsque nous cessons de nous émerveiller « maintenant », dans le présent, malgré toute l'expérience passée, nous disons : « Oui, c'est très bien, c'était vrai pendant un temps, mais maintenant, cela ne l'est plus, tout est vieux ! ». Nous succombons alors à la conviction que le mariage est la tombe de l'amour et que le christianisme est la tombe du désir. Mais ce n'est pas parce que nous le disons qu'ils le sont vraiment ! Nous finissons par le penser parce que nous ne sommes plus ouverts ; nous ne sommes plus disponibles. C'est pourquoi je disais hier que les nouveaux amis que nous rencontrons sont ceux qui nous redonnent le regard que le Christ a introduit dans le monde. Qu'est-ce que l'on perd, si l'on ne voit pas ce que voient les nouveaux ? Pourtant, souvent, nous les traitons de naïfs, comme le faisaient les pharisiens avec Jean et André. « *Est-il un des notables qui ait cru en lui ?* »¹⁶, répliquaient durement les pharisiens à ceux qui, après avoir rencontré Jésus, déclaraient surpris : « Jamais homme n'a parlé comme cela ! »¹⁷ Le jour où nous arriverons à surprendre en nous aussi cette attitude de fermeture, nous pourrons rentrer à la maison ! L'aveugle né, lui, le dernier arrivé, ne pouvait pas ne pas reconnaître ce qui lui arrivait à ce moment-là.

Il faut demander à la Sainte-Vierge de nous conserver dans la disposition originelle. C'est ce que le Pape recommandait aux mouvements : « *La nouveauté de vos expériences ne consiste pas dans les méthodes et dans les formes, même si elles sont importantes, mais dans la disposition à répondre avec un enthousiasme renouvelé à l'appel du Seigneur.* »¹⁸ Autrement dit : vous pouvez avoir fait bien des choses, mais si vous avez perdu la dispo-

¹⁵ Cf. ASAEMD, document imprimé intitulé « Dédicace 1992 Rimini, 2-4 octobre 1992 ». A. Savorana, *Vita di don Giussani*, op. cit., p. 851.

¹⁶ *Jn* 7,48.

¹⁷ *Jn* 7,46.

¹⁸ François, *Discours aux participants du congrès mondial des mouvements ecclésiaux et des communautés nouvelles*, 22 novembre 2014.

sition originelle, tout le feu du début se réduira en cendres. Il n'y a pas d'échappatoire. Nous pouvons multiplier les bavardages, protester, nous mettre en colère, mais si nous perdons cette disposition, il est inutile de nous plaindre par la suite. Pourtant, les choses ne se passent pas nécessairement comme cela ! Mais il faut une décision de notre part. Si nous ne sommes pas encore capables de la prendre, commençons à demander au Seigneur de nous aider. Vite ! Avant que le désert n'avance en nous.

Prosperi. Donc, accepter que l'évènement se produise maintenant dépend de la reconnaissance du fait que Celui qui est entré dans notre vie, qui nous a saisis dans la rencontre, continue à mener notre vie.

Carrón. J'ai à l'esprit l'épisode de la manne. Dans le désert, le peuple a faim. Dieu répond en lui donnant la manne chaque matin. Mais comme ils n'ont pas confiance et qu'ils ne croient pas que le Seigneur reste présent (« elles disent que tu ne reviendras pas »), les hébreux commencent à accumuler la manne, au lieu de grandir en confiance et en conscience, avec une attitude d'enfant, et de s'abandonner à cette Présence qui s'est montrée aussi manifestement intéressée à leur sort. Je comprends la tentation, parce que cet abandon fait dépendre continuellement d'un Autre ; il nous met constamment à la merci d'un Autre, du dessein d'un Autre, et cela ne nous plaît pas car cela signifie que nous ne sommes pas les maîtres de notre vie. Mais le problème est d'avoir une véritable affection envers nous-mêmes, un amour de soi suffisamment grand pour être disponibles à nous recentrer constamment pour Le reconnaître au centre, car lui seul nous accomplit. Heureusement que le Christ nous *primerea* sans cesse !

Prosperi. « L'attitude professionnelle qui devient gratuité pour le bien des autres nous semble particulièrement désirable. Pourtant, l'expérience professionnelle est faite habituellement d'ambition, de projet personnel, voire de mesquinerie. Comment la rencontre présente avec le Christ peut-elle changer notre attitude au travail ? Comment l'action au travail peut-elle témoigner d'une obéissance, au lieu d'avoir comme but premier l'argent, le pouvoir ou la carrière ? »

Carrón. Que cherche-t-on dans le travail ? Que cherchez-vous dans le travail en courant après l'argent, le pouvoir ou la carrière ? Votre propre accomplissement. Mais essayez, essayons de vérifier si cela suffit pour vous accomplir, pour nous accomplir. Je vous ai toujours dit que le problème de la vie commence quand tout va bien, quand on a tout ce que l'on recherche

au travail, et que l'on découvre pourtant que cela ne suffit pas. Cela ne suffit pas pour la raison que nous donne Pavese : « Ce qu'un homme recherche dans les plaisirs est un infini, et personne ne renoncerait jamais à l'espoir de parvenir à cet infini ». ¹⁹ Si l'on ne reconnaît pas que c'est ce rapport avec le Mystère dont nous parlons qui accomplit la vie, on ne peut imaginer qu'une quelconque nouveauté entre dans notre rapport au travail. En effet, c'est la conscience de la nature du moi qui s'obscurcit, si bien que la manière de vivre le travail finit par s'obscurcir : la conscience de la disproportion infinie entre les choses que j'ai sous les yeux et l'ampleur de mon désir se perdent, de sorte que, même si je parviens à obtenir ce que je veux, tout est étriqué pour la capacité de mon âme ; même si tout va pour le mieux, je ne peux pas être satisfait. Ce n'est pas un problème éthique, il ne s'agit pas de dire : « Il faut que je me contente d'un peu moins » ; d'ailleurs, nous ne parvenons pas à nous contenter d'un peu moins. Nous ne pourrions « nous contenter » – c'est-à-dire être libres – que si nous avons tout, parce que tout ce qui n'est pas tout – l'argent, le pouvoir, la carrière – est trop peu. La question est donc de savoir si nous commençons à comprendre que notre vie ne s'accomplit pas dans ce que nous faisons, mais dans un rapport avec Sa présence maintenant.

C'est pourquoi don Giussani affirmait que seule la gratitude peut faire naître la gratuité – espérons que nous travaillerons sur ce point – : un rapport nouveau et différent avec le travail, cette « modalité subversive et surprenante » de vivre les choses habituelles qui entre dans l'histoire avec le christianisme, ²⁰ comme nous l'ont montré les tableaux de Millet projetés dans la salle de conférence : la vie quotidienne, les choses habituelles changées par la présence du Christ, par un regard dans notre regard. On ne peut changer que si le travail est pénétré par la mémoire du Christ. Le problème est la mémoire ; autrement, nous vivons comme tous les autres, vraiment comme tous les autres.

Dans son dernier livre, l'écrivain Emmanuel Carrère parle des débuts du christianisme en ces termes : « Je suis [...] convaincu que la force de persuasion de la secte chrétienne [il utilise ces termes sans doute parce qu'il a été chrétien à une certaine période de sa vie mais qu'il ne l'est plus maintenant] tenait en grande partie à sa capacité d'inspirer des gestes sidérants, des gestes – et pas seulement des paroles – qui allaient à l'inverse du comportement humain normal. Les hommes sont ainsi faits qu'ils veulent [...] du bien à leurs amis et, tous, du mal à leurs ennemis. Qu'ils aiment mieux être forts que faibles, riches que pauvres, grands que petits, dominants plutôt que dominés. C'est ainsi, c'est normal, personne n'a jamais dit que

¹⁹ C. Pavese, *Le métier de vivre*, in *Œuvres*, Gallimard 2008, p. 1572.

²⁰ Voir ci-dessus p. 83.

c'était mal. La sagesse grecque ne le dit pas, la piété juive non plus. Or voici que des hommes non seulement disent mais font exactement le contraire. D'abord on ne comprend pas, on ne voit pas l'intérêt de cette extravagante inversion des valeurs. Et puis on commence à comprendre. On commence à voir l'intérêt, c'est-à-dire la joie, la force, l'intensité de vie qu'ils tirent de cette conduite en apparence aberrante. Et alors on n'a plus qu'un désir [nous l'avons entendu hier], c'est de faire comme eux. »²¹

Prosperi. « Don Giussani nous a dit que la virginité comme racine du rapport avec les choses est la voie pour tous. On peut dire que c'est le secret de la vie. Que signifie que la virginité est la manière la plus vraie de vivre la vie même dans le mariage ? »

Carrón. Qu'il s'agisse du travail ou de l'affectivité, on en revient toujours au même point : la conscience de la nature du moi. Le problème du rapport avec l'autre réside dans le moi, c'est-à-dire dans la perception que j'ai de moi-même et donc de l'autre. Mais nous prenons cela pour de l'individualisme. Non, non ! Le problème réside dans la perception de soi ; si l'on ne comprend pas bien cela, on décharge sur l'autre (lui ou elle) la responsabilité de « résoudre » notre propre désir d'accomplissement. Mais l'autre ne le résout pas, il ne peut pas le faire : c'est ce qui fait que le rapport, souvent, devient violent. *Le sens religieux* parle en ces termes de « l'exigence [comme] caractéristique de la vie » : « Un passage de *Romeo et Juliette* de Shakespeare exprime de façon synthétique l'ouverture analogique du dynamisme de l'amour chez l'homme : "Montre-moi une surpassante beauté ; à quoi servira sa beauté sinon à être la page où je lirai celle qui passe la surpassante beauté ?" L'attrait de la beauté suit une trajectoire paradoxale : plus elle est belle, plus elle renvoie à autre chose [...], [plus elle] ouvre [le désir] au lieu de le fermer, et plus [elle] est signe d'autre chose. [...] Ce qui caractérise l'exigence de l'existence humaine, c'est qu'elle se réfère à *quelque chose au-delà* d'elle-même, comme étant son sens, son but. Les exigences humaines attestent, affirment implicitement qu'il existe une réponse ultime *au-delà* des conditions existentielles expérimentables. »²²

L'expérience nous dit qu'un moi et un toi éveillent l'un en l'autre, de façon réciproque, un désir infini – un désir de plénitude, d'accomplissement – disproportionné par rapport à leur capacité à y répondre. C'est donc uniquement l'horizon d'un amour plus grand qui évite que chacun des deux se consume

²¹ E. Carrère, *Le royaume*, P.O.L. 2014, p. 211-212.

²² L. Giussani, *Le sens religieux*, op.cit. p. 169-170.

dans la prétention (fondamentalement violente) que l'autre – qui est structurellement limité – réponde à ce désir infini qu'il a pourtant suscité.²³

Ton cœur d'homme appelé au mariage a la même exigence que mon cœur d'homme appelé à la virginité comme forme de vocation : le Christ est le seul qui puisse répondre à la soif de bonheur que l'autre éveille constamment en moi. En ce sens, la virginité, comme nous l'avons entendu dire par don Giussani hier, « est la forme de vie visible qui rappelle à tous l'idéal de tous, pour tous, qui est le Christ, le seul pour qui il vaut la peine de vivre et de mourir, de travailler, d'aimer une femme, d'élever ses enfants, de diriger et d'aider un peuple ». C'est pour cela qu'elle est pour tous. C'est notre intérêt. Car seul le Christ détermine mon rapport à l'autre, avec ma femme ou mon mari ; ce n'est que si le Christ est réellement présent et accepté dans ma vie que ce rapport pourra ne pas devenir violent et pourra être gratuit. En effet, la virginité en tant que dimension que nous sommes tous appelés à vivre indique le rapport avec l'autre comme pure affirmation de son être (« tu aimes l'autre parce qu'il existe »), qui porte en lui-même la « nuance de gratuité », de « pureté absolue » dont nous avons entendu parler hier et que seul le Christ permet. C'est en partant de la gratitude d'être aimé par le Christ, à partir de l'émotion profonde pour la charité du Christ à mon égard, que la gratuité peut fleurir dans ma vie. À partir de cette profonde émotion, je pourrai aimer l'autre et le regarder gratuitement, sans prétendre qu'il remplisse ce qu'il ne peut pas remplir – mon cœur, ce besoin infini – à cause de ses limites. J'ai été frappé par la fin de l'intervention de don Giussani : « La lutte [...] contre le nihilisme [que l'on peut trouver dans la société ou dans les rapports], est cette émotion vécue ».²⁴

Prosperi. « Quelle différence y a-t-il entre le fait d'être content et la joie ? Giussani nous a dit que la joie est plus qu'être content. Comment être joyeux ? »

Carrón. Uniquement en vivant comme nous le décrivons. Regardez bien les phrases de don Giussani dans le film d'hier : « La joie exige la gratuité absolue, qui n'est possible qu'en présence du divin. »²⁵ Ce n'est que si le Christ pénètre la vie, que l'on peut être joyeux ; autrement, on dépendra de tout autre chose et aucun contentement ne sera comparable à cette joie. Voilà pourquoi Jésus dit que nul ne pourra enlever la joie provoquée par sa présence.

²³ Cf. J. Carrón, « Un rayon divin : telle apparut à ma pensée, ô dame, ta beauté » (G. Leopardi), *Traces-Litterae Communionis*, octobre 2006, p. I-IV.

²⁴ Voir ci-dessus p. 88.

²⁵ Voir ci-dessus p. 87.

Prosperi. « Comment soutenir et dilater l'unité entre nous en suivant aujourd'hui celui qui guide ? »

Carrón. Il y a des années, lors d'un rassemblement d'étudiants, on avait demandé à don Giussani comment approfondir l'unité. Une personne lui parlait de son exigence et de son désir d'approfondir la communion (souvent, on pense que l'on peut approfondir soi-même la communion). Écoutez la réponse de don Giussani : « Dire : "Il y a un manque de communion, donc nous désirons approfondir la communion entre nous", mène à quelque chose de factice ; tel quel, cela mènerait à quelque chose de factice. C'est en réalité le désir d'approfondir la foi en moi-même [...], c'est l'approfondissement de la foi en moi-même qui me coagule à vous dans la communion. Il existe un danger présent et très répandu dans le mouvement : celui de penser que le salut vient du fait d'approfondir son appartenance à l'objectivité de la communion. Mais l'objectivité de la communion naît de l'approfondissement de la foi personnelle, car la foi est le rapport entre le Christ et Dieu. »

Jean et André n'ont pas approfondi la communion entre eux en se mettant d'accord ou en tentant de « s'échauffer » un peu en parlant de communion. Non ! Comme nous l'avons entendu hier de la bouche de don Giussani, les deux hommes étaient pleins de la même chose. Et plus on est plein de ce qui remplit aussi l'autre, plus on est en communion l'un avec l'autre. Autrement, on succombe à la tentation de penser que la communion est quelque chose que l'on peut réaliser soi-même. Don Giussani poursuit en effet : « Plus j'approfondis la foi, plus je m'unis à toi, même si tu résistes. Quand vous serez mariés, plus un homme approfondira le sens de son rapport avec le Christ [vous voyez, il revient toujours au même point] dans la fonction qui lui est donnée, plus il aimera sa femme, même si elle le trompait. C'est l'approfondissement de la foi chez la personne qui, comme corollaire, comme conséquence, fait mûrir la communion. Ce n'est pas en voulant approfondir la communion entre nous que notre communion mûrit [nous confondons l'origine, le point d'origine de la communion, avec autre chose ; nous l'identifions avec notre volonté de construire] : ainsi, ce sont en effet les aspects psychologiques, sentimentaux et idéologiques que l'on exalte ». Don Giussani reste longtemps sur ce thème pour souligner « que le problème, c'est la personne ; tout dérive de la foi de la personne. »²⁶ Tout, même la présence : « La présence sera une conséquence de cela, une conséquence, y compris du point de vue dynamique [...] : la présence se manifeste d'autant plus qu'est profonde la conscience de la foi que j'ai en

²⁶ L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)*, op. cit., p. 250-252.

moi. C'est pour cela que j'ai souligné certains termes », dit Giussani : « La Présence "remplit", donne du "goût", donne la "paix", car ce sont tous des symptômes personnels. À quoi s'oppose notre insistance, tout particulièrement cette année, sur l'idée de présence ? Elle s'oppose à l'idée d'une présence comme "communauté", comme collectivité, comme groupe. Ce n'est pas qu'ils ne doivent pas exister, mais ce sont des conséquences » ; plus on vit ce qui a été dit comme expérience personnelle, plus on s'exprime également comme groupe. « Autrement, on devient idéologique [comme cela arrive souvent], on se perd rapidement, on s'épuise. »²⁷

Le problème est donc la personne ; tout découle de la foi de la personne. Par conséquent, « qu'est-ce qui nous réunit ici ? [...] C'est le problème de notre propre vie, de ma vie, du sens de ma vie, de la vérité de ma vie, de la vérité de mon rapport au monde et donc de la vérité de mon rapport au temps, au destin ! Voilà le problème : c'est la foi. » Cela me semble clair pour tout le monde, après ce que nous avons vu se produire sous nos yeux hier pendant deux heures ; le problème, c'est la foi, c'est-à-dire « ce que signifie réellement que le Christ est le sens de ma vie. Tout le reste n'est qu'un corollaire qui apparaît, qui se manifeste avec ses instruments de médiation, mais le point essentiel est celui-là. »²⁸

La vraie question est donc de suivre. Suivre, c'est s'approprier toujours plus ce qui nous est arrivé : « Aujourd'hui, j'ai rencontré une personne qui terminait sa problématique par une question : "Que dois-je faire ?" Et la réponse était : "Suis ! Suis [...] l'autorité. Suis : si tu suis, tu comprendras ; si tu ne suis pas, tu ne comprendras pas." Voilà l'erreur de ceux qui n'ont pas suivi l'évolution de l'histoire du mouvement : ils en sont restés, par exemple, aux premières années et, maintenant, devant l'ampleur du mouvement, ils ressentent la nostalgie des premiers temps et ils veulent juger ce que le mouvement dit maintenant avec leur tête, avec leur manière de percevoir et de penser. [Certains disent même que je change la nature génétique du mouvement !] Ils devraient plutôt recommencer à suivre, comme au début. Au début, ils ont compris parce qu'ils ont suivi. Mais maintenant, ils sont grands et ils disent : "Non, nous voulons comprendre nous-mêmes ; nous voulons suivre ce qui nous semble juste." C'est ainsi qu'ils se trompent, y compris en politique. »²⁹

Mes amis, la vie, c'est sérieux.

Aidons-nous à la vivre avec sérieux !

²⁷ *Ibidem*, p. 251-252.

²⁸ *Ibidem*, p. 252.

²⁹ L. Giussani, *Affezione e dimora*, Bur, Milan 2001, p. 71.

INFORMATIONS PRATIQUES

Prière pour les chrétiens persécutés

Le pape François a de nouveau lancé un vibrant appel en faveur des chrétiens persécutés : « Malheureusement, encore aujourd’hui, nous entendons le cri étouffé et négligé de beaucoup de nos frères et sœurs sans défense, qui, à cause de leur foi au Christ ou de leur appartenance ethnique, sont publiquement et atrocement tués – décapités, crucifiés, brûlés vifs –, ou bien contraints d’abandonner leur terre » (12 avril 2015). Cette situation grave ne peut pas ne pas interpeller chacun de nous et tout le mouvement. La Conférence Épiscopale Italienne réfléchit à une initiative de prière qui implique toute l’Église. Dès que les modalités et la forme du geste seront décidées, nous vous en informerons.

Meeting pour l’amitié entre les peuples 2015

Comme vous le savez, le Meeting se déroulera cette année du jeudi 20 août (ouverture à midi) au mercredi 26 août (fermeture à minuit). Les organisateurs ont choisi ces nouvelles dates pour faciliter la participation du plus grand nombre de personnes possible, parce qu’on ne construit le Meeting qu’en participant personnellement à l’événement, comme le disait don Giussani, au moins pour un jour. Le Meeting est le geste le plus expressif de notre histoire ; en prendre conscience est la première manière de le soutenir. Ces dernières années, beaucoup de personnes qui venaient pour la première fois ont été frappées par les rencontres et les expositions, mais surtout par tous ceux qui le réalisent, qui y participent, qui y assistent, qui sont intéressées, qui se laissent provoquer et posent des questions, qui travaillent gratuitement et sont contentes. Beaucoup de monde trouve dans le Meeting un espace de dialogue, de partage et de rencontre, jusqu’à demander qui sont ceux qui le réalisent et vouloir connaître l’origine de cette expérience. Participer personnellement au Meeting est donc une occasion pour tous de redécouvrir l’expérience qui le fait naître et ce qu’il apporte.

Le titre de cette année est tiré d’une poésie de Mario Luzi : « De quoi manques-tu, mon cœur, quel est ce manque qui te remplit soudain ? » Nous comprenons tous la portée culturelle d’un tel titre car, nous l’avons vu ces jours-ci, c’est un obscurcissement de la conscience sur la nature du moi qui est à l’origine de la confusion actuelle, qui fait qu’il n’y a plus aucune évidence. Il sera donc intéressant d’affronter cette question en cherchant une réponse ; autrement, l’appauvrissement de la personne et la réduction du désir deviendront de plus en plus inévitables.

Vie de la Fraternité

Je reprends quelques aspects de la vie de la Fraternité au sujet desquels nous avons reçu des demandes d'explication.

Visiteurs des groupes de Fraternité. Lors de la rencontre avec les prieurs des groupes de Fraternité du diocèse de Milan le 4 décembre 2013, comme vous avez pu le lire, j'avais déjà eu l'occasion de rappeler ce que j'ai toujours entendu dire par don Giussani, comme vous j'imagine, au sujet de la fonction de visiteur à l'intérieur du groupe de Fraternité. Il expliquait : « En tant que visiteur, tu vas là où je ne peux pas aller ; comme je ne peux pas arriver jusque-là, c'est toi qui y vas. » Le visiteur n'appartient pas directement à la structure de la Fraternité en tant que telle. C'est simplement une figure qui a pour but d'offrir une amitié, un rapport ; c'est une manière de faire arriver le regard de celui qui guide, l'affection de celui qui a la responsabilité de guider lorsqu'il n'arrive pas à l'apporter directement. La fonction du visiteur est simplement d'apporter, par sa présence, ma propre présence là où il m'est impossible d'arriver (j'aimerais pouvoir aller partout, mais ce n'est pas possible, car nous sommes nombreux et en de nombreux endroits du monde). En ce sens, le visiteur est indiqué par celui qui guide, ou du moins vérifié avec lui. Un groupe de Fraternité qui désire l'aide d'un visiteur pour son chemin doit donc, après avoir repéré une personne, demander au responsable diocésain ou régional si cela est opportun et si la personne convient, pour sa valeur de lien avec le centre de la Fraternité.

Élection des responsables diocésains. Je pense qu'il est utile de bien expliquer comment nous avons abordé et comment nous avons tenté de répondre à cet aspect de la vie de la Fraternité. Dès que la Fraternité s'est constituée, don Giussani a pensé à une structure pour la conduire : celle de la Diaconie centrale, à laquelle participent les responsables régionaux de la Fraternité qui sont élus – là où la Fraternité est reconnue par l'évêque du diocèse – par les responsables diocésains qui, à leur tour, sont élus par les membres résidant dans le diocèse. Pour désigner le responsable diocésain (selon l'art. 30 des statuts), une procédure spécifique a été pensée, de façon à ce que chacun puisse être informé du moment et du déroulement de l'élection. Dans certains diocèses, cette procédure a déjà commencé à être utilisée. Mais dans certains cas, nous avons reçu des questions qui montrent une difficulté à comprendre la nature de ce geste. Le point important à clarifier concerne l'autorité de la Fraternité et ce que veut dire que la Fraternité choisit son guide. Don Giussani décrit comment on identifie l'autorité : l'autorité, ou « point de repère, n'est pas la somme des participants à une rencontre ». Alors, où se trouve l'autorité ? « L'histoire judéo-chrétienne

tout entière montre une autorité fixée par Dieu, selon une gamme variée, en suivant laquelle et en obéissant à laquelle nous sommes assurés d'être sur le bon chemin. » Nous appartenons à cette histoire. Pourquoi avons-nous suivi l'autorité de don Giussani ? L'avons-nous choisie nous-mêmes ? Elle nous a été donnée par Dieu et nous l'avons reconnue. C'est cette modalité que Dieu a toujours utilisée dans l'histoire du peuple juif. Comment, alors, l'autorité est-elle choisie ? De manière abstraite, on peut dire qu'il y a trois manières pour les hommes de choisir l'autorité. Don Giussani l'explique : la première, par un vote démocratique ; la seconde, parce qu'une personne s'impose comme chef ; la troisième en reconnaissant qu'elle est donnée par Dieu. Don Giussani affirme : « Cette autorité n'est pas le fruit d'une élection démocratique, et peut encore moins naître de l'impétuosité prétentieuse d'une personne qui dirait : "Je suis le chef." Il reste une seule solution : qu'elle soit une grâce donnée par Dieu. » Comme c'est une grâce, on peut l'accepter ou la refuser, mais elle reste toujours une grâce : « L'autorité est une personne en qui Dieu nous a fait la grâce d'établir notre point d'intersection dans l'histoire. » C'est exactement ce que nous avons reconnu en don Giussani. Une fois l'autorité fixée par Dieu, quelle est sa tâche ? L'autorité a le devoir d'indiquer qui elle considère comme plus utile pour aider la Fraternité à accomplir un chemin. Pour cela, don Giussani affirmait : « Cette autorité a aussi comme préoccupation et comme tâche principale d'identifier celui qui, parmi ceux qui se réunissent, traduit le mieux ce qu'elle a apporté. Autrement dit : l'indication de la nouvelle autorité passe à travers l'autorité avec laquelle Dieu nous a appelés. » Vous avez vu comment cela s'est passé pour moi. Je ne suis pas ici parce que je l'ai choisi, ou parce que vous m'avez choisi. C'est lui qui m'a choisi en me faisant venir d'Espagne. C'est lui qui a indiqué l'autorité. Cela n'a pas empêché de devoir passer ensuite à travers toutes les procédures fixées pour confirmer, de la part de la Diaconie centrale, ce que don Giussani avait indiqué. La Diaconie centrale, en suivant l'indication de don Giussani, m'a élu. Sa première préoccupation a été d'indiquer l'autorité. « Autrement, l'alternative serait que la continuité soit la méthode démocratique ou la prétention d'une personne qui s'impose. » Mais ainsi, nous en reviendrions à l'une des méthodes que don Giussani a refusées pour identifier celui qui guide la Fraternité, car « continuer, c'est [toujours] obéir ; continuer, c'est encore obéir : affirmer l'œuvre d'un Autre [...]. L'indication que l'autorité nous donne d'une nouvelle autorité qui continue n'est pas nécessairement l'indication du plus grand ou du plus saint. » C'est un soulagement ! « Le terme obéissance entre donc dans le domaine de la liberté et purifie la liberté ; il la fait être ce qu'elle doit être, c'est-à-dire un émerveillement, une

reconnaissance et une adhésion à ce que Dieu nous offre, à travers l'autorité qu'il a fixée. Cette autorité fixe une autre autorité, et nous suivons cette autre autorité », affirme toujours don Giussani. « Ce que nous disons de notre mouvement est une analogie de ce qu'est l'Église de Dieu. Voilà pourquoi l'humilité est la caractéristique de l'autorité : l'humilité, qui ne s'impose pas. Car c'est l'obéissance qui sauve l'unité de l'histoire. » (FCL, *Documentazione audiovisiva*, Diaconie de CL Espagne, Milan, 4 juin 1993).

Tout ce qui est dit ici vaut aussi pour identifier le responsable dans les diocèses et le responsable de la région pastorale dans laquelle la Fraternité s'organise. En effet, la proposition de désignation est faite par ceux qui guident la Fraternité, et soumise à la libre expression des participants à l'assemblée.

MESSE

Lectures de la Sainte Messe : Ac 4,8-12 ; Ps 117 (118) ; 1Jn 3,1-2 ; Jn 10,11-18

HOMÉLIE DU PÈRE FRANCESCO BRASCHI

« C'est pour cela que le Père m'aime, parce que je donne ma vie, pour la reprendre. [...] J'ai pouvoir de la donner et j'ai pouvoir de la reprendre » (Jn 10, 17-18). Ces paroles du Christ pourraient glisser sur nous, passer inaperçues parmi les nombreuses paroles entendues ces jours-ci. Ou alors, elles pourraient laisser en nous – pour peu de temps seulement – un écho sentimental, voire le pressentiment que ce sont des paroles importantes, mais qui concernent au fond plus le rapport entre le Christ et le Père que les exigences de notre vie concrète, ici et maintenant.

Pourtant, ces paroles ne nous ont pas seulement été lues, mais annoncées. Ou plutôt : elles nous ont été dites par le Christ lui-même, qui parle et qui est le sujet de la liturgie de l'Église. Par conséquent, nous ne pouvons plus penser qu'elles représentent quelque chose de différent ou de séparé de Son retour, de la Présence qu'il est maintenant, ici, pour chacun de nous.

Mais que signifie : « *C'est pour cela* que le Père m'aime, parce que je donne ma vie, *pour* la reprendre » ; est-ce à dire : « *afin* que je la reprenne à nouveau » ? Que veut dire que la raison de l'amour du Père pour le Christ ne réside pas seulement dans le fait qu'Il donne sa vie, mais qu'il la donne « dans le but » de la reprendre, “afin qu'”il la reprenne ? Nous pensons tous savoir ce que signifie « donner sa vie » : cela signifie offrir, sacrifier, et nous sommes plus que disposés (au moins à la fin d'une session d'exercices spirituels) à reconnaître la grandeur du don que le Christ nous fait de sa vie.

Mais ce « savoir » comporte un risque. Si la Pâque du Christ ne devient pas la *méthode* pour vivre dans la réalité, nous courons le risque que la vie que le Christ donne pour nous reste un geste lointain dans l'espace et le temps, que cela reste un pieux souvenir auquel revenir de temps en temps par l'esprit.

Nous courons le risque de regarder la Croix du Christ, le don de sa vie comme une « mission accomplie », que nous avons rappelée à Caravaggio (ou ailleurs) le Vendredi Saint, mais que nous voyons maintenant surtout comme quelque chose qui reste sur nos épaules, qui devient *notre* Croix. Cela alimente même (Dieu nous en préserve !) un soupçon amer : que le Christ soit parti une fois son œuvre accomplie ; ou, du moins, qu'il ne reste que si mon jugement le lui permet.

Mais il y a bien autre chose pour nous ! Que le Christ reprenne sa vie après l'avoir donnée change toute la perspective ; cela change tout le ju-

gement ! Le Père aime son Fils car, en reprenant sa vie après l'avoir donnée, le Christ fait de sa vie une offrande permanente, un don continu, une fécondité dont n'est exclu aucun instant de l'histoire ni aucun lieu de la création.

Le Père et le Fils se connaissent réciproquement et parfaitement, comme l'affirme l'évangile que nous venons de lire (cf. *Jn* 10,15), parce qu'ils partagent en communion totale l'Esprit Saint ; celui-ci est la manifestation et la réalité de cet élan d'amour qui les fait se tourner vers l'extérieur et constitue le seul « pouvoir » (cf. *Jn* 10,18) que le Christ ait, celui de donner et de reprendre sa vie. Voici ce que signifie le fait que le Christ est la « pierre d'angle », la pierre qui soutient tout sans jamais céder.

Don de la vie, offrande de soi de la part du Christ : cela constitue son obéissance amoureuse à l'amour et au commandement du Père. Cette obéissance fait de l'histoire le lieu de la fécondité perpétuelle de Pâques, de la génération continue de l'homme nouveau, du *sujet renouvelé*, qui se reconnaît régénéré « pour une espérance qui ne déçoit pas » (cf. *1P* 1, 3-4). Tel est le fait nouveau qui apparaît dans l'histoire avec la Pâque du Christ et qui *nous* définit, qui définit chaque existence humaine de manière indélébile et inévitable.

Mais qui est cet homme nouveau engendré par la Pâque ? Quelles sont ses caractéristiques ?

L'homme nouveau est celui qui se sait connu par le Christ et qui le reconnaît comme le pasteur qui n'est pas un mercenaire et qui n'abandonne *jamais* ses brebis (cf. *Jn* 10, 11-13), qui ne pense jamais de lui : « Il n'existe pas ».

C'est celui qui sait être réellement enfant de Dieu (cf. *1Jn* 3, 1), né à une existence *déjà certaine* du fait que sa consistance vient du Père, et en même temps pénétrée par l'attente, le désir profond pour ce qui n'est pas encore révélé.

C'est celui qui, dans la conscience de toute sa pauvreté, se sait appelé à vivre la même vie que le Christ et, pour cela, ne craint pas de sortir, parce que le Christ lui-même *est déjà sorti* à la recherche des brebis qui sont en dehors de l'enclos sûr, au-delà de l'enclos sûr (cf. *Jn* 10, 16).

En permanence et objectivement présent parmi nous, le Christ ressuscité est la seule pierre sur laquelle on puisse construire et porter la réalité. C'est lui qui nous construit comme *des hommes sauvés* : sauvés avant tout de la prétention de vouloir façonner le visage de la réalité à notre mesure.

La réalité est le Christ. Et le Christ sait bien comment et quand revenir pour chacun de nous. Nous l'avons expérimenté à Rome. Nous l'avons expérimenté hier après-midi. Nous l'avons expérimenté ce matin.

Nous sommes reconnaissants parce que le Christ ne nous laisse pas manquer de témoins et de maîtres certains de son retour. Nous les avons rencontrés une nouvelle fois. Nous les avons entendus. Nous avons croisé leur regard brûlant de la reconnaissance du Christ présent : le pape François, don Giussani, don Julián.

Prions pour que chacun de nous soit rendu certain et joyeux par les grâces qui pleuvent avec une incroyable abondance sur nous et sur tout le mouvement.

MESSAGES REÇUS

Très chers amis,
je ne veux pas vous priver de mes salutations et de ma bénédiction à l'occasion du geste important dans lequel, cette année encore, se renouvelle l'appartenance consciente de chacun de vous à l'Église selon le charisme de Mgr Luigi Giussani.

Une présence dans le regard, surtout à cette époque où de nombreux chrétiens, hommes des religions et constructeurs de justice paient de leur personne, par la vie, l'exil ou de grandes souffrances, représente une invitation urgente à se convertir radicalement pour se disposer à l'offrande totale de soi.

Je prie pour qu'une foi mûre se fraye un chemin en chacun de vous. Elle est mûre quand, par grâce et par foi, le désir de voir Jésus face à face devient dominant dans notre journée et nous rend capables de cette « possession avec une distance » à laquelle le Serviteur de Dieu don Luigi Giussani ne cessait de nous appeler.

Avec affection, une bénédiction spéciale,
S.E.R. cardinal Angelo Scola
Archevêque de Milan

Très cher don Julián,
je m'unis à toute la Fraternité de Communion et Libération en ce moment de grâce où, à nouveau, le Seigneur nous a touchés à travers l'Audience publique du pape François le 7 mars dernier. Le Saint-Père nous a rappelé que « soixante ans après, le charisme originaire n'a pas perdu de sa fraîcheur ni de sa vitalité » et, en même temps, il nous a invités à être « décentrés » car « il n'y a qu'un seul centre, c'est Jésus, Jésus-Christ ! ».

Le thème de cette année, « une présence dans le regard » nous aidera à saisir ce centre comme l'a toujours fait don Giussani, pour qu'il puisse être réellement le centre de notre vie et de notre mission dans le monde. En ce temps de martyrs, je demande à l'Esprit la grâce que les exercices spirituels renouvellent la vérité de notre expérience et l'ardeur du témoignage, toujours ouverts aux surprises de Dieu.

Je prie aussi la Mère du Seigneur pour vous tous et je souhaite que nous puissions apporter partout ce « regard » unique de Jésus que nous avons appris de don Giussani et que tu nous invites à conserver vivant dans les périphéries de l'existence, à la suite du pape François.

J'embrasse chacun cordialement et envoie la bénédiction du Seigneur,
S.E.R. monseigneur Filippo Santoro
Archevêque Métropolitain de Tarente

TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS

Sa Sainteté François

Votre Sainteté,

Votre message au début de nos exercices spirituels et les salutations que nous a apportées le cardinal Müller ont renouvelé en nous la certitude de la présence du Christ ressuscité à travers la maternité de l'Église. Je vous en suis reconnaissant, tout comme les 24 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération et les milliers d'autres amis reliés par vidéo depuis 17 pays du monde.

Entièrement pris par le grand évènement de la rencontre avec vous place Saint-Pierre, nous nous sommes rendu compte que nous avons encore besoin de comprendre la portée du don de Dieu dans notre vie que représente don Giussani : « Tout, dans notre vie, commence par une rencontre. Jésus-Christ nous *primerea* toujours. » Sur la place Saint-Pierre, vous avez fait advenir à nouveau sous nos yeux celui dont vous nous avez parlé : une rencontre, pleine de miséricorde. Vos paroles nous ont rendus plus conscients du besoin infini que nous avons, en nous faisant demander d'être pauvres d'esprit pour recevoir le don de la conversion.

C'est pourquoi nous avons reparcouru notre histoire, marquée par les avertissements perpétuels de don Giussani : « Notre cœur est comme isolé ou, mieux, le Christ est comme isolé de notre cœur » parce que « nous ne l'attendons pas jour et nuit ». Nous sentons l'urgence d'une foi mûre pour pouvoir la proposer de manière plus intense au monde entier. Suivre le Christ et aimer le Christ en tout est la principale caractéristique de notre chemin.

Dans l'intention d'en faire mémoire vivante pour le dixième anniversaire de sa naissance au Ciel, nous avons vu et entendu un témoignage de don Giussani sur le Christ qui n'a pas vécu hier mais survient maintenant ; il nous a remplis de silence en nous faisant revivre l'évènement de la rencontre de Jean et André au bord du Jourdain : il était facile pour eux de le reconnaître grâce à l'exceptionnalité sans pareille que communiquait le Christ, et parce qu'il correspondait aux attentes de leur cœur : « Les deux hommes l'ont dit à d'autres amis, comme un grand flux qui grossissait ; et ils en sont venus à le dire à ma mère. Ma mère me l'a dit quand j'étais petit, et je dis : "Toi seul as des paroles qui correspondent au cœur." »

Dans le sillage tracé par don Giussani, nous voulons suivre affectivement et effectivement le successeur de Pierre, pour être des collaborateurs actifs de sa passion missionnaire, c'est-à-dire « les bras, les mains, les pieds, l'esprit et le cœur d'une Église "en sortie" ».

Persévérant dans la prière quotidienne pour soutenir son ministère universel, nous demandons à la Sainte Vierge *Salus populi romani* d'obtenir de son Fils ressuscité la caresse de la miséricorde pour tous nos frères chrétiens persécutés et tués pour le seul fait d'avoir la foi et pour nos frères qui meurent en fuyant leurs maisons à la recherche du bonheur.

À vous, Saint-Père, nous demandons une prière afin que chacun de nous maintienne vivant le feu de la mémoire de la première rencontre et soit libre, centré en Christ et dans l'Évangile.

Julián Carrón

Sa Sainteté le pape émérite Benoît XVI

Saint-Père,

Lors des exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, nous avons médité sur la situation de l'homme contemporain en qui, vous l'avez dit, « l'effondrement des antiques certitudes est devenu un fait établi ». Dans ce contexte, le souvenir reconnaissant du charisme de don Giussani et la grande rencontre avec le pape François à Rome nous ont rappelé l'urgence pour chacun de nous de vivre toujours plus la foi comme réponse aux exigences profondes de son cœur, afin que chaque circonstance et rencontre soit vécue avec la présence du Christ dans le regard, pour être « les bras, les mains, les pieds, l'esprit et le cœur d'une Église "en sortie" ».

Vous assurant de notre prière quotidienne, nous demandons que le Seigneur ressuscité continue à être la lumière qui respandit dans la joie de votre visage.

Julián Carrón

S.E.R. cardinal Angelo Bagnasco

Président de la Conférence Épiscopale Italienne

Chère Éminence,

au terme des exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, auxquels ont participé 24 000 adultes et des milliers d'autres personnes reliées par vidéo, nous rentrons chez nous plus désireux d'être centrés sur le Christ dans le sillage tracé par don Giussani, pour être dans la société italienne, « les bras, les mains, les pieds, l'esprit et le cœur d'une Église "en sortie" », selon le mandat reçu place Saint-Pierre par le pape François.

Julián Carrón

*S.E.R. cardinal Stanislaw Rylko
Président du Conseil Pontifical pour les laïcs*

Chère Éminence,
au terme des exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, auxquels ont participé 24 000 adultes et des milliers d'autres personnes reliées par vidéo, nous renouvelons la volonté d'être « les bras, les mains, les pieds, l'esprit et le cœur d'une Église "en sortie" », comme nous l'a demandé le pape François sur la place Saint-Pierre, conscients qu'« il n'y a qu'un centre, c'est Jésus, Jésus-Christ ! », comme don Giussani nous l'a témoigné par toute sa vie.

Julián Carrón

*S.E.R. cardinal Angelo Scola
Archevêque de Milan*

Très cher Angelo,
nous avons vécu ces journées en demandant cette conversion dont tu nous as parlé dans ta lettre, conscients que nous ne pouvons pas répondre au besoin infini de notre cœur par des discours ou en agissant, mais uniquement en reconnaissant le Christ qui survient maintenant, comme nous l'a toujours témoigné don Giussani et comme nous l'avons vu se reproduire avec le pape François à Rome. « Il n'y a qu'un centre, Jésus-Christ », voilà tout le programme de notre vie.

Julián Carrón

*S.E.R. monseigneur Filippo Santoro
Archevêque de Tarente*

Très cher Filippo,
reconnaissons pour ta lettre, nous avons vécu ces jours-ci la fraîcheur et la vitalité du charisme parce que nous avons vu survenir à nouveau le Christ présent ici et maintenant comme le Seul qui comble le besoin sans limites de notre cœur. À la suite du pape François, nous demandons d'être toujours plus décentrés de nous-mêmes pour être, « centrés en Christ, les bras, les mains, les pieds, l'esprit et le cœur d'une Église "en sortie" ».

Julián Carrón

L'ART EN NOTRE COMPAGNIE

Réalisé par Sandro Chierici

(Guide à la lecture des images tirées de l'histoire de l'art qui ont accompagné l'écoute des morceaux de musique classique à l'entrée et à la sortie)

Dans le double parcours de la journée (de l'aube au coucher du soleil), et de la vie (de l'enfance à la vieillesse), les œuvres de Jean-François Millet saisissent la dimension sacrée de l'homme à chaque moment de sa vie. L'invitation eucharistique à « tout faire en mémoire de moi » trouve dans les simples gestes de la vie quotidienne la réponse d'une foi capable de saisir l'inexorable positivité de la réalité.

- 1 *Le bouquet de marguerites*, 1871-74, Paris, Musée d'Orsay
- 2 *Femme faisant manger son enfant. (La bouillie)*, 1861, Marseille, Musée des Beaux-Arts
- 3 *La becquée*, 1860, Lille, Musée des Beaux-Arts
- 4 *Femme berçant son enfant*, 1870-73, Cincinnati, Taft Museum of Art
- 5 *Femme et enfant (Silence)*, 1855-60, Chicago, The Art Institute
- 6 *Le sommeil de l'enfant*, 1854-55, Norfolk, Chrysler Museum of Art
- 7 *Paysan greffant un arbre*, 1855, Munich, Neue Pinakothek
- 8 *L'enfant malade*, 1858, Collection privée
- 9 *Premiers pas*, 1858, 1866, Cleveland, Museum of Art
- 10 *Au jardin*, 1860, Boston, Museum of Fine Arts
- 11 *Le bout du village*, 1856, Boston, Museum of Fine Arts
- 12 *Première leçon de tricot*, 1854, Boston, Museum of Fine Arts
- 13 *La leçon de tricot*, 1869, Saint Louis, Art Museum,
- 14 *Femme cardant de la laine*, 1863, Collection privée
- 15 *Femme cuisant du pain*, 1853-54, Otterlo, Kroller-Muller Museum
- 16 *Jeune femme barattant du beurre*, 1848-51, Boston, Museum of Fine Arts
- 17 *Fileuse debout*, 1850-55, Boston, Museum of Fine Arts
- 18 *Fileuse assise : Portrait d'Émilie Millet*, 1854, Boston, Museum of Fine Arts
- 19 *La maison natale de Millet à Gruchy*, 1863, Boston, Museum of Fine Arts
- 20 *La maison de Gruchy*, vers 1863, Boston, Museum of Fine Arts
- 21 *La maison au puits*, 1854, Londres, Victoria and Albert Museum
- 22 *La femme au puits*, 1866-68, Paris, Musée du Louvre
- 23 *L'agneau nouveau-né*, 1866, Boston, Museum of Fine Arts
- 24 *La tonte des moutons*, 1852-53, Boston, Museum of Fine Arts
- 25 *Les tueurs de cochon*, 1867-1870, Ottawa, National Gallery of Canada
- 26 *Le retour de la ferme*, 1850, Milan, Galleria d'Arte Moderna
- 27 *Femme portant un seau et un fagot*, 1858-60, Collection privée
- 28 *Paysanne brûlant l'herbe*, Gand, Museum voor Schone Kunsten

- 29 *Femme moissonnant*, 1854-57, New York, The Metropolitan Museum of Art
- 30 *La fileuse, chevreière auvergnate*, 1868-69, Paris, Musée d'Orsay
- 31 *Bergère assise*, 1871, Boston, Museum of Fine Arts
- 32 *En Auvergne*, 1866-69, Chicago, The Art Institute
- 33 *La gardeuse d'oie*, 1854-56, Cardiff, National Museum of Wales
- 34 *Bergère avec son troupeau*, 1863-64, Paris, Musée d'Orsay
- 35 *Bergère assise à l'orée de la forêt*, 1848-49, Boston, Museum of Fine Arts
- 36 *Bergère dormant à l'ombre d'un buisson de chênes*, 1872-74, Reims, Musée Saint-Denis
- 37 *Le vol d'oies sauvages*, 1866, Boston, Museum of Fine Arts
- 38 *Départ pour le travail*, 1850-51, Glasgow, Art Gallery and Museum Kelvingrove
- 39 *Automne, les meules*, 1874, New York, The Metropolitan Museum of Art
- 40 *Été, les batteurs de sarrasin*, 1868-70, Boston, Museum of Fine Arts
- 41 *Été, les glaneuses*, 1853, Kofu, Yamanashi Prefectural Museum of Art
- 42 *Les glaneuses*, 1857, Paris, Musée d'Orsay
- 43 *Le repos des moissonneurs*, 1850-53, Boston, Museum of Fine Arts
- 44 *Les planteurs de pommes de terre*, 1861, Boston, Museum of Fine Arts
- 45 *La récolte des pommes de terre*, 1855, Baltimore, The Walters Art Museum
- 46 *Les batteurs de lin*, 1850-51, Baltimore, The Walters Art Museum
- 47 *Un vanneur*, 1847-48, Londres, National Gallery
- 48 *Femme faisant paître sa vache*, 1858, Bourg-en-Bresse, Musée de l'Ain
- 49 *Paysan épandant l'engrais*, 1854-55, Raleigh, NC, Museum of Art
- 50 *Naissance du veau*, 1860, Princeton, University Art Museum
- 51 *Naissance du veau*, détail, 1864, Chicago, The Art Institute
- 52 *Les scieurs de bois*, 1850-52, Londres, Victoria and Albert Museum
- 53 *Un semeur*, 1850, Boston, Museum of Fine Arts
- 54 *Le moissonneur*, 1866-67, Hiroshima, Museum of Art
- 55 *À la vigne*, 1852-53, Boston, Museum of Fine Arts
- 56 *Le vigneron*, 1869-70, La Haye, Rijksmuseum Mesdag
- 57 *L'homme à la houe*, 1860-62, Los Angeles, The Paul J. Getty Museum
- 58 *Berger ramenant son troupeau, le soir*, 1860, New York, Brooklyn Museum of Art
- 59 *Pâturages près de Cherbourg*, 1871-72, Minneapolis, Institute of Arts
- 60 *Retour de la récolte de foin, au crépuscule*, 1868-70, Hiroshima, Museum of Art
- 61 *La gardeuse de dindons, automne*, 1872-73, New York, The Metropolitan Museum of Art
- 62 *Retour des moutons au crépuscule*, 1856-60, Baltimore, The Walters Art Museum
- 63 *Passage dans le pré*, 1867, Boston, Museum of Fine Arts
- 64 *Le prieuré de Vauville, Normandie*, 1872-74, Boston, Museum of Fine Arts
- 65 *Soir d'hiver*, 1866-68, Boston, Museum of Fine Arts
- 66 *Femme cousant à côté de son enfant endormi*, 1858-62, Boston, Museum of Fine Arts
- 67 *Angélus*, 1857-59, Paris, Musée d'Orsay

Sommaire

Vendredi 24 avril, le soir

INTRODUCTION	4
MESSE – HOMÉLIE DU PÈRE STEFANO ALBERTO	20

Samedi 25 avril, le matin

PREMIÈRE MÉDITATION – <i>Il n’y a qu’un centre, Jésus-Christ</i>	21
MESSE – HOMÉLIE DE S. E. R. CARDINAL GERHARD LUDWIG MÜLLER PRÉFET DE LA CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI	57

Samedi 25 avril, l’après-midi

SECONDE MÉDITATION – <i>Reconnaître le Christ</i>	63
---	----

Dimanche 26 avril, le matin

ASSEMBLÉE	89
MESSE – HOMÉLIE DU PÈRE FRANCESCO BRASCHI	110
MESSAGES REÇUS	113
TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS	114
L’ART EN NOTRE COMPAGNIE	117

